VITT. EMANUELE III

Digitized by Google

NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
I
2
60
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MANZONI.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

Digitized by Google

LES FIANCÉS,

HISTOIRE MILANAISE,

DU

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE;

PAR ALEXANDRE MANZONI.

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR M. G.

Tome Second.

A PARIS,

CHEZ DAUTHEREAU, LIBRAIRE,

RUE DE RICHELIEU, N° 20.

1828.

FONS DORIA I, 6012
960125

LES FIANCÉS.

CHAPITRE VIII.

Carnéade! quel était celui-ci? se demandait Don Abondio, assis dans son fauteuil, au milieu d'une salle de l'étage supérieur, avec un petit livre ouvert devant lui, quand Perpétue entra pour lui annoncer l'ambassade. — Carnéade! il me semble bien avoir entendu prononcer ce nom, ou l'avoir lu quelque part; ce devait être un homme studieux, un littérateur des temps anciens : c'est bien certainement un nom antique; mais qui diable était-il? Tant le pauvre homme était loin de prévoir l'orage qui s'amassait sur sa tête!

Il est nécessaire de savoir que Don Abondio se donnait chaque jour le plaisir de lire quelques pages, et qu'un curé du voisinage, qui avait une petite bibliothèque, lui prêtait ses livres l'un après l'autre, et toujours le premier qui lui tombait sous la main. Celui sur lequel méditait en ce moment Don Abondio, convalescent de la fièvre, que lui avait donnée la peur, et même plus guéri (quant à la fièvre) qu'il ne voulait le laisser croire, était un panégyrique en l'honneur de saint Charles, prononcé avec beaucoup d'emphase et écouté avec beaucoup d'admiration dans la cathédrale de Milan, deux années auparavant. Le saint y était comparé, pour l'amour de l'étude, à Archimède; et jusqu'ici Don Abondio ne trouvait rien d'embarrassant, parce qu'Archimède a fait de si beaux ouvrages, a tant fait parler de lui, que, pour en savoir quelque chose, il n'est pas nécessaire d'avoir une érudition très-vaste. Mais après Archimède, l'orateur comparait de nouveau le saint à Carnéade; et ici le lecteur s'était trouvé arrêté. C'est à cette comparaison que Perpétue annonça la visite de Tonio.

« A cette heure? dit aussi Don Abondio, comme cela était naturel. Que veut-il? Il n'a point de discrétion; mais si je ne le prends pas au vol..... Si je ne le retiens pas maintenant, qui sait quand je pourrai le retrouver. Faites-le venir..... Eh! eh! êtes-vous bien sûre que ce soit Tonio? »

« Diable! » répondit Perpétue, et elle descendit, ouvrit la porte, et dit : « Où êtes-vous? » Tonio se montra; et dans l'instant Agnès se montra aussi, et salua Perpétue par son nom.

« Bonsoir, Agnès, dit Perpétue, d'où venez-vous donc à cette heure? »

« Je viens de ..... » et elle nomma un hameau voisin. « Et si vous saviez..., continua-t-elle, je me suis conduite de manière à être bien dans vos bonnes graces. »

« Oh! pourquoi donc?» demanda Perpétue; et se tournant vers les deux frères : « Entrez, « leur dit-elle, que je vous accompagne. »

« Pourquoi? répliqua Agnès, parce qu'une « femme de celles qui ne savent pas les choses

et veulent en parler..... Le croiriez-vous? elle s'obstinait à dire que vous ne vous êtes pas mariée avec Beppo Suolavecchia, ni avec Anselme Lunghigna, parce qu'ils n'ont pas voulu de vous. Je soutenais, moi, que vous les aviez refusés l'un et l'autre..... »

« Assurément. Oh! la bavarde, la menteuse! Quelle est cette femme? »

« Ne me demandez pas son nom, parce que je ne voudrais pas vous mettre mal ensemble. »

« Vous me le direz, vous devez me le dire. « Oh! la menteuse! »

« Nous verrons...; mais vous ne pouvez croire combien je me suis voulu de mal de ne pas bien connaître toute l'histoire pour confondre cette maudite femme. »

« C'est la menteuse la plus infame! dit Perpétue. Quant à Beppo, ils savent tous, et ils ont pu voir..... Eh! Tonio! fermez la porte, et montez toujours, je vous suis. » Tonio répondit oui du dedans, et Perpétue continua son récit avec vivacité. Vis-à-vis la porte de Don Abondio se trouvait entre deux

cabanes une petite ruelle qui ne s'étendait pas plus loin qu'elles et donnait dans les champs. Agnès s'y avança comme si elle eût voulu se mettre à l'écart pour parler plus librement, et Perpétue la suivit. Quand elles eurent tourné le coin et se trouvèrent dans un endroit d'où on ne pouvait plus apercevoir ce qui se passait devant la maison de Don. Abondio, Agnès toussa très-fort : c'était le signal. Renzo l'entendit, encouragea Lucie en lui serrant le bras, et tous deux de leur côté coururent sur la pointe des pieds, rasèrent la muraille, vinrent à la porte, l'ouvrirent avec précaution, et en un instant ils furent dans le corridor, où les attendaient les deux frères. Renzo baissa très-doucement le loquet, et ils se trouvèrent tous quatre sur l'escalier, ne faisant pas plus de bruit que s'ils n'avaient été que deux. Arrivés sur le palier, les deux frères s'approchèrent de la porte de la salle qui était sur le côté de l'escalier; les fiancés s'appuyèrent à la muraille.

« *Deo gratias*, » dit Tonio à haute voix.

« Tonio, eh! entrez, » lui répondit la voix du dedans.

L'appelé ouvrit la porte tout juste autant qu'il était nécessaire pour passer lui et son frère l'un après l'autre. Le rayon de lumière qui jaillit inopinément par cette ouverture et se répandit sur le pavé obscur du palier, fit frémir Lucie comme si elle eût été découverte. Les frères étant entrés, Tonio ferma la porte sur lui; les fiancés demeurèrent immobiles dans les ténèbres, l'oreille attentive et retenant leur haleine : le bruit le plus grand qu'on entendait était le battement précipité du pauvre cœur de Lucie.

Don Abondio était, comme nous l'avons dit, assis dans un vieux fauteuil, vêtu d'une vieille robe, coiffé d'un vieux berret en forme de tiare, qui lui faisait une corne sur le front, à la lumière pâlissante d'une petite lampe. Deux grosses touffes de cheveux s'échappaient du berret; deux épais sourcils, deux fortes moustaches, une large royale le long du menton, le tout, blanc et épars sur cette face rouge

et rembrunie, le faisait assez bien ressembler à un de ces buissons couverts de neige que l'on aperçoit au milieu des ruines à la clarté de la lune.

« Ah! ah! » fut son salut pendant qu'il ôtait ses lunettes et les plaçait dans le petit livre.

« Monsieur le curé dira peut-être que je suis venu tard, » dit Tonio en s'inclinant, comme le fit aussi, mais plus gauchement, Gervaso.

« Certainement qu'il est tard; tard de toutes les manières. Savez-vous que je suis malade ? »

« Oh! j'en suis bien fâché! »

« Vous l'avez entendu dire, je suis malade, et je ne sais quand je pourrai me laisser voir... Mais pourquoi avez-vous amené avec vous ce... ce garçon-là ? »

« Pour me tenir compagnie, monsieur le curé. »

« C'est bien, voyons. »

« Voici vingt-cinq berlingues neuves de celles où l'on voit saint Ambroise à cheval«, dit Tonio en les tirant de sa poche.

« Voyons, » répliqua Don Abondio; et ayant

remis ses lunettes, il prit les berlingues, les tourna, les retourna, les pesa, et les trouva de bon aloi.

« Maintenant, monsieur le curé, vous allez me rendre le collier de ma Tecla. »

« C'est juste », répondit Don Abondio, et il alla à une armoire en regardant autour de lui, comme pour éloigner les spectateurs, en ouvrit la porte à moitié, remplit l'ouverture de son corps, y introduisit la tête pour regarder et un bras pour prendre la reconnaissance, le retira, ferma l'armoire, puis il déplia le papier, en disant : « C'est bien cela, » le replia, et le donna à Tonio.

« Maintenant, dit celui-ci, vous aurez la bonté de mettre un peu de noir sur du blanc.

« Encore cela? dit Don Abondio : ils sont tous de même. Dieu! que le monde est devenu soupçonneux! Ne vous fiez-vous pas à moi? »

« Comment, monsieur le curé! si je m'y fie? Vous me faites injure; mais comme mon nom est sur votre livre à l'article doit. . . . et que vous avez déja pris la peine de l'écrire une fois..... on ne sait ni qui meurt ni qui vit..... »

« Très-bien, » interrompit Don Abondio, et, en murmurant, il tira le tiroir de la table, y prit du papier, une plume et de l'encre, et se mit à écrire, répétant les mots tout haut à mesure qu'ils sortaient de sa plume. Pendant ce temps-là, Tonio, et, à un signe qu'il lui fit, Gervaso se placèrent debout devant la table, de manière à ôter à l'écrivain la vue de la porte, et, comme par oisiveté, ils frottaient leurs pieds sur le plancher, pour donner à ceux qui étaient dehors le signal d'entrer, et pour empêcher le curé d'entendre le bruit de leurs pas. Don Abondio, tout occupé de ce qu'il écrivait, ne songeait point à autre chose. Au frottement des quatre pieds, Renzo prit un des bras de Lucie, qu'il serra pour lui donner du courage, et s'avança en la traînant après lui toute tremblante et hors d'état de pouvoir se conduire elle-même. Ils entrèrent tout doucement sur la pointe des pieds, retenant leur respiration, et se placèrent derrière les deux frères. Cependant Don Abondio, ayant fini d'écrire, relut attentivement le papier sans quitter les yeux de dessus; puis il le plia, en disant :

« Êtes-vous content maintenant ? » et, ayant d'une main ôté ses lunettes de dessus son nez, il présenta de l'autre la feuille à Tonio, en levant la tête. Tonio, étendant la main droite pour le prendre, se retira d'un côté, Gervaso à un signe, de l'autre; et l'on vit, comme un coup de théâtre, Renzo et Lucie apparaître au milieu d'eux. Don Abondio les entrevit, les vit mieux, s'épouvanta, montra de la honte, de la colère, réfléchit, prit une résolution; tout cela dans le temps que mit Renzo à prononcer ces paroles : « Monsieur le curé, je déclare, en présence de ces témoins, que cette femme est mon épouse. » Il n'avait point encore fermé la bouche que Don Abondio avait déja laissé tomber la quittance, enlevé la lampe de la main gauche, empoigné de la main droite le tapis qui couvrait la table, et, l'ayant tiré à lui avec violence, il avait renversé à terre livre, papier, encre et poudre, puis passant entre son fauteuil et la table, il s'était approché de Lucie. La pauvre enfant, d'une voix pleine de douceur, et alors toute tremblante, avait à peine pu proférer : « Cet homme..... » que Don Abondio

Digitized by Google

lui avait jeté brusquement le tapis sur la tête et sur le visage, pour l'empêcher de prononcer entièrement la formule; et aussitôt ayant laissé tomber la lampe qu'il tenait dans l'autre main, il s'aida encore de celle-ci à tortiller ce tapis autour du visage de l'innocente créature, de façon, pour ainsi dire, à l'étouffer, et en même temps il criait à tue-tête comme un taureau blessé : « Perpétue, Perpétue, à la trahison! au secours! » La lampe mourante sur le plancher répandait une lumière incertaine et vacillante sur Lucie, qui, tout-à-fait épouvantée, ne cherchait pas à se débarrasser, et ressemblait à une statue de bas-relief, sur laquelle l'artiste aurait jeté un linge humide. La lumière s'étant éteinte, Don Abondio laissa la jeune fille, et, cherchant à tâtons la porte qui conduisait à une pièce intérieure, il la trouva, y entra, et s'y enferma, en criant toujours : « Perpétue, à la trahison, au secours! cherchez du secours hors de cette maison. » Dans l'autre pièce tout était confusion. Renzo, cherchant à saisir le curé et allongeant les mains, comme s'il jouait à colin-maillard, était par-

venu à la porte, et y frappait, en criant : « Ouvrez, ouvrez, ne faites point d'éclat. » Lucie appelait Renzo d'une voix éteinte, et lui disait en suppliant : « Sortons, sortons, pour l'amour de Dieu! » Tonio, courbé, se traînait avec les mains sur le plancher, pour retrouver sa quittance; et Gervaso, effrayé, criait et tremblait en cherchant la porte de l'escalier pour se sauver.

Au milieu de cette scène tumultueuse, nous ne pouvons nous empêcher de nous arrêter un moment pour faire une réflexion. Renzo, qui, de nuit, causait de la rumeur dans la maison de son pasteur, qui s'y était introduit en fraude, qui en tenait le maître lui-même assiégé dans une de ses chambres, avait toute l'apparence d'un oppresseur; et pourtant, au bout du compte, c'était lui qui était l'opprimé. Don Abondio, surpris, épouvanté, mis en fuite, tandis qu'il vaquait tranquillement à ses affaires, paraissait la victime; et pourtant en réalité, c'était lui qui avait tort. C'est ainsi que vont souvent les affaires de ce monde... je veux dire qu'elles allaient dans le dix-septième siècle.

L'assiégé, voyant que l'ennemi n'annonçait aucun signe d'une retraite prochaine, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la sacristie, et se mit à crier : « Au secours ! au secours ! » Il faisait le plus beau clair de lune : l'ombre de l'église, et, plus en dehors, l'ombre allongée et pointue du clocher se dessinait brune, immobile et pure, sur la surface moisie et brillante de la sacristie : on pouvait distinguer tous les objets comme en plein jour. Mais sur quelque point que se portât le regard, on n'apercevait aucun indice d'ame vivante. Un petit bâtiment presque contigu au mur latéral de l'église, et précisément du côté qui regardait le presbytère, servait de logement au sacristain. Éveillé par ces cris extraordinaires, il fit un bond dans son lit, en sortit à la hâte, ouvrit le carreau de sa petite fenêtre, mit la tête dehors, ayant toujours les yeux fermés, et dit : « Qu'y a-t-il ? »

« Accourez, Ambroise ! au secours ! ma maison est envahie, » s'écria Don Abondio.

« J'y cours, » répondit celui-ci ; il retira la tête, referma la croisée, et, quoique surpris et

épouvanté, il trouva, lorsqu'il fut debout, un expédient pour procurer plus de secours qu'on ne lui en demandait, sans courir aucun danger quel que fût l'événement. Il saisit ses habits qui étaient sur son lit, les mit sous son bras comme un chapeau de cérémonie, et descendant par un petit escalier de bois, il courut au clocher, saisit la corde de la plus grosse des deux cloches qu'il renfermait, et sonna le tocsin.

Aux coups répétés de la cloche, les paysans s'éveillèrent en sursaut, et se mirent sur leur séant; les garçons de ferme, étendus sur la paille, prêtèrent l'oreille, et furent bientôt sur pied. « Qu'y a-t-il? On sonne le tocsin! Est-ce le feu? Ce sont peut-être des voleurs? des assassins? » Beaucoup de femmes conseillaient à leurs maris, les priaient de ne point bouger, de laisser courir les autres; quelques-uns se levaient et allaient à la fenêtre; les poltrons, comme s'ils se fussent rendus à ces prières, se renfermaient sous la couverture; les plus braves s'armaient de fourches et d'arquebuses pour courir au lieu du tumulte: d'autres se contentaient de regarder.

Mais avant qu'ils fussent levés, avant qu'ils fussent en mesure, le bruit était parvenu aux oreilles d'autres personnes, qui veillaient non loin de là, sur pied et vêtues; les braves d'un côté, Agnès et Perpétue de l'autre. Nous dirons d'abord en peu de mots ce qu'avaient fait ceux-ci depuis le moment où nous les avons laissés, partie dans la maison ruinée, partie dans l'auberge. Lorsque les trois braves avaient vu toutes les portes closes et la rue déserte, ils étaient sortis comme s'ils devaient beaucoup s'éloigner, avaient fait sans bruit une petite tournée dans le village, pour s'assurer que tout le monde était retiré, et en effet ils n'avaient rencontré ame qui vive, et n'avaient pas entendu le plus léger bruit. Ils avaient passé aussi et plus doucement encore, devant notre petite maison, la plus tranquille de toutes, puisqu'il n'y avait personne, et s'étaient rendus ensuite directement à la cassine ruinée, pour faire leur rapport au capitaine Griso. Aussitôt il se couvrit la tête d'un énorme chapeau, jeta sur ses épaules une pélerine de toile cirée, parsemée de coquilles, prit en main un bourdon de pélerin, et dit :

« En avant, mes braves, du silence et de l'attention au commandement. » Il sortit le premier, les autres le suivirent, et en peu d'instants ils arrivèrent à la maison d'Agnès par un chemin opposé à celui par lequel notre petite brigade allait elle-même en expédition. Griso arrêta sa troupe à quelques pas de distance, et se rendit seul en avant pour reconnaître le terrain ; puis s'étant assuré que tout était tranquille et désert au dehors, il fit avancer deux de ses bandits, leur commanda d'escalader sans bruit le mur qui entourait la petite cour, de descendre en dedans, et de se blottir dans un coin derrière un épais figuier, dont il avait le matin remarqué la position. Après cela, il frappe doucement à la porte avec l'intention de se faire passer pour un pauvre pélerin accablé de fatigues, qui demande l'hospitalité jusqu'au jour. Personne ne répond : il frappe un peu plus fort ; le silence continue. Alors il appelle un troisième brigand, le fait entrer dans la cour comme les deux premiers, avec ordre de détruire promptement la fermeture en dedans, afin d'en tenir libre l'entrée et

la sortie. Tout s'exécute avec la plus grande précaution et le plus heureux succès. Il appelle les autres, les fait entrer avec lui et cacher avec les premiers, referme doucement la porte, pose deux sentinelles en dedans, et va droit à la porte du rez-de-chaussée : là il frappe de nouveau ; il attend, et aurait pu attendre fort long-temps. Il ouvre aussi cette porte le plus doucement qu'il peut : personne en dedans ne demande : « Qui-va-là ; » personne ne se fait entendre ; cela ne pouvait aller mieux. « En avant donc ; silence. » Il fait venir ceux qui étaient cachés derrière le figuier, et pénètre avec eux dans la salle-basse où le matin même il avait, d'une manière si perfide, reçu un morceau de pain. Il tire alors de sa poche une pierre à feu, de l'amadou et des allumettes, allume sa petite lanterne, met le pied dans la pièce intérieure afin de s'assurer qu'il n'y a personne, et il n'y trouve personne en effet. Il revient, va à la porte de l'escalier, regarde, prête l'oreillle: tout y est solitude et silence. Il laisse deux autres sentinelles au rez-de-chaussée, et se fait suivre par Grignapoco, brave du pays de Ber.

game, qui seul devait menacer, apaiser, commander, être en un mot l'orateur, afin que son langage pût faire croire à Agnès que l'expédition venait de ce pays. Accompagné de celui-ci et suivi des autres, Griso monte lestement, maudissant dans son cœur chacun des degrés qui crient sous ses pas. Enfin il parvient au sommet. C'est là qu'est le lièvre. Il pousse doucement la porte qui conduit à la première pièce; elle cède, il l'entre-baille : il y jette un coup d'œil, tout est tranquille; il écoute de nouveau pour s'assurer si quelqu'un dort, respire; rien. En avant donc : il place la lanterne devant sa figure afin de voir sans être vu, ouvre la porte toute grande, découvre un lit qui n'est pas défait. Il lève les épaules, se tourne vers sa troupe, lui fait signe qu'il va visiter l'autre pièce, et qu'elle ait à le suivre en silence : il y va, fait les mêmes cérémonies, et trouve les choses dans le même état. « Que diable signifie ceci? dit-il alors à voix haute : quelque maudit traître aurait-il fait l'espion? » Ils prennent tous alors moins de précaution à se garder, à fureter dans tous les coins, et

mettent la maison sens dessus dessous. Pendant qu'ils sont occupés à faire un pareil désordre, les deux qui veillent à la porte de la rue entendent les pas précipités de quelqu'un qui vient de l'extrémité du village, et s'approche : ils s'imaginent que l'individu, quel qu'il soit, passera tout droit ; ils se tiennent cois, et à tout hasard sur leurs gardes. Mais voici que la personne s'arrête justement devant la porte. C'était Menico qui accourait hors d'haleine, envoyé par le père Cristofore pour engager les femmes, au nom du ciel, à s'enfuir précipitamment de leur maison, et à venir chercher un asile au couvent, parce que . . . le pourquoi, le lecteur le sait déja. Il prend le marteau pour frapper ; mais il le sent s'agiter dans sa main, et s'aperçoit que la porte est ouverte. « Que signifie ceci ? » se dit l'enfant en lui-même, et il pousse la porte avec frayeur ; elle s'ouvre : il met le pied en dedans avec une grande précaution, se sent à la fois saisir par les deux bras, et il entend qu'on lui dit à voix basse à droite et à gauche d'un ton menaçant : « Silence ! tais-toi, ou tu es mort. »

Lui au contraire jette un cri : un des brigands lui ferme la bouche avec violence pendant que l'autre porte la main sur son coutelas pour lui faire peur. Le pauvre garçon tremble comme la feuille, et n'ose plus crier; mais tout-à-coup, à sa place, et d'un bien autre ton, retentit le premier coup du tocsin, et puis après une grêle de coups à la file. Qui est en défaut est soupçonné, dit le proverbe milanais. Chacun des brigands, dans ces sons répétés, croit entendre son nom, son prénom et son sobriquet : ils quittent les bras de Ménico, retirent les leurs en colère, ouvrent la main et la bouche, se regardent étonnés, et courent à la maison dans laquelle se trouvait le gros de la troupe. Ménico en liberté se met aussitôt à courir à travers les champs du côté du clocher, où sans doute il doit y avoir du monde. Le terrible son a produit la même impression sur les autres brigands qui visitaient la maison dans tous les sens : ils se confondent, se pressent, se heurtent, et chacun cherche la voie la plus courte pour gagner la rue; et pourtant cette troupe était composée d'hommes éprouvés et habi-

tués à montrer leur figure ; mais ils ne pouvaient se croire en sûreté contre un danger qui n'était pas bien connu, et qui ne s'était pas fait voir d'un peu loin avant d'éclater sur eux. Il fallut toute la supériorité de Griso pour les tenir réunis, de manière que leur marche eût l'air d'une retraite et non d'une fuite. Comme on voit un chien qui escorte un troupeau de porcs, courir çà et là sur ceux qui s'éloignent, en mordre un à l'oreille et le tirer de côté, en pincer un autre au museau, aboyer après un troisième qui s'écarte de la file en cet instant : ainsi le pélerin saisit par les cheveux un des brigands, qui déja touchait le seuil de la maison, et le ramène sur ses pas, en chasse avec son bourdon deux qui étaient déja près de lui, crie aux autres qu'ils se sauvent sans savoir où ils vont, et fait tant qu'il les rassemble au milieu de la cour. « Halte ! les pistolets à la main, les coutelas préparés, tous en colonne, et puis nous partirons : c'est ainsi qu'il faut agir. Qui voulez-vous qui nous attaque, si nous sommes réunis, poltrons ? Mais si nous nous laissons aller à la débandade, les paysans

même tomberont sur nous. Vergogne! derrière moi, et unis. » Après cette courte harangue, il se mit à la tête de sa troupe, et sortit le premier. La maison, comme nous l'avons dit, était à l'entrée du village. Griso prit le chemin qui conduisait dans les champs, et tous le suivirent en bon ordre.

Laissons-les continuer leur route, et allons retrouver Agnès et Perpétue que nous avons laissées à quelque distance du presbytère. Agnès avait tâché d'éloigner l'autre de la maison de Don Abondio, le plus qu'il était possible; et, jusqu'à un certain point, la chose avait bien été. Mais tout-à-coup la servante s'était souvenue qu'elle avait laissé la porte ouverte, et elle avait voulu revenir sur ses pas. Il n'y avait rien à dire. Agnès, pour ne pas lui faire naître de soupçon, avait dû revenir avec elle, en cherchant à la retenir chaque fois qu'elle la voyait bien occupée du récit de ses mariages manqués. Elle paraissait lui prêter une grande attention, et, de temps en temps, pour lui faire voir qu'elle était attentive, ou pour ranimer la conversation, elle disait : « Assurément; je

comprends maintenant : c'est très-bien : c'est clair ; et puis, C'est lui ? c'est vous ? » Mais en même temps elle se faisait à elle-même un autre discours. — Seront-ils sortis à cette heure, ou sont-ils encore dans la maison ? Que nous sommes étourdis tous trois de n'être pas convenus de quelque signal pour annoncer que la chose a réussi ! c'est bien maladroit ! Mais il n'est plus temps : ce qu'il y a de mieux à faire à présent, c'est de tenir celle-ci à l'écart le plus que je pourrai ; au pis-aller, ce sera un peu de temps perdu.—A force de pauses et de petites courses, elles étaient revenues assez près de la maison de Don Abondio, qu'elles ne pouvaient cependant pas voir de l'endroit où elles étaient ; et Perpétue, se trouvant à un point important de sa narration, s'était laissé arrêter sans faire la moindre résistance, ni même s'en apercevoir, quand tout-à-coup retentit dans le vague immobile de l'air, au milieu du profond silence de la nuit, le premier cri étouffé de Don Abondio : « Au secours ! au secours ! »

« Miséricorde ! qu'est-il arrivé ? » cria Perpétue, et elle voulait courir à la maison.

« Qu'y a-t-il? » dit Agnès en la retenant par sa jupe.

« Miséricorde! n'avez-vous pas entendu? » répliqua-t-elle en se débarrassant.

« Qu'est-ce? qu'est-ce? » répliqua Agnès en la saisissant par le bras.

« Que le diable soit de la femme! » s'écria Perpétue en la repoussant pour se mettre en liberté; et elle se mit à courir. Dans cet instant, on entendit le pas d'abord lointain mais bientôt plus distinct de Ménico.

« Miséricorde! » s'écria Agnès à son tour en se mettant à courir derrière l'autre. A peine avaient-elles eu le temps de faire un pas, quand la cloche sonna d'abord plusieurs coups successifs, puis après sans interruption : ce bruit eût pu leur servir d'éperon si elles en avaient eu besoin. Perpétue arrive de deux pas la première; lorsqu'elle veut mettre la main sur la porte, elle la voit s'ouvrir en dedans, et elle aperçoit sur le seuil Tonio, Gervaso, Renzo et Lucie, qui ayant trouvé l'escalier, étaient descendus à tâtons, et qui, ayant ensuite en-

tendu ce terrible tocsin, couraient de toute leur force pour se mettre en sûreté.

« Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il ? » demanda Perpétue en arrêtant les deux frères, qui la repoussèrent brusquement, et s'éloignèrent. « Et vous! comment! que faites-vous ici ? » demanda-t-elle aux autres, quand elle les eut reconnus; mais ceux-ci sortirent sans lui répondre. Perpétue, afin d'arriver plus promptement où elle était le plus nécessaire, ne demanda pas autre chose, se jeta précipitamment dans le corridor, et courut à tâtons vers l'escalier.

Les deux époux, qui étaient demeurés fiancés, se trouvèrent en face d'Agnès, qui arrivait tremblante et inquiète. « Ah! vous voilà, leur dit-elle en retrouvant la parole avec peine..... Comment cela s'est-il passé? que signifie cette cloche? Il me semble avoir entendu.... »

«Vite, vite, à la maison, lui dit Renzo, avant qu'il vienne du monde. » Et déja ils s'y acheminaient, lorsque Ménico, arrivant à toutes jambes, les reconnaît, leur barre le chemin, et, encore tout tremblant, leur dit, d'une voix presque éteinte : « Où allez-vous? retournez,

retournez, et courez vous réfugier au couvent.»

« C'est toi qui.... » commençait Agnès.

« Qu'y a-t-il? » demanda Renzo. Lucie, toute troublée, gardait le silence et tremblait.

« Le diable est dans votre maison, reprit Ménico hors d'haleine. Je les ai vus de mes propres yeux : ils m'ont voulu tuer; le père Cristofore l'a dit, et vous aussi, Renzo. Il a dit que vous veniez sur-le-champ; et puis je les ai vus, moi. Quel bonheur que je vous trouve ici! je vous raconterai tout quand nous serons dehors. »

Renzo, qui avait conservé le plus de sang froid, pensa que de toute façon il était prudent de s'en aller sans perdre de temps, avant qu'il vînt du monde, et que le plus sûr était de faire ce que Ménico conseillait, et même commandait avec la force d'un enfant épouvanté. Pendant le chemin et hors de la bagarre et du danger, on pourrait obtenir du petit garçon une explication plus claire : « Va devant, lui dit-il; allons avec lui,» dit-il aux femmes. Ils se retournèrent, se dirigèrent en hâte vers l'église, traversèrent la sacristie, où, grace au

ciel, il n'y avait encore ame qui vive, entrèrent dans une ruelle qui passait entre l'église et la maison de Don Abondio, et prirent ensuite la première issue qu'ils rencontrèrent, et qui les conduisit dans la campagne.

Ils n'étaient pas encore éloignés de cinquante pas, quand les villageois commencèrent à pénétrer dans la sacristie; et à chaque instant la foule augmentait. Ils se regardaient les uns les autres : aucun d'eux n'avait une demande à faire, ni une réponse à donner. Les premiers arrivés coururent à la porte de l'église; elle était fermée. Ils coururent alors au clocher par dehors; et un d'eux, ayant mis la tête à une petite fenêtre, se mit à demander : « Que diable y a-t-il là? » Lorsque Ambroise entendit une voix qui lui était connue, il lâcha la corde, et, convaincu par le bruit qu'il était venu beaucoup de monde, il répondit : « Je vais ouvrir... » Il se couvrit à la hâte des habits qu'il avait sous le bras, passa par l'intérieur de l'église, et en ouvrit la porte.

« Que signifie tout ce tintamarre? Qu'y a-t-il? Où est-il? Qui est-ce? »

« Comment, qui est-ce? dit Ambroise en tenant d'une main un des battants de la porte, et de l'autre ses vêtements qu'il avait passés à la hâte, comment! ne le savez-vous pas? Des gens sont entrés dans la maison de monsieur le curé. En avant, mes enfants, du secours! » Ils tournent tous leurs regards vers cette maison, l'examinent, s'y portent en foule, regardent en l'air, prêtent l'oreille: tout est calme. D'autres courent à la porte de la rue, elle est fermée et en bon état; ils lèvent les yeux, et aperçoivent une fenêtre ouverte : on n'entend pas le plus léger bruit.

« Qui est là dedans? Eh! monsieur le curé! monsieur le curé! »

Don Abondio, qui, dès qu'il s'était aperçu de la fuite des assiégeants, s'était retiré de la fenêtre et l'avait refermée, et qui, dans cet instant, était occupé à quereller, à voix basse, Perpétue, qui l'avait laissé seul dans cet embarras, dut, lorsqu'il entendit ses paroissiens l'appeler, venir de nouveau à la fenêtre; et quand il vit ce grand concours de personnes, il se repentit de l'avoir provoqué.

« Qu'y a-t-il? que vous ont-ils fait? qui sont ces bandits? où sont-ils? » lui criaient cinquante voix à la fois.

« Il n'y a plus personne; je vous remercie, retournez chez vous. »

« Mais qu'y a-t-il? où sont-ils allés? que vous est-il arrivé? »

« Ce sont de malhonnêtes gens, des gens qui rôdent la nuit; mais ils se sont enfuis: rentrez dans vos maisons; il n'y a plus rien: une autre fois, mes enfants; je vous remercie de votre bon cœur. » Et à ces mots, il se retira et ferma la fenêtre. Ici les uns commencèrent à murmurer, d'autres à plaisanter, d'autres à jurer; il y en avait même qui levaient les épaules et s'en allaient, quand il en arriva un tout hors d'haleine qui pouvait à peine parler. La maison de ce villageois était située presque en face de celle d'Agnès, et, s'étant au bruit mis à la fenêtre, il avait vu dans la cour le rassemblement des braves, au moment où Griso s'efforçait de les réunir. Quand il eut retrouvé la parole, il s'écria: « Que faites-vous là, mes amis? Ce n'est point ici qu'est le diable; il est au fond du

village, dans la maison d'Agnès Mondella; elle est remplie d'hommes armés qui veulent assassiner un pélerin. »

« Comment? comment? » Et alors commença une consultation tumultueuse. Il faut y aller.— Il faut voir. — Combien sont-ils? — Combien sommes-nous? — Le consul! le consul! »

« Me voici, répondit le consul du milieu de la foule : me voici; mais il faut m'aider, il faut m'obéir. Vite ; où est le sacristain? — Au clocher, au clocher. — Vite : qu'un de vous coure à Lecco chercher du secours : venez avec moi, vous autres..... »

L'un accourt, l'autre se glisse entre deux villageois, et les heurte; le tumulte était grand, quand il en arriva un autre qui avait vu les brigands s'enfuir précipitamment, et qui cria à son tour : « Courez, mes amis, après des voleurs ou des bandits qui s'enfuient avec un pélerin; ils sont déja hors du pays : retournez! retournez! » A cet avis, sans attendre les ordres du capitaine, ils se précipitent en masse, et se jettent en confusion dans la rue. A mesure que l'armée s'avance, beaucoup de ceux

qui formaient l'avant-garde ralentissent le pas, se laissent dépasser, et se placent dans le corps de bataille ; les derniers deviennent les premiers : enfin, l'essaim confus arrive au lieu indiqué. Les traces de l'invasion étaient fraîches et manifestes : la porte ouverte, les ferrures arrachées ; mais les ennemis s'étaient retirés. On entre dans la cour, on se présente à la porte du rez-de-chaussée ; elle est ouverte également et brisée : on se demande : « Et Agnès! et Lucie! et le pélerin! Où est-il le pélerin? Stéphano l'aura tué le pélerin.—Non, non : Carlandréa l'a vu encore. Eh! pélerin!—Agnès! Lucie! » Personne ne répond. « Ils les ont emmenés avec eux! » Il y en eut alors quelques-uns qui, élevant la voix, proposèrent de suivre les ravisseurs, dirent que c'était une abomination, et que ce serait une honte pour le pays, si tous les coquins pouvaient ainsi, à coup sûr, venir enlever les femmes, comme le milan enlève les poussins dans une grange abandonnée. Une nouvelle consultation eut lieu et plus tumultueuse encore que la première : mais un des villageois (l'on n'a jamais bien su lequel)

insinua à l'assemblée, qu'Agnès et Lucie s'étaient mises en sûreté dans quelque maison. Ce bruit courut rapidement, obtint du crédit; on ne parla plus de donner la chasse aux fugitifs, la foule se dissipa, et chacun rentra chez soi. Ce n'était plus qu'un murmure, un frémissement, un bruit de portes qui s'ouvraient et se fermaient; on voyait apparaître et disparaître les lanternes; et l'on apercevait les femmes aux croisées, qui interrogeaient ceux qui se trouvaient dans la rue, et en obtenaient quelques renseignements. Le village était redevenu désert et tranquille; mais les conversations continuèrent dans les maisons, et finirent avec le sommeil, pour recommencer le lendemain. Quant aux événements, il n'y en eut pas d'autres, sinon que, dans la matinée de ce jour, le consul, se trouvant dans son champ, avec le menton appuyé sur ses mains, et les mains sur le manche de sa bêche à moitié enfoncée dans la terre, et avec le pied sur le fer; occupé, dis-je, à réfléchir sur les mystères de la nuit précédente et sur la raison composée de ce dont il s'était aperçu

et de ce qu'il lui convenait de faire, il vit venir à lui deux individus d'une mine assez gaillarde, chevelus comme deux rois francs de la première race, et ressemblant tout-à-fait pour le reste à ceux qui cinq jours auparavant avaient attaqué Don Abondio, si même ce n'était pas eux. Ceux-ci, d'un air encore moins cérémonieux, avertirent le consul qu'il se gardât bien de faire au podestat une déposition sur ce qui était arrivé, de répondre la vérité, dans le cas où il serait interrogé, de bavarder, et de souffrir les bavardages des paysans, pour peu qu'il eût envie de mourir dans son lit.

Nos fugitifs cheminèrent pendant quelque temps d'un bon pas, en silence, se retournant l'un après l'autre, pour s'assurer que personne ne les suivait, absorbés par le chagrin de fuir, par l'inquiétude, par la douleur d'un mauvais succès, par l'appréhension confuse d'un péril nouveau et incertain; et à mesure qu'ils s'éloignaient, ils étaient persécutés par ces sons qui paraissaient prendre un caractère plus sombre et plus malheureux en devenant plus sourds et plus graves. Le tocsin cessa enfin de

sonner. Les voyageurs, se trouvant alors dans un champ solitaire et n'entendant pas le plus léger bruit autour d'eux, ralentirent le pas; et ce fut Agnès, qui, ayant repris haleine, rompit la première le silence en demandant à Renzo comment la chose s'était passée, et à Ménico quel était le diable qui était dans sa maison. Renzo lui conta brièvement sa triste histoire; et tous trois se tournèrent vers l'enfant, qui rapporta plus expressément l'avis du père, et raconta ce que lui-même avait pu voir et les dangers qu'il avait courus, ce qui ne confirmait que trop l'utilité de cet avis. Les auditeurs comprirent plus de choses que Ménico n'avait su en rapporter : à cette révélation, ils furent saisis d'un nouveau frémissement, s'arrêtèrent un moment au milieu du chemin, échangèrent entre eux un regard d'épouvante; et aussitôt d'un mouvement unanime, tous trois posèrent la main sur l'enfant intelligent, comme pour le caresser, et le remercier tacitement de ce qu'il avait été pour eux un ange tutélaire, pour lui exprimer la compassion qu'ils éprouvaient, et, pour ainsi dire, lui demander excuse de

l'angoisse qu'il avait éprouvée, et du danger qu'il avait couru pour leur sûreté. « Maintenant retourne chez tes parents, afin qu'ils ne soient pas plus long-temps dans l'inquiétude sur ton compte, » lui dit Agnès; et, se rappelant les deux pièces neuves qu'elle lui avait promises, elle en tira quatre, et les lui donna en ajoutant : « C'est bien; prie le Seigneur que nous revenions promptement; et alors..... » Renzo lui donna aussi une berlingue neuve, et le pria instamment de ne rien dire de la commission dont le père l'avait chargé; Lucie le caressa de nouveau, lui dit adieu d'une voix douce, et l'enfant la salua tout attendri, et s'en retourna. Accablés de réflexions, ils se remirent en route, les femmes marchant devant, et Renzo ensuite comme une arrière-garde. Lucie serrait étroitement le bras de sa mère, et refusait doucement et avec adresse l'aide que le jeune homme lui offrait dans les endroits difficiles de ce voyage hors de la grande route; honteuse en elle-même d'avoir été dans ce désordre déja si long-temps seule avec lui et d'une façon si familière, lorsqu'elle s'était at-

tendue à devenir son épouse dans quelques instants. Maintenant que ce songe s'était si douloureusement évanoui, elle se repentait d'avoir été trop loin ; et parmi tant de sujets de craindre, elle en trouvait un nouveau dans cette pudeur qui ne naît pas de la triste science du mal, dans cette pudeur qui s'ignore elle-même, semblable à l'enfant qui tremble au milieu des ténèbres sans savoir quelle est la cause de la peur qu'il éprouve.

« Et la maison ? » dit Agnès tout-à-coup. Mais, quoique le soin qui lui arrachait cette exclamation fût important, personne ne répondit, parce que personne ne pouvait lui donner une réponse satisfaisante. Ils continuèrent leur route en silence, et, peu d'instants après, ils débouchèrent sur une petite place devant l'église du couvent.

Renzo se présenta à la porte de l'église et la secoua vigoureusement. La porte s'ouvrit en effet, et les rayons de la lune, passant à travers, éclairèrent le visage pâle et la barbe argentée du père Cristoforo, qui se tenait debout dans l'attente. En voyant qu'ils étaient

tous réunis, « Dieu soit béni ! » dit-il, et il leur fit signe d'entrer. A côté de lui se tenait un autre capucin, et c'était le sacristain laïc, à qui il avait, à force de prières et de raisons, persuadé de veiller avec lui, de laisser la porte ouverte et de se tenir en sentinelle pour recevoir ces pauvres persécutés ; et il ne fallait pas moins que l'autorité du père et sa réputation de sainteté pour amener le laïc à une condescendance incommode, irrégulière et périlleuse. Lorsqu'ils furent entrés, le père Cristofore ferma doucement la porte. Alors le sacristain ne fut plus maître de se contenir ; et, tirant le père à part, il murmurait à son oreille : « Mais, mon père ! de nuit... dans l'église... avec des femmes.... s'enfermer.... la règle.... mais, mon père ! » Et il branlait la tête. Tandis qu'il articulait péniblement ces paroles : — Voyez un peu, pensait le père Cristofore, si c'était un voyageur hors de danger, frère Fazio ne lui ferait pas la moindre difficulté du monde, et une pauvre innocente qui échappe à la persécution... — *Omnia munda mundis*, dit-il en se tournant tout-à-coup vers frère Fazio, et

oubliant que celui-ci n'entendait pas le latin. Mais un pareil oubli fut justement ce qui produisit l'effet que se proposait le père. S'il se fût mis à raisonner avec frère Fazio, celui-ci n'aurait pas manqué de trouver d'autres motifs à lui opposer, et le ciel sait quand et comment la chose aurait fini. Au lieu qu'en entendant ces paroles graves empreintes d'un sens mystérieux, et proférées avec assurance, il lui parut qu'il devait y trouver renfermée la solution de tous ses doutes. Il se tranquillisa, et lui dit : « C'est bien; vous en savez plus que moi. »

« Rapportez-vous-en à moi, » répondit le père Cristofore; et à la lueur incertaine de la lampe qui brûlait devant l'autel, il s'approcha des affligés, qui attendaient dans l'inquiétude, et leur dit : « Mes enfants! remerciez le Seigneur qui vous a délivrés d'un grand péril. Peut-être qu'en ce moment... » Et ici il se mit à leur expliquer ce qu'il n'avait pu que leur indiquer par le petit messager, parce qu'il ne soupçonnait pas qu'ils en sussent plus que lui, et supposait que Ménico les avait trouvés tranquilles chez eux, avant que les bri-

gands y arrivassent. Personne ne le détrompa, pas même Lucie, qui se reprochait sans doute en secret une telle dissimulation avec un tel homme : mais c'était la nuit des embarras et des feintes.

« D'après cela, continua-t-il, vous voyez bien, mes enfants, qu'il n'y a plus de sûreté pour vous dans ce pays. C'est le vôtre, vous y êtes nés, vous n'avez fait de tort à personne; mais Dieu ordonne que les choses soient ainsi. C'est une épreuve, mes enfants; supportez-la avec patience, avec foi, sans haine, et soyez certains qu'il viendra un temps où vous vous féliciterez de ce qui vous arrive aujourd'hui. J'ai pensé à vous assurer un refuge pendant ces premiers moments. Bientôt, je l'espère, vous pourrez revenir en sûreté dans votre maison : Dieu pourvoira à tout pour le mieux; et quant à moi, je tâcherai de ne pas manquer à la grace qu'il me fait en me désignant comme son ministre, pour veiller sur vous, pauvres persécutés, qui lui êtes si chers. Vous, continua-t-il en se tournant vers les deux femmes, vous pourrez vous arrêter à ***. Là, vous serez

suffisamment à l'abri de tout danger, et en même temps pas trop éloignées de votre maison. Vous vous informerez de notre couvent, vous ferez demander le père gardien et lui remettrez cette lettre; il sera pour vous un autre Cristofore. Et toi, mon cher Renzo, tu dois pour le moment te mettre en sûreté contre la fureur d'autrui et contre la tienne. Porte cette lettre au père Bonaventure de Lodi, à notre couvent de la porte orientale de Milan. Il te servira de protecteur, te donnera des instructions, et te trouvera du travail, jusqu'à ce que tu puisses revenir vivre ici tranquillement. Rendez-vous sur le bord du lac, près de l'embouchure du Bione (c'est un torrent à peu de distance du couvent). Là vous rencontrerez un batelier en repos; vous lui direz : une barque; il vous demandera : pour qui? vous répondrez : saint François. La barque vous recevra et vous transportera sur l'autre rive, où vous trouverez une voiture qui vous conduira en droiture jusqu'à ***. »

Quiconque demanderait comment frère Cristofore avait aussi promptement à sa disposition

des moyens de transport par eau et par terre, prouverait qu'il ignore quel était le pouvoir d'un capucin regardé comme un saint homme.

Il restait à pourvoir à la conservation des deux maisons. Le père en reçut les clefs, et se chargea de les déposer entre les mains de ceux que Renzo et Agnès lui désignèrent. Cette dernière, en remettant la sienne, laissa échapper un profond soupir, en songeant que sa maison était ouverte, que des brigands y avaient pénétré, et que peut-être dans ce moment il n'y avait plus rien à garder!

« Avant que vous partiez, dit le père, prions tous ensemble le Seigneur, afin qu'il soit avec vous dans ce voyage et pour toujours, et surtout qu'il vous donne la force, l'amour de vouloir ce qu'il a voulu lui-même. » En prononçant ces mots, il s'agenouilla au milieu de l'église, et tous en firent autant. Après qu'ils eurent prié quelques instants en silence, lui, d'une voix faible, mais distincte, articula ces paroles : « Nous vous prions encore pour le malheureux qui nous a jetés dans ce danger. Nous serions indignes de votre miséricorde, si

nous ne vous le demandions pas de cœur pour lui : il en a tant besoin ! nous, dans notre infortune, nous avons cette consolation que nous sommes dans la voie où vous nous avez placés : nous pouvons vous offrir nos malheurs, et ils deviennent une récompense pour nous. Mais lui ! il est votre ennemi. Oh ! l'infortuné ! il combat contre vous ! ayez pitié de lui, ô Seigneur, touchez-lui le cœur, rendez-le votre ami, accordez-lui tous les biens que nous pouvons désirer pour nous-mêmes. »

S'étant levé ensuite avec vivacité, il leur dit : « Allons, mes enfants, vous n'avez pas de temps à perdre ; Dieu vous garde, son ange vous accompagne : partez. » Et, tandis qu'ils s'en allaient avec cette émotion qui ne trouve point de paroles et qui se manifeste sans leur secours, le père ajouta d'une voix attendrie : « Mon cœur me dit que nous nous reverrons bientôt. »

Assurément le cœur, pour celui qui le consulte, a toujours quelque chose à dire sur quoi que ce soit. Mais, que sait-il, le cœur ? à peine quelque chose de ce qui est déja arrivé.

Le père Cristofore s'éloigna à grands pas sans attendre de réponse; les voyageurs sortirent, et frère Fazio ferma la porte sur eux, en leur disant adieu d'une voix encore altérée. Ils se dirigèrent lentement vers le point du rivage qui leur avait été indiqué, et ils y trouvèrent la barque, qui les reçut après qu'ils eurent prononcé les paroles convenues. Le batelier s'étant assis à la proue, y plaça une rame, puis ramenant l'autre rame et voguant à deux bras, il prit le large pour gagner la rive opposée. Il ne faisait pas le plus léger souffle de vent, le lac était calme, et sa surface unie eût paru immobile, sans les légères ondulations de la lune qui s'y réfléchissaient. On n'entendait que le murmure des flots qui allaient mourir sur la plage, le bruissement plus lointain des eaux qui se brisaient contre les piles du pont, et les coups mesurés des rames qui, fendant la surface azurée du lac, sortaient à la fois en grondant, et se replongeaient dans l'onde, où le passage de la barque laissait de longs sillons qui s'élargissaient en s'éloignant du rivage. Les voyageurs silencieux, les yeux tournés vers le

lieu du départ, regardaient encore leur pays et leurs montagnes éclairées par la lune et tachées çà et là de grandes ombres. Ils distinguaient les villages, les maisons, les cabanes et le palais de Don Rodrigo, avec sa tour aplatie, qui dominait les habitations amoncelées sur la pente du promontoire, et ressemblait à un être méchant qui, debout au milieu des ténèbres, veille près de la foule endormie et médite un forfait. En le voyant, Lucie frissonna; de l'œil elle suivit le chemin en pente qui menait de cet endroit à son village. Elle distingua sa demeure et le sommet touffu du figuier qui ombrageait la porte et la fenêtre de sa chambre. Assise à l'arrière de la barque, elle appuya son bras sur le rebord, et laissant tomber sa tête comme si elle eût voulu dormir, elle pleura en secret.

Adieu, montagnes qui du sein des eaux vous élevez vers le ciel; cimes inégales, connues de celui qui a été nourri au milieu de vous, et qui êtes aussi profondément gravées dans sa mémoire que l'image de ses plus proches parents; torrents dont il distinguait le murmure comme le son des voix domestiques; campa-

gnes éparses et blanchissantes sur le penchant des monts, qui ressemblez à des troupeaux paissants, adieu! Qu'il est triste le voyage de celui qui, né au milieu de vous, est contraint de vous abandonner! Aux yeux même de celui qui vous quitte volontairement, attiré par l'espoir de trouver la fortune en d'autres lieux, les songes de la richesse perdent leur enchantement au moment du départ; il s'étonne d'avoir pu se résoudre à se séparer de vous, et il retournerait sur ses pas, s'il ne songeait qu'un jour, comblé de biens, il reviendra vous habiter. A mesure qu'il s'avance dans la plaine, il détourne ses regards, fatigué et attristé par cette monotone uniformité; l'air lui paraît pesant et sans vie; il pénètre, triste et désenchanté, dans les cités tumultueuses; les maisons entassées sur des maisons, les rues qui débouchent dans des rues, semblent lui ôter la respiration; et en présence de ces monuments qu'admire l'étranger, il pense avec un désir inquiet au clocher de son village, à l'humble chaumière sur laquelle depuis long-temps il avait coutume d'arrêter ses regards, et qu'il re-

verra en retournant riche au milieu de ses montagnes.

Mais qu'il est cruel pour celui qui n'a jamais étendu ses vœux au-delà de vos limites, qui a placé dans son village tous les projets de son avenir, d'en être exilé par une force injuste; de se voir arraché à ses plus douces habitudes, à ses plus chères espérances; d'être forcé de quitter ses paisibles montagnes pour en chercher d'étrangères qu'il n'a jamais désiré de connaître, et sans que son imagination puisse se reposer sur une époque fixe de retour! Adieu, maison natale, où, agité d'un sentiment secret, on a appris à distinguer des pas de l'étranger les pas d'une personne attendue avec impatience, mais non sans une crainte mystérieuse. Adieu aussi, maison encore étrangère, demeure regardée tant de fois à la dérobée, et non sans un pudique embarras; habitation dans laquelle on se flattait de faire un long et paisible séjour avec le doux nom d'épouse! Adieu, église où tant de fois l'ame reprit sa tranquillité en chantant les louanges du Seigneur; où une cérémonie était promise,

préparée; où les soupirs secrets du cœur devaient être solennellement bénis; où l'amour allait se changer en devoir et devenir sacré; adieu! Celui qui vous rendait la source de tant de félicité est le maître de toutes choses, et ne trouble jamais la joie de ses enfants que pour leur en préparer une plus grande et plus durable!

Telles étaient, ou à peu près, les pensées de Lucie et des deux autres exilés, tandis que la barque sillonnait le lac pour arriver sur l'autre rive de l'Adda.

CHAPITRE IX.

La secousse que reçut la barque en abordant au rivage, tira de sa rêverie Lucie, qui, après avoir essuyé ses larmes en secret, revint à elle comme d'un songe. Renzo descendit le premier, présenta la main à Agnès, qui sortit à son tour, et donna ensuite la main à sa fille. Les trois voyageurs remercièrent tristement le batelier. « Il ne me faut rien; nous sommes ici-bas pour nous aider les uns les autres, » répondit-il; et il retira la main presque en rougissant, comme si on lui eût proposé une chose honteuse, quand Renzo chercha à lui faire accepter une partie de l'argent qu'il possédait, et qu'il avait emporté avec lui le soir précédent, dans l'intention de récompenser généreusement

Don Abondio, lorsque celui-ci lui aurait, quoique malgré lui, rendu un bon office. La voiture les attendait; le conducteur les salua, les fit monter, excita sa mule de la voix, lui donna un coup de fouet, et partit.

Notre auteur ne décrit point ce voyage nocturne, et tait le nom du pays vers lequel s'acheminait la petite caravane; il fait plus, il manifeste expressément l'intention de ne point le dire. Dans le cours de l'histoire, nous trouverons le motif de toutes ces réticences. Les aventures de Lucie, dans ce séjour, se trouvent enveloppées dans les intrigues mystérieuses d'une personne appartenant à une famille très-puissante encore, à ce qu'il paraît, à l'époque où l'auteur écrivait. Pour rendre raison de la conduite étrange de cette personne dans cette circonstance particulière, il a dû aussi raconter succinctement les événements antérieurs de sa vie, dans lesquels sa famille joue un rôle qu'apprécieront tous ceux qui voudront prendre la peine d'en lire le récit. De là cette grande circonspection du pauvre homme. Et puis (comme les hommes manquent quel-

quefois de mémoire), il nous a lui-même, sans s'en apercevoir, fourni le moyen de découvrir avec certitude ce qu'il prétendait cacher avec tant d'importance. Dans une partie de sa narration, que nous omettrons, parce qu'elle n'est point nécessaire à l'intégrité de l'histoire, il lui échappe de dire que ce lieu était un bourg noble et antique auquel il ne manquait que le nom de ville; puis après, par inadvertance, il nous dit que le Lambro y coule, puis ensuite qu'il y a un archiprêtre. Avec ces indices, il n'y a pas dans toute l'Europe un homme, médiocrement instruit, qui ne s'écrie aussitôt : c'est Monza! Nous aurions pu également proposer quelques conjectures très-fondées sur le nom de la famille dont il s'agit; mais, quoiqu'elle soit éteinte depuis longtemps, nous aimons mieux le taire tout-à-fait, pour ne pas nous exposer à faire tort même aux morts, et pour laisser aux érudits quelque sujet de recherche.

Nos voyageurs arrivèrent à Monza un peu après le lever du soleil : le conducteur se rendit dans une hôtellerie, et là, comme un homme

qui connaît le maître et les localités, il fit donner une chambre à ces nouveaux hôtes, et les y accompagna. Après quelques remercîments, Renzo essaya de lui faire accepter une légère récompense; mais celui-ci, comme le batelier, en avait en vue une autre plus lointaine, mais plus abondante; il retira la main avec vivacité, et courut soigner sa mule.

Après une soirée comme celle que nous avons décrite, et une nuit, comme chacun peut se l'imaginer, passée en grande partie dans les réflexions, avec l'inquiétude continuelle de quelque fâcheuse rencontre, au milieu des tristes silences de la nuit, à l'injure d'un vent plus qu'automnal, fatigués par les cahots d'une voiture incommode qui ranimaient désagréablement les esprits des voyageurs, lorsqu'ils commençaient à goûter le sommeil, ils trouvèrent quelque douceur à pouvoir se reposer sur un banc immobile, dans une chambre séparée, quelle qu'elle fût. Là ils firent un repas tel que le permettaient le malheur des temps, les moyens réservés pour les besoins probables d'un avenir incertain, et leur peu d'appétit.

L'un après l'autre ils se souvinrent du banquet auquel, deux jours auparavant, ils s'attendaient à assister; et chacun à son tour laissa échapper un profond soupir. Renzo aurait voulu passer au moins toute la journée dans cette auberge, voir ses amies logées, et leur rendre les premiers services; mais le père leur avait recommandé de l'envoyer à sa destination. Aussi ne manquèrent-elles pas de lui alléguer ses ordres et cent autres raisons : que les gens jaseraient, qu'une séparation plus retardée deviendrait plus douloureuse, qu'il pourrait revenir promptement donner et apprendre des nouvelles; au point que le jeune homme se décida à partir. Les projets furent mieux concertés : Lucie ne cacha pas ses larmes; Renzo ne retint qu'avec peine les siennes, et, serrant avec force la main d'Agnès, il lui dit d'une voix étouffée : « Au revoir; » et il partit.

Les femmes se seraient trouvées bien embarrassées, sans le bon voiturier qui avait ordre de les conduire au couvent et de leur procurer tous les renseignements et tous les secours dont elles pourraient avoir besoin. Elles partirent

donc sous son escorte et se dirigèrent vers le couvent, qui, comme chacun sait, était situé en dehors et à une petite distance de Monza. Arrivés à la porte, le voiturier tira la sonnette, et fit appeler le père gardien, qui se présenta et reçut la lettre.

« Oh! c'est de frère Cristofore! » dit-il en reconnaissant l'écriture. Le son de sa voix et les mouvements de son visage manifestaient hautement qu'il prononçait le nom d'un intime ami. Il faut dire aussi que notre bon Cristofore avait, dans cette lettre, recommandé ses protégées avec beaucoup de chaleur, et raconté avec beaucoup de sentiment leur infortune; ce qui était cause que le père gardien donnait de temps en temps des signes de surprise et d'indignation, levait les yeux de dessus le papier, et les fixait sur les femmes avec une expression de pitié et d'intérêt. Lorsqu'il eut achevé la lecture de la lettre, il resta quelques instants pensif, puis il se dit à lui-même : Il n'y a que la Signora : certainement, si la Signora veut se charger de cette affaire.....

Il emmena ensuite Agnès à quelque distance

sur la petite place qui se trouvait devant le couvent, et il lui fit quelques questions auxquelles elle satisfit; puis, se tournant vers Lucie, il leur dit à toutes deux : « Mes chères dames, j'essaierai, et j'espère de pouvoir vous trouver une retraite sûre et honorable, jusqu'à ce que Dieu y ait pourvu d'une meilleure manière. Voulez-vous venir avec moi? »

Les femmes répondirent respectueusement qu'elles le voulaient bien; et le frère continua : « Venez avec moi au monastère de la Signora. Dans le chemin, vous vous tiendrez à quelque distance, parce que les gens trouvent du plaisir à médire, et Dieu sait les belles histoires que l'on ferait si l'on voyait le père gardien cheminant avec une jeune et jolie fille..... avec des femmes, veux-je dire. »

En prononçant ces mots, il partit devant. Lucie rougit, le voiturier sourit en regardant Agnès, qui elle-même laissa échapper un sourire instantané; puis tous trois se mirent en chemin quand ils virent que le frère avait assez d'avance sur eux, et ils se tinrent derrière lui à dix pas de distance. Les femmes demandè-

rent alors au voiturier ce qu'était cette Signora; question qu'elles n'avaient point osé faire au père gardien.

« La Signora, répondit celui-ci, est une religieuse : mais ce n'est point une religieuse comme les autres, non pas qu'elle soit l'abbesse ou la prieure, car même, à ce qu'ils disent, c'est une des plus jeunes; mais elle est de la côte d'Adam, et ses ancêtres étaient des gens de haut parage, venus d'Espagne, d'où sont ceux qui commandent aujourd'hui; et c'est pour cela qu'ils l'appellent la Signora, pour signifier qu'elle est une grande dame; et tout le monde la désigne par ce nom, parce qu'ils disent que, dans ce monastère, ils n'ont jamais eu une personne semblable; et ses parents d'aujourd'hui qui habitent Milan, où ils font une grande figure, sont de ceux-là qui ont toujours raison. Mais à Monza, c'est bien pis encore, parce que son père, quoiqu'il n'y demeure pas, est le premier du pays; ce qui est cause qu'elle peut faire tout ce qu'elle veut dans le monastère. Les gens même du dehors lui portent un grand respect; et quand elle se mêle

d'une affaire, elle la fait toujours réussir : aussi, si ce bon religieux qui veut vous mettre entre ses mains peut obtenir qu'elle vous reçoive, je puis vous garantir que vous y serez aussi en sûreté que sur l'autel. »

Arrivé à la porte du bourg, flanqué alors d'une ancienne tour et d'un vieux château en ruines, que dix de mes lecteurs se souviendront peut-être d'avoir vu sur pied, le père gardien s'arrêta, et se retourna pour voir si on le suivait ; il entra ensuite et se dirigea vers le monastère, où, étant parvenu, il s'arrêta sur le seuil pour attendre ses protégées. Il invita le voiturier à venir au couvent pour y prendre sa réponse ; celui-ci le promit, et prit congé des femmes, qui le chargèrent d'actions de graces et de commissions pour le père Cristofore. Le père gardien fit entrer la mère et la fille dans la première cour du monastère, les introduisit dans l'appartement de l'économe, à laquelle il les recommanda, et alla seul présenter sa requête. Au bout de quelques intants, il revint, avec l'air satisfait, leur dire de le suivre, et il arrivait à propos; car la mère et

la fille ne savaient plus comment se tirer du pressant interrogatoire que leur faisait subir l'économe. En traversant la seconde cour, le père gardien instruisit les femmes sur la manière dont elles devaient se comporter avec la Signora. « Elle est bien disposée en votre faveur, leur dit-il, et peut vous faire beaucoup de bien. Soyez humbles et respectueuses, répondez avec simplicité aux demandes qu'il lui plaîra de vous adresser; et quand vous ne serez point interrogées, laissez-moi faire. » Ils entrèrent dans une salle basse qui conduisait au parloir; avant d'y mettre le pied, le père gardien dit aux femmes à voix basse en leur montrant la porte : « Elle est là, » comme pour les faire ressouvenir de tous les avertissements qu'il leur avait donnés. Lucie, qui n'avait jamais vu un monastère, promena ses regards autour du parloir lorsqu'elle y fut entrée, pour savoir où était la Signora et la saluer, et, n'apercevant personne, elle restait tout étonnée, quand elle vit le père aller vers une partie et Agnès le suivre; elle regarda de ce côté, et aperçut une ouverture presque carrée, semblable à une

demi-fenêtre fermée de deux grosses barres de fer, distantes l'une de l'autre de la largeur de la main, et derrière une religieuse debout. Son aspect, qui annonçait une personne de vingt-cinq ans, causait, au premier coup d'œil, une impression de beauté, mais d'une beauté défleurie, abattue, et je dirais presque détruite. Un voile noir, partant du sommet de la tête et tiré horizontalement, tombait de chaque côté, et lui laissait le visage découvert; une bande de linon très-blanche, placée sous ce voile, couvrait à moitié un front d'une blancheur différente, mais non pas inférieure; une autre bande plissée lui entourait la figure jusque sous le menton, passait autour du cou, et tombait sur sa poitrine, pour couvrir le bord d'une robe noire. Mais ce front se ridait de temps en temps, comme par suite d'une contraction douloureuse, et alors ses deux sourcils très-noirs se rapprochaient par un mouvement rapide. Ses yeux, également noirs, tantôt se fixaient sur le visage des spectateurs avec une investigation superbe, tantôt se baissaient avec précipitation, comme pour chercher une re-

traite ; dans de certains moments, un observateur attentif aurait pensé qu'ils demandaient affection, réciprocité, pitié ; dans d'autres, il aurait cru y trouver la révélation instantanée d'une haine ancienne et comprimée, de je ne sais quel art cruel : quand ils restaient immobiles et fixes sans attention, les uns auraient pu y voir une aversion orgueilleuse, les autres auraient pu y soupçonner le travail d'une pensée cachée, la tyrannie d'une peine familière à l'ame et agissant sur elle avec plus de force que les objets environnants. Le contour de ses joues était très-délicat ; mais elles étaient extrêmement pâles, maigres et altérées par une lente consomption. Ses lèvres, quoiqu'à peine colorées d'un léger incarnat, brillaient cependant encore au milieu de cette pâleur ; leurs mouvements étaient comme ceux des yeux, subits, vifs, pleins d'expression et de mystère. Sa taille, haute et bien prise, perdait de sa grace dans l'affaissement habituel de son port, ou semblait défigurée dans de certains mouvements prompts, irréguliers et trop décidés, même pour une femme qui n'au-

rait pas été religieuse. Dans sa manière de s'habiller, il y avait encore quelque chose d'étudié ou de négligé qui annonçait une religieuse singulière : son corsage était raccourci avec une certaine adresse séculière, et du bandeau de linon sortait sur une tempe une boucle de cheveux noirs, qui montraient ou l'oubli ou le mépris de la règle, laquelle prescrivait de tenir toujours très-courte la chevelure coupée dans la cérémonie solennelle de la profession.

Ces choses ne faisaient aucune impression sur l'esprit des deux femmes, qui n'étaient point habituées à distinguer une religieuse d'une religieuse ; et le père gardien, qui ne voyait pas la Signora pour la première fois, était déja accoutumé, comme tant d'autres, à ce je ne sais quoi d'étrange qui apparaissait dans ses manières et dans son costume.

Elle était, dans ce moment, comme nous l'avons dit, debout près de la grille, sur laquelle elle appuyait languissamment une de ses mains blanches, passant ses doigts dans les barreaux, et le visage un peu courbé, pour observer ceux qui s'avançaient. « Révérende

mère et illustrissime Signora, dit le père gardien, en inclinant la tête et mettant la main droite sur sa poitrine, voici la pauvre jeune fille pour laquelle vous m'avez fait espérer votre puissante protection, et voici sa mère. »

Les deux solliciteuses se mirent à faire de profondes salutations : la Signora leur fit signe de la main que c'était assez, et elle dit en se tournant vers le père : « C'est une bonne fortune pour moi de pouvoir faire quelque chose qui soit agréable à nos bons amis les pères capucins. Mais, continua-t-elle, apprenez-moi plus particulièrement les malheurs de cette jeune fille, afin que je voie mieux ce que je pourrai faire en sa faveur. »

Lucie rougit, et baissa la tête sur son sein.

« Vous saurez donc, révérende mère,... » commençait Agnès; mais le père gardien lui lança un coup d'œil qui lui coupa la parole, et il répondit : « Cette jeune fille, Signora illustrissime, m'a été recommandée, comme je vous l'ai dit, par un de mes confrères. Elle a dû quitter secrètement son pays pour se soustraire à de graves dangers, et elle a besoin,

pour quelque temps; d'un asile dans lequel elle puisse vivre inconnue, et où personne n'ose venir la troubler, quand même.... »

« Quels dangers? interrompit la Signora. De grace, père gardien, ne me dites pas ainsi la chose d'une manière énigmatique. Vous savez que, nous autres religieuses, nous sommes curieuses d'entendre raconter les histoires en détail. »

« Ce sont, révérende mère, répondit le père gardien, des dangers qui ne peuvent être que légèrement indiqués à vos oreilles très-chastes.... »

« Oh! certainement, » dit la Signora avec précipitation et en rougissant un peu. Était-ce pudeur? Celui qui aurait observé la rapide expression de dédain qui accompagnait cette rougeur aurait pu en douter; surtout s'il l'avait comparée avec celle qui, par instant, se répandait sur les joues de Lucie.

« Il me suffira de vous dire, reprit le père gardien, qu'un cavalier puissant.... Tous les grands du monde ne se servent pas comme vous, Signora illustrissime, des dons que Dieu

leur a faits, pour sa gloire et le bien du prochain; un cavalier puissant, après avoir longuement persécuté cette pauvre créature par d'indignes poursuites, voyant qu'elles étaient inutiles, a eu l'audace de la persécuter ouvertement, de manière que la pauvre innocente a été réduite à fuir de sa demeure. »

« Approchez-vous, jeune fille, dit la Signora à Lucie, en lui faisant signe de la main, je sais que le père gardien est la bouche de la vérité; mais personne ne peut être mieux informée que vous sur cette affaire : c'est à vous de m'apprendre si ce cavalier était un persécuteur odieux. » Quant à s'approcher, Lucie obéit soudain; mais pour répondre, c'était une autre affaire. Une enquête sur cette matière, lors même qu'elle eût été faite par une personne de sa condition, l'aurait couverte de confusion; mais exercée par cette Signora avec l'air d'un doute malin, elle lui ôta la facilité de répondre. « Signora.... mère.... révérende...» balbutia la jeune fille, qui paraissait n'avoir pas autre chose à dire. Ici Agnès, comme celle qui, après Lucie, devait certainement être-là mieux

informée, se crut autorisée à venir à son secours. « Ilustrissime Signora, dit-elle, je puis vous assurer que ma fille haïssait ce cavalier comme le diable l'eau bénite; je veux dire que le diable c'était lui; mais vous m'excuserez si je parle mal, parce que nous ne sommes que de pauvres gens. Le fait est que cette pauvre enfant était promise à un jeune homme notre égal, ayant le crainte de Dieu et honnête garçon; et si monsieur le curé avait été un peu plus un homme comme je veux dire.... je sais que je parle d'un religieux; mais le père Cristofore, ami du père gardien, que voici, est un religieux comme lui, et celui-là est un homme plein de charité; et s'il était ici, il pourrait vous attester.... »

« Vous êtes bien prompte à parler sans être interrogée, » interrompit la Signora d'un air altier et mécontent, qui la fit paraître presque difforme; « taisez-vous. Je sais depuis longtemps que les parents ont toujours une réponse préparée au nom de leurs enfants. »

Agnès mortifiée donna à Lucie un coup d'œil qui voulait dire : tu vois ce qui m'arrive parce

que tu n'as pas su répondre. Le père gardien, de son côté, tâchait, par son regard et par un signe de tête, de lui faire comprendre que c'était le moment d'avoir du courage pour ne pas laisser la pauvre femme dans l'embarras.

« Révérende Signora, dit Lucie, ce que vous a dit ma mère est l'exacte vérité. Le jeune homme qui me recherchait, » et ici son visage se couvrit de rougeur, « je le recevais de ma propre volonté. Je vous demande pardon si je dis quelque chose qui vous offense; mais c'est pour ne vous point laisser de soupçon sur ma mère. Quant à ce seigneur (que Dieu lui pardonne), j'aimerais mieux mourir que de tomber entre ses mains; et si vous avez la bonté de nous protéger, puisque nous sommes réduites à la nécessité de réclamer un asile et d'importuner des personnes respectables, vous pouvez être assurée, Signora, que personne ne priera pour vous d'un cœur plus fervent que nous autres, pauvres créatures. »

« Je vous crois, répondit la Signora d'une voix radoucie; mais j'aurai du plaisir à me trouver seule avec vous, non pas que j'aie be-

soin d'autres éclaircissements ni d'autres raisons pour souscrire au désir du père gardien, ajouta-t-elle aussitôt en se tournant de son côté avec une politesse étudiée; j'y ai même déja pensé, continua-t-elle, et voici, je crois, ce qu'on pourrait faire de mieux pour l'instant. L'économe du monastère a, depuis quelques jours, placé sa dernière fille; ces dames pourront occuper la chambre qu'elle laisse vacante, et la suppléer dans les petits services qu'elle rendait au monastère. Véritablement... » et ici elle fit signe au père gardien d'approcher de la grille, et continua à demi-voix: « véritablement, attendu le malheur des temps, on ne songeait point à substituer quelqu'un à cette jeune fille; mais j'en parlerai à l'abbesse, et, à ma recommandation... au désir du père gardien... en un mot, je regarde la chose comme faite. »

Le père gardien commençait à lui rendre grace, mais la Signora l'interrompit: « Il ne faut pas de cérémonie; moi aussi, dans l'occasion, dans un besoin pressant, je compterais sur l'assistance des pères capucins. Enfin, con-

tinua-t-elle avec un sourire dans lequel respirait je ne sais quoi de moqueur et d'amer, enfin ne sommes-nous pas frères et sœurs ? »

A ces mots, elle appela une sœur converse (deux de celles-ci étaient, par une distinction particulière, attachées à son service privé), et elle lui commanda de prévenir l'abbesse de cette disposition ; et ayant ensuite fait venir l'économe à la porte du cloître, elle prit avec elle et avec Agnès les arrangements convenables. Elle congédia celle-ci, salua le père gardien, et retint Lucie. Le père gardien accompagna Agnès jusqu'à la porte, lui donna de nouvelles instructions sur la conduite qu'elle devait tenir, et s'en alla préparer la lettre qui devait rendre compte de tout à son ami Cristofore. — Cette Signora est une grande étourdie, se disait-il à lui-même en s'en retournant ; curieuse à l'excès ! Mais quand on sait la prendre par son faible, on lui fait faire tout ce qu'on veut. Mon cher Cristofore ne s'attendait certainement pas que je pourrais le servir aussi promptement et aussi bien. Quel digne homme! il n'y a pas de remède; il faut toujours qu'il se

mette dans quelque embarras; mais il le fait pour obliger le prochain. Il est heureux pour lui cette fois d'avoir trouvé un ami qui, sans beaucoup de mouvement, sans bruit et sans difficulté, ait pu conduire l'affaire à bon port et dans un clin d'œil. Il sera sans doute satisfait, ce bon Cristofore, et il verra que nous sommes encore ici bons à quelque chose. —

La Signora, qui, en présence d'un pauvre capucin, avait étudié ses mouvements et ses paroles, demeurée ensuite tête-à-tête avec une jeune étrangère sans expérience, ne songeait plus autant à se contenir, et ses discours devinrent peu à peu si étranges, qu'au lieu de les rappeler, nous croyons plus convenable de raconter brièvement l'histoire antérieure de cette infortunée, afin de pouvoir rendre compte de ce que nous avons remarqué en elle d'extraordinaire et de mystérieux, et faire comprendre les motifs de sa conduite dans les événements que nous aurons à rapporter.

C'était la dernière fille du prince ***, grand seigneur milanais, qui pouvait se compter parmi les plus riches de la ville; mais la haute idée

qu'il avait de son rang lui faisait regarder ses richesses comme à peine suffisantes pour en soutenir l'honneur; et il mettait tous ses soins à les conserver dans l'état où elles étaient sans les diviser, du moins autant qu'il dépendait de lui. Notre histoire ne faitpas bien connaître quel était le nombre de ses enfants; elle rapporte seulement qu'il avait destiné au cloître tous les puinés de l'un et de l'autre sexe, afin de laisser sa fortune intacte à l'aîné, qui était destiné à perpétuer la famille, c'est-à-dire à avoir des enfants pour se tourmenter et les tourmenter eux-mêmes de la même manière. Notre infortunée Signora n'avait point encore vu le jour, que déja son sort était irrévocablement fixé. Il restait seulement à décider si on en ferait un moine ou une religieuse, décision pour laquelle il fallait, non pas son consentement, mais sa présence. Quand elle vint au monde, le prince son père, voulant lui donner un nom qui réveillât immédiatement l'idée du cloître, et qui eût été porté par une sainte d'une haute naissance, l'appela Gertrude. Des poupées vêtues en religieuse furent les premiers jouets qu'on lui

mit dans les mains, puis des images représentant des religieuses, avec l'invitation de les exa- attentivement comme des choses précieuses, et avec cette interrogation affirmative : C'est beau, n'est-ce pas? Quand le prince, la princesse, ou leur fils, qui seul des enfants mâles avait été élevé dans la maison, voulaient louer l'heureux embonpoint de la petite fille, il semblait qu'ils ne trouvassent pas d'autre moyen de bien exprimer leur idée qu'en lui disant : « Oh ! quelle mère abbesse! » Cependant personne ne lui disait clairement : Tu dois être religieuse. C'était une idée sous-entendue que l'on touchait accidentellement dans chaque discours qui regardait sa future destinée. Si quelquefois la petite Gertrude se laissait aller à quelque acte un peu téméraire ou impérieux, à quoi son caractère la portait assez facilement, « Tu es une enfant, lui disait-on, ces habitudes ne te siéent pas; quand tu seras abbesse, alors tu commanderas à tout le monde, tu feras tout ce que tu voudras. » Une autre fois, le prince, en la reprenant pour certaines manières trop libres et trop familières pour

lesquelles on lui voyait un penchant assez prononcé : « Eh ! lui disait-il, ces manières ne conviennent pas aux personnes de ton rang ; si tu veux qu'un jour on ait pour toi le respect que tu mérites, il faut jusque-là prendre plus soin de ton maintien ; souviens-toi que tu dois être en toute autre chose la première du monastère, parce qu'on conserve son rang partout où l'on va. »

Tous les discours de cette espèce imprimaient dans l'esprit de la petite fille l'idée implicite qu'elle devait un jour devenir religieuse ; mais ceux qui sortaient de la bouche de son père produisaient plus d'effet que tous les autres ensemble. Les manières du prince étaient habituellement celles d'un maître austère ; mais lorsqu'il était question de l'établissement futur de ses enfants, dans son intention et dans toutes ses expressions respiraient une fermeté inébranlable et une ombrageuse jalousie d'autorité qui imprimait le sentiment d'une nécessité fatale.

A six ans, Gertrude fut placée, pour son éducation, mais plus encore pour préparer la

vocation qu'on lui avait imposée, dans le monastère où nous l'avons vue; et le choix du lieu n'avait pas été fait sans dessein. Le bon guide des deux femmes avait dit que le père de la Signora tenait le premier rang à Mouza; et, en ajoutant ce témoignage, quoique peu imposant, à quelques autres indications que l'anonyme laisse échapper par négligence, nous pourrions assurer avec certitude qu'il était seigneur de ce pays. Quoi qu'il en soit, il y jouissait d'une très-grande autorité, et pensa que là, bien mieux qu'en tout autre endroit, sa fille serait traitée avec ces distinctions et cette adresse qui pouvaient l'amener à choisir ce monastère pour sa demeure perpétuelle. Il ne se trompait pas: l'abbesse d'alors, et quelques autres religieuses intrigantes, qui avaient, comme on dit, la balle en main, se trouvant en discussion avec un autre monastère et quelques familles du pays, furent très-contentes d'acquérir un si puissant appui, reçurent avec une profonde reconnaissance l'honneur qui leur était offert, et correspondirent pleinement aux intentions que le prince avait laissé entrevoir

sur l'établissement permanent de sa fille; intentions qui étaient du reste parfaitement d'accord avec leurs intérêts. A peine entrée dans le couvent, Gertrude fut appelée, par antonomase, la Signorina: on lui donnait une place distinguée à table, dans le dortoir; sa conduite était proposée pour exemple aux autres; elle était l'objet de douceurs et de caresses infinies qu'on lui administrait avec cette familiarité un peu respectueuse qui plaît tant aux enfants, lorsqu'ils voient ceux qui en usent envers eux traiter les autres enfants avec un ton habituel de supériorité. Non pas que toutes les religieuses fussent conjurées pour entraîner la pauvre petite dans le piége: il y en avait beaucoup de simples et d'étrangères à toute intrigue, auxquelles la pensée de sacrifier une jeune fille dans des vues intéressées aurait fait horreur; mais tout occupées de leurs devoirs particuliers, les unes ne devinaient pas bien tous ces manéges, les autres ne discernaient pas tout ce qu'ils avaient de coupable, s'abstenaient d'en faire un examen approfondi, ou se taisaient pour ne pas faire un scandale inutile.

Quelques-unes même d'entre elles, se souvenant d'avoir été par de pareils moyens conduites à faire ce dont elles s'étaient depuis repenties, ressentaient une véritable compassion pour la pauvre innocente, et la lui exprimaient par des caresses tendres et mélancoliques, sous lesquelles elle était bien loin de soupçonner qu'il y eût du mystère ; et le projet marchait a son but. Il aurait peut-être marché ainsi jusqu'à la fin, si Gertrude eût été seule de jeune fille dans ce monastère. Mais, parmi ses compagnes d'éducation, il s'en trouvait plusieurs qui savaient être destinées au mariage. La petite Gertrude, nourrie dans les idées de sa supériorité, parlait magnifiquement de ses futures destinées d'abbesse, de princesse du monastère, voulait à toute force être pour les autres un sujet d'envie, et voyait avec surprise et dépit que beaucoup d'entre elles ne s'en apercevaient point. Aux images majestueuses, mais circonscrites et froides que peut fournir la prééminence dans un couvent, elles opposaient les images diverses et brillantes du monde, un époux, des festins, des assemblées,

des tournois, des cortéges, des parures, des équipages. Ces images occasionnèrent, dans l'esprit de Gertrude, ce mouvement, cette fermentation que produirait une corbeille de fleurs fraîchement écloses, placées devant un essaim d'abeilles. Ses parents et ses institutrices avaient cultivé et augmenté sa vanité naturelle, pour lui faire aimer le cloître; mais quand cette passion fut excitée par des idées qui avaient avec elle des rapports plus analogues, elle les accueillit aussitôt avec une ardeur bien plus vive et plus spontanée. Pour ne pas rester au-dessous de ses compagnes et pour condescendre en même temps à son nouveau penchant, elle répondait qu'au bout du compte, personne ne pourrait lui faire prendre le voile sans son consentement, qu'elle pourrait choisir un époux, habiter un palais, fréquenter le monde et bien mieux qu'elles toutes; qu'elle le pourrait pour peu qu'elle le voulût; qu'elle le voudrait, qu'elle le voulait; et elle le voulait en effet. L'idée de la nécessité de son consentement, idée qui jusqu'alors avait été comme inaperçue et cachée dans un repli de son es-

prit, se développa alors, et se manifesta avec toute son importance. A chaque instant elle l'appelait à son secours, afin de savourer plus paisiblement l'illusion d'un avenir agréable. Derrière cette idée, il s'en présentait toujours inévitablement une autre ; c'est qu'il fallait refuser ce consentement au prince, son père, qui l'avait déja obtenu et laissait voir qu'il le regardait comme donné ; et à cette idée, l'ame de la jeune fille était bien éloignée de jouir du calme qu'elle affectait par ses paroles. Elle se comparait alors avec ses compagnes qui étaient bien autrement tranquilles, et elle éprouvait douloureusement elle-même l'envie que dans le principe elle avait cherché à leur inspirer. En leur portant envie, elle les haïssait : tantôt sa haine s'exhallait en dédains, en railleries, en paroles offensantes ; tantôt la conformité des inclinations et des espérances l'assoupissait, et faisait naître une internité apparente et passagère. Quelquefois, voulant jouir d'un plaisir réel et présent, elle se prévalait des préférences qui lui étaient accordées, et faisait sentir aux autres sa supériorité ; une autre fois, ne

pouvant plus supporter le tourment de ses craintes et de ses désirs, elle allait humiliée rechercher ses compagnes et presque implorer de la bienveillance, des conseils, du courage. Elle avait consumé son enfance au milieu de ces déplorables combats avec elle et avec les autres, et entrait dans cet âge critique où l'ame semble acquérir une puissance mystérieuse, qui soulève, embellit, renforce toutes les inclinations, toutes les idées, et quelquefois les transforme ou leur fait prendre un cours imprévu. Ce que Gertrude avait jusqu'alors plus distinctement aperçu dans ces songes de l'avenir, c'était la magnificence et la pompe extérieure: un je ne sais quoi de doux et d'affectueux qui d'abord s'était répandu légèrement et comme un nuage, commençait alors à se développer et à dominer dans ses opinions. Elle s'était fait dans le repli le plus profond de son esprit comme une retraite splendide: c'était là qu'elle se renfermait quand elle voulait fuir la vue des objets présents, qu'elle recevait des êtres fantastiques étrangement composés des souvenirs confus de son enfance, du

peu de connaissance qu'elle avait du monde extérieur, et de ce qu'elle avait appris dans les entretiens de ses compagnes; qu'elle s'entretenait avec eux, leur parlait et se répondait en leur nom; c'était là, en un mot, qu'elle commandait et s'énivrait d'hommages de tous genres. De temps en temps les pensées de la religion venaient troubler ces fêtes brillantes et pompeuses. Mais la religion, telle qu'elle avait été enseignée à la pauvre jeune fille et telle qu'elle l'avait reçue, ne proscrivait pas l'orgueil; elle le sanctifiait au contraire et le proposait comme un moyen pour obtenir une félicité terrestre. Ainsi dépouillée de son essence, ce n'était plus la religion, mais une illusion comme les autres. Dans les intervalles où cette illusion prédominait et s'emparait de l'imagination de Gertrude, l'infortunée, tourmentée par des terreurs confuses, et agitée par une confuse idée de ses devoirs, s'imaginait que sa répugnance pour le cloître et sa résistance aux insinuations de ses parents, dans le choix de son état, seraient une faute, et elle promettait dans son cœur de l'expier, en s'en-

fermant volontairement dans le cloître. C'était une loi, qu'une jeune personne ne pût prendre le voile sans qu'auparavant elle eût été examinée par un ecclésiastique qu'on appelait le vicaire des religieuses, ou par quelque autre désigné à cet effet, afin qu'il fût bien constaté qu'elle se déterminait d'après son propre choix; et cet examen ne pouvait avoir lieu qu'une année après qu'elle avait, par une demande écrite, exposé ses intentions à ce vicaire. Les religieuses qui s'étaient chargées du triste emploi d'amener Gertrude à s'engager pour toujours avec la moindre connaissance possible de ce qu'elle faisait, choisirent un des moments dont nous avons parlé, pour lui faire transcrire et signer une pareille demande; et afin de l'induire plus facilement à la faire, elles ne manquèrent pas de lui dire et de lui répéter, ce qui était vrai, que finalement ce n'était qu'une simple formalité qui ne pouvait avoir de valeur qu'en raison des autres actes ultérieurs, qui dépendraient entièrement de sa volonté. Malgré toutes ces précautions, la demande n'était peut-être pas encore parvenue à sa des-

tination, que Gertrude s'était déja repentie de l'avoir écrite. Puis après, elle se reprochait ses regrets, passant ainsi ses jours et ses nuits, dans une alternative continuelle de désirs et de remords. Pendant long-temps elle évita de confier à ses compagnes la démarche qu'elle avait faite, tantôt arrêtée par la crainte d'exposer aux contradictions une résolution sage, tantôt retenue par la honte de manifester son repentir. Le besoin de soulager son cœur et d'obtenir un conseil courageux, l'emporta enfin. Il existait une autre loi qui voulait qu'outre cet examen de la vocation, une jeune personne ne fût point reçue sans avoir demeuré au moins un mois hors du monastère où elle avait été élevée. L'année qui devait suivre la demande était presque écoulée, et Gertrude avait été avertie que dans peu elle serait tirée du couvent et conduite dans la maison paternelle pour y passer ce mois, et faire toutes les démarches nécessaires à l'accomplissement de l'œuvre qu'elle avait en effet commencée. Le prince et le reste de la famille regardaient la chose comme aussi certaine que si elle eût

été consommée ; mais tels n'étaient plus les desseins de la jeune fille : au lieu de se préparer à faire les autres démarches, elle réfléchissait aux moyens d'annuler la première. Dans un pareil embarras, elle résolut de s'ouvrir à une de ses compagnes, dont elle connaissait la franchise et qui était toujours prête à donner de vigoureux conseils. Celle-ci suggéra à Gertrude l'idée d'informer son père, par une lettre, qu'elle avait changé de pensée, puisqu'elle ne se sentait pas le courage de lui dire en face et dans l'occasion, Je ne veux pas ; et comme les conseils gratuits sont assez rares dans ce monde, la conseillère fit payer celui-ci à Gertrude par beaucoup de plaisanteries sur sa faiblesse. La lettre fut concertée entre trois ou quatre confidentes, écrite en cachette et envoyée au moyen de ruses très-étudiées. Gertrude attendait avec une grande anxiété une réponse, qui n'arriva jamais. Mais quelques jours après, l'abbesse l'ayant prise à l'écart, avec un air de réserve, de mécontentement et de compassion, lui parla vaguement du grand courroux du prince, pour une faute qu'elle aurait sans doute commise, lui

laissant entendre qu'en se comportant bien, elle pouvait espérer que tout serait oublié. La pauvre enfant comprit, et n'osa pas en demander davantage.

Enfin arriva le jour tant redouté d'une part et tant souhaité de l'autre. Quoique Gertrude sût très-bien qu'elle allait combattre, cependant le plaisir de sortir du couvent, de franchir ces murs dans lesquels elle avait été huit ans prisonnière, de parcourir la campagne en voiture, de revoir la ville, la maison paternelle, excita en elle des sensations pleines d'une joie tumultueuse. Quant au combat, elle avait déja, avec les instructions de ses confidentes, pris ses mesures et fait, comme on dirait aujourd'hui, son plan de campagne. — Ou bien ils voudront me faire violence, pensait-elle, et je tiendrai bon; je serai humble, respectueuse, mais je refuserai; il ne s'agit que de ne pas dire un autre oui, et je ne le dirai pas: ou bien ils me prendront par la douceur, et je serai plus douce qu'eux; je pleurerai, je supplierai, je les attendrirai; enfin, je ne demande autre chose que de n'être point sacrifiée. —

Mais, comme il arrive souvent dans de semblables prévisions, il ne se rencontre pas une seule des circonstances qu'on avait imaginées. Les jours s'écoulaient sans que le père ni les autres parlassent de la demande, ni de la rétractation, sans qu'on lui fît aucune proposition, ni avec douceur, ni avec menace. Ses parents étaient sérieux, tristes, durs avec elle, sans jamais lui en laisser entrevoir le motif. Elle s'apercevait seulement qu'on la regardait comme une criminelle, comme une indigne personne : un anathème mystérieux semblait peser sur elle, la séparer de sa famille, et ne l'y laisser unie qu'autant qu'il était nécessaire pour lui faire sentir sa sujétion. D'ordinaire, et seulement à de certaines heures fixes, elle était admise dans la société de son père, de sa mère et de son frère aîné. Dans les entretiens qui avaient lieu entre ces trois personnages, semblait régner une entière confiance qui rendait plus sensible et plus douloureuse encore la proscription de Gertrude. Personne ne lui adressait la parole; si elle jetait timidement quelques mots en avant, on les laissait tomber

sans les relever, quand ils n'avaient pas un objet d'évidente nécessité, ou bien l'on y répondait par un regard distrait, dédaigneux ou sévère. Que si cette pauvre créature, ne pouvant plus souffrir une distinction si amère et si humiliante, insistait, et tentait de se familiariser, ou sollicitait un peu de tendresse, on entendait aussitôt courir quelques mots indirects, mais clairs, sur le choix d'un état, qui lui faisaient ouvertement comprendre qu'il y avait un moyen de regagner l'affection de sa famille. Mais alors, comme elle ne l'aurait pas voulu à cette condition, elle était contrainte de reculer, de refuser, pour ainsi dire, ces premières marques de bienveillance qu'elle avait tant souhaitées, et de se replacer d'elle-même dans sa position de proscrite ; et, pour surcroît de malheur, elle s'y retrouvait avec une certaine apparence d'avoir quelque chose à se reprocher.

De telles sensations, produites par les objets présents, contrastaient douloureusement avec ces illusions riantes qui avaient tant de fois occupé Gertrude, et dont elle s'occupait encore dans le secret de son cœur. Elle avait espéré

que, dans la maison magnifique et fréquentée de son père, elle aurait pu du moins faire un essai réel des scènes qu'elle avait imaginées; mais elle se vit cruellement trompée. La retraite était constante et parfaite dans cette maison comme dans le monastère; on ne parlait pas même d'en sortir; et une tribune, qui de la maison donnait dans une église contiguë, ôtait encore l'unique nécessité qu'il y eût eu de mettre le pied dehors. La société y était plus triste, moins nombreuse et moins variée que dans le couvent. A chaque annonce d'une visite, Gertrude devait monter s'enfermer avec quelques vieilles filles de service, et elle mangeait avec elles lorsqu'il y avait des personnes invitées. Les domestiques se conformaient pour les manières ou les discours à l'exemple et aux intentions du maître; et Gertrude, qui, par inclination, aurait voulu les traiter avec une familiarité noble et franche, qui, dans l'état où elle se trouvait, aurait reçu d'eux comme une grace les moindres démonstrations de bienveillance, qui descendait jusqu'à les solliciter, était ensuite humiliée, et toujours plus affligée de se

voir traiter avec une indifférence manifeste, bien qu'accompagnée pour la forme de légères marques de soumission. Elle dut pourtant s'apercevoir qu'un page, bien différent de ceux-ci, lui portait un respect et éprouvait pour elle une compassion d'un genre particulier. L'aspect de ce jeune page était ce que Gertrude avait encore vu de plus ressemblant à cet ordre de choses et de créatures qu'elle s'était plu à imaginer. Peu à peu on découvrit je ne sais quoi de nouveau dans les manières de la jeune personne; une tranquillité et une inquiétude différentes de celles qu'elle éprouvait ordinairement, la façon d'agir d'une personne qui a trouvé quelque chose qu'elle désirait, qu'elle voudrait garder constamment et ne pas laisser voir aux autres. On l'observa plus que jamais; et un beau matin elle fut surprise par une de ses surveillantes, tandis qu'elle examinait à la dérobée un papier sur lequel elle aurait beaucoup mieux fait de ne rien écrire. Après un court débat, le papier passa dans les mains de la surveillante, et de celles-ci dans les mains du prince. On ne peut ni décrire ni imaginer

la terreur de Gertrude, lorsqu'elle entendit le bruit des pas de son père : c'était son père, il était irrité, et elle se sentait coupable. Mais quand elle le vit paraître avec cet air sévère et ce papier à la main, elle aurait voulu pouvoir être, non pas dans un cloître, mais dans les entrailles de la terre. Son discours fut bref, mais terrible ; le châtiment qui lui fut infligé pour le moment ne fut qu'une réclusion dans cette salle, sous la garde de la femme de chambre qui avait fait la découverte ; mais ce n'était qu'un essai, qu'une précaution passagère ; on lui promettait, on lui laissait entrevoir dans l'avenir un autre châtiment obscur, indéterminé, et par conséquent plus effrayant.

Le page fut chassé sur-le-champ, comme cela devait être ; et on le menaça d'une punition plus sévère, s'il lui arrivait, dans aucun temps, de toucher un mot de ce qui s'était passé. En lui intimant cette défense, le prince lui appliqua deux vigoureux soufflets, pour attacher à cette aventure un souvenir qui ôtât au jeune garçon toute envie de s'en vanter. Il n'était pas difficile de trouver un prétexte honnête

pour justifier le renvoi d'un page : quant à sa fille, on disait qu'elle était indisposée.

Elle resta donc avec le châtiment, la honte, le remords, la crainte de l'avenir, et avec la seule compagnie de cette femme qu'elle haïssait comme un témoin de sa faute, et l'auteur de sa disgrace. Celle-ci, de son côté, détestait Gertrude, parce qu'elle se voyait réduite à cause d'elle, sans savoir pour combien de temps, à la vie ennuyeuse de geôlière, et devenue pour toujours dépositaire d'un secret dangereux.

Le premier tumulte de ces sentiments confus s'apaisa peu à peu ; mais chacun d'eux, se reproduisant à son tour dans son ame, y grandissait, s'y établissait, et y ramenait un trouble plus grand et plus distinct. Quelle pouvait être cette punition dont on l'avait menacée confusément ? Il s'en présentait beaucoup d'étranges à l'imagination ardente et inexpérimentée de Gertrude. Celle qui lui paraissait la plus probable était d'être reconduite au couvent de Monza, de n'y plus reparaître comme une jeune princesse, mais comme une coupable,

et d'y être enfermée qui sait pour combien de temps! qui sait avec quels traitements! Ce qu'un pareil avenir, tout composé de douleurs, avait pour elle de plus douloureux, était peut-être l'appréhension de la honte. Les phrases, les mots, les virgules de ce malheureux écrit, passaient et repassaient dans sa mémoire : elle se les représentait observés, pesés par un lecteur si inattendu, si différent de celui à qui ils étaient destinés; elle s'imaginait aussi qu'ils avaient pu passer sous les yeux de sa mère et de son frère, ou de quelque autre ; et en comparaison, tout le reste ne lui semblait presque rien. L'image de celui qui avait été la première origine de tout ce scandale ne laissait pas de venir aussi quelquefois s'emparer de la pauvre recluse, et l'on n'a pas besoin de dire quelle étrange figure faisait cette apparition au milieu des autres si différentes d'elle, sérieuses, froides, menaçantes; mais par cela justement qu'elle ne pouvait se séparer des autres, ni se reporter un moment à ces fugitives illusions, sans qu'aussitôt ses douleurs présentes, qui en étaient la conséquence, disparussent,

elle commença peu à peu à s'y reporter plus volontiers, à en nourrir sa mémoire, et à s'en faire une diversion. Elle ne s'arrêtait plus longtemps ni volontiers sur ces imaginations douces et brillantes d'autrefois : elles étaient trop opposées aux circonstances réelles dans lesquelles elle se trouvait, et à toutes les probabilités de l'avenir. Le seul château dans lequel Gertrude pouvait supposer qu'elle rencontrerait un refuge tranquille et honorable, et qui ne fût point imaginaire, était le monastère, lorsqu'elle se déciderait à y entrer pour jamais. Une pareille résolution, elle ne pouvait en douter, aurait tout arrangé, effacé tous ses torts, et changé en un instant sa situation. A la vérité, les pensées de toute une année venaient combattre contre cette détermination : mais les temps étaient changés, et dans l'abîme où Gertrude était tombée, et en comparaison de ce qu'elle pouvait craindre dans de certains moments, la condition d'une religieuse fêtée, respectée, obéie, lui paraissait charmante. Deux sentiments d'espèce bien différente contribuaient aussi par intervalle à diminuer son ancienne aversion pour

le couvent : tantôt le remords de sa faute, et un penchant imaginaire à la dévotion ; tantôt l'orgueil mécontent et irrité par les procédés de sa surveillante, qui souvent, à vrai dire, provoquée par elle, se vengeait soit en l'effrayant avec ce châtiment dont on l'avait menacée, soit en lui faisant honte de sa faute. Quand ensuite elle voulait se montrer bienveillante, elle prenait un air de protection plus odieux encore que l'insulte. Dans ces diverses occasions, l'envie que Gertrude éprouvait de s'affranchir du despotisme de cette femme et de paraître dans un état inaccessible à la colère et à la pitié, cette envie habituelle devenait si vive et si pressante, qu'elle lui peignait comme agréable tout ce qui pourrait la conduire à la satisfaire.

Au bout de quatre ou cinq longs jours de prison, un matin, Gertrude, mécontente et irritée outre mesure par les mauvais traitements de sa surveillante, se retira dans un coin de la chambre, et y resta quelque temps le visage caché dans ses mains pour dévorer sa fureur. Elle sentit alors un besoin pressant

de voir d'autres figures, d'entendre d'autres paroles, d'être autrement traitée. Elle pensa à son père, à sa famille; à cette pensée, elle recula épouvantée. Mais elle se souvint qu'il ne tenait qu'à elle de trouver en eux des amis, et elle éprouva une joie soudaine. Après ce sentiment, elle sentit une confusion et un repentir extraordinaire de sa faute, et un égal désir de l'expier. Non pas que sa volonté se fût déja arrêtée à une telle détermination; mais jamais elle n'en avait été aussi voisine. Elle se leva, s'approcha d'une table, reprit cette plume fatale, et écrivit à son père une lettre pleine d'enthousiasme et d'abattement, d'affliction et d'espérance, implorant son pardon, et se montrant prête à faire sans condition, tout ce qui plairait à celui à qui elle ne devait rien refuser.

CHAPITRE X.

Il y a des moments où l'ame, particulièrement dans les jeunes gens, est disposée de manière que la moindre instance suffit pour en obtenir tout ce qui a l'apparence d'une bonne action ou d'un sacrifice : comme une fleur à peine éclose s'abandonne mollement sur sa tige fragile, prête à livrer son parfum aux premiers zéphirs qui soufflent autour d'elle. Ces moments, que les hommes devraient admirer avec un respect timide, sont ceux justement que l'astuce intéressée épie attentivement et couvre d'un voile, pour arracher un serment que l'on ne saurait garder.

A la lecture de cette lettre, le prince *** vit aussitôt la carrière ouverte à ses vues an-

ciennes et constantes. Il fit appeler Gertrude, et, en l'attendant, il se disposa à battre le fer pendant qu'il était chaud. Gertrude parut, et sans lever les yeux sur son père, elle se jeta à ses pieds, et eut à peine la force de lui dire : « Pardonnez-moi. » Celui-ci lui fit signe de se lever; mais d'une voix peu propre à l'encourager, il lui répondit qu'il ne suffisait pas de désirer et de solliciter son pardon, que c'était une chose trop agréable et trop naturelle pour quiconque avait commis une faute, et redoutait le châtiment qu'elle devait entraîner; qu'en un mot, il fallait le mériter. Gertrude demanda respectueusement et en tremblant ce qu'elle devait faire. A cela, le prince (le cœur ne peut souffrir qu'on lui donne en ce moment le titre de père) ne répondit pas directement, mais il s'étendit longuement sur la faute de Gertrude; et ces paroles faisaient, dans l'ame de la pauvre créature, l'effet que produirait le passage d'une main grossière sur une blessure. Il continua en disant que, dans le cas même où il aurait eu d'abord l'intention de la produire dans le monde, elle avait élevé un

obstacle insurmontable à ce projet, puisqu'un noble cavalier comme lui ne se sentirait jamais l'audace d'offrir à un homme d'honneur, une jeune princesse qui avait donné d'elle une semblable opinion. La malheureuse accusée était anéantie : alors le prince, adoucissant par degrés sa voix et son discours, continua à dire qu'il y avait à toute faute remède et miséricorde ; que la sienne était de celles pour lesquelles le remède est plus clairement indiqué ; et qu'elle devait voir, dans ce triste accident, comme un avertissement que la vie du monde était trop remplie de dangers pour elle.... »

« Ah oui ! » s'écria Gertrude, frappée de crainte, préparée par la honte, et pénétrée alors d'une tendresse instantanée.

« Ah ! vous le sentez donc vous-même, reprit incontinent le prince. C'est bien, ne parlons plus du passé : tout est oublié. Vous avez pris le seul parti honorable, convenable, qui vous restait ; mais comme vous l'avez pris volontairement et de bonne grace, c'est à moi de vous le rendre agréable sous tous les rapports, c'est à moi à en faire retomber sur

vous tout l'avantage et le mérite : j'en veux prendre le soin moi-même. » En prononçant ces mots, il agita une sonnette qui se trouvait sur la table, et dit au domestique qui se présenta : « Dites à la princesse et au prince de venir sur-le-champ. » Et il poursuivit avec Gertrude : « Je veux qu'ils prennent part à l'instant à ma consolation ; je veux que, dès à présent, ils vous traitent tous comme il convient. Vous n'avez jusqu'ici connu que la sévérité d'un père; mais, à partir de ce moment, vous en éprouverez toute la tendresse. »

A ces paroles, Gertrude demeura comme stupide. Tantôt elle voulait s'expliquer comment le oui qui lui était échappé avait pu exprimer tant de choses, tantôt elle cherchait un moyen de le rétracter ou d'en restreindre le sens; mais la persuasion du prince paraissait si complète, sa joie si vive, sa bonté si étendue, que Gertrude n'osa pas proférer une parole qui pût les troubler un moment.

Les deux personnages demandés ne se firent pas attendre ; et en voyant que Gertrude était là, ils lui jetèrent un regard où se peignaient

l'incertitude et la surprise. Mais le prince, avec une contenance satisfaite et bienveillante qui leur commandait d'en prendre une semblable, « Voici, leur dit-il, la pécheresse repentante : et je désire que cette parole soit la dernière qui rappelle de tristes souvenirs. Voici la consolation de la famille. Gertrude n'a plus besoin de conseils; ce que nous désirions pour son bien, elle l'a voulu spontanément : elle est décidée, elle m'a fait entendre qu'elle était décidée.... » A ces mots, elle leva sur son père un regard à la fois effrayé et suppliant, comme pour le prier de suspendre; mais il poursuivit franchement : « qu'elle était décidée à prendre le voile. »

« Bien! très-bien! » s'écrièrent en même temps la mère et le fils; et l'un après l'autre ils embrassèrent Gertrude, qui reçut ces caresses en versant beaucoup de larmes, que l'on prit pour des larmes de plaisir. Alors le prince se mit à détailler ce qu'il ferait pour rendre heureux et magnifique le sort de sa fille. Il parla des distinctions dont elle jouirait

dans le monastère et dans le pays ; dit qu'elle y serait comme une princesse, comme le représentant de la famille; qu'à peine aurait-elle atteint l'âge nécessaire, elle serait revêtue de la première dignité, et, en attendant, ne serait sujette que de nom. La princesse et le jeune prince renouvelaient à chaque instant leurs félicitations et leurs applaudissements : Gertrude se trouvait comme possédée par un songe.

« Il conviendra de fixer un jour pour aller à Monza faire la demande à l'abbesse, dit le prince. Comme elle sera contente! Tout le monastère, je puis vous l'assurer, saura apprécier l'honneur que Gertrude lui fait. Mais.... pourquoi n'irions-nous pas aujourd'hui même ? Gertrude prendra volontiers un peu l'air. »

« Allons-y, dit la princesse.—Je vais donner des ordres, ajouta le jeune prince.—Mais.... proféra respectueusement Gertrude.—Doucement, doucement, reprit le prince, laissons-la décider elle-même; peut-être aujourd'hui ne se sent-elle pas suffisamment disposée, et ai-

merait-elle mieux attendre jusqu'à demain. Dites, voulez-vous que nous y allions aujourd'hui ou demain ? »

« Demain, » répondit d'une voix faible Gertrude, qui croyait obtenir quelque chose en gagnant un peu de temps.

« Demain, dit le prince d'un ton solennel ; elle a décidé qu'on irait demain. En attendant, j'irai demander au vicaire des religieuses qu'il me donne un jour pour l'examen. » Le prince sortit en effet, et alla réellement (ce qui ne fut pas un léger honneur) trouver le vicaire, qui lui promit de venir le surlendemain.

Pendant le reste du jour, Gertrude n'eut pas un instant de repos. Elle aurait désiré reposer son ame de tant de commotions, laisser, pour ainsi dire, s'éclaircir ses pensées, se rendre compte à elle-même de ce qu'elle avait fait, de ce qu'il lui restait à faire, savoir ce qu'elle voulait, ralentir un moment l'exécution de cette entreprise qui, à peine commencée, marchait avec tant de précipitation ; mais il n'y eut pas moyen. Les occupations se succédaient sans interruption, s'entremêlaient les unes dans

les autres. Après ce grave entretien, elle fut conduite dans le cabinet de la princesse pour y être, sous sa direction même, habillée, parée des mains de sa propre femme-de-chambre. On n'avait pas encore mis la dernière main à sa toilette, quand on vint avertir que le dîner était servi. Gertrude passa au milieu des salutations des domestiques, qui avaient l'air de la féliciter sur sa guérison, et trouva quelques-uns de ses plus proches parents qu'on avait invités à la hâte pour lui faire honneur, et pour se réjouir avec elle de deux bonnes nouvelles, le recouvrement de sa santé, et le dénoûment de sa vocation.

La jeune épouse (c'était ainsi qu'on appelait les jeunes personnes destinées au cloître, et Gertrude, à son arrivée, fut saluée de ce nom), la jeune épouse eut assez à faire de répondre aux compliments qui lui étaient adressés. Elle sentait bien que chacune de ces réponses était comme une acceptation et une approbation; mais comment répondre autrement? Le dîner achevé, arriva presque aussitôt l'heure de la promenade. Gertrude entra dans un carrosse avec sa mère et

deux de ses oncles, qui se trouvaient au nombre des convives. Après la promenade ordinaire, on se rendit sur la Marine, qui alors traversait l'espace occupé aujourd'hui par des jardins publics, et se trouvait le rendez-vous des nobles qui y venaient en voiture, pour se délasser des fatigues de la journée. Les deux oncles parlèrent beaucoup à Gertrude, comme il était convenable dans un pareil jour; et l'un d'eux qui paraissait, plus que l'autre, connaître les personnages, les voitures, les livrées, et qui à tout moment avait quelque chose à dire du prince un tel et de la marquise une telle, s'interrompit tout-à-coup en se tournant vers sa nièce : « Ah! petite rusée! lui dit-il, vous donnez un coup de pied à toutes ces jouissances mensongères; vous n'êtes pas maladroite, vous nous laissez dans l'embarras, nous autres pauvres mondains, et vous allez mener une vie bienheureuse qui vous conduira au paradis en carrosse. »

A la chute du jour, on retourna au palais; et les domestiques, descendant à la hâte avec des flambeaux, annoncèrent qu'il était déja venu

beaucoup de monde. Le bruit de la résolution de Gertrude s'était répandu; et ses parents ainsi que les amis de sa famille venaient pour l'en féliciter. On entra dans le salon. La jeune épouse en fut l'idole, l'amusement, la victime. Chacun voulait la posséder: l'un se faisait promettre des dragées, l'autre lui promettait de l'aller voir; celui-ci parlait de la mère une telle sa parente, celui-là de la mère une telle sa connaissance; celui-ci louait le ciel de Monza, celui-là discourait d'une manière pompeuse sur la préséance dont elle allait jouir. D'autres qui n'avaient pas encore trouvé le moyen de s'approcher de Gertrude ainsi assiégée, guêtaient l'occasion de s'avancer, et éprouvaient une sorte de remords de n'avoir pu encore lui présenter leurs hommages. Peu à peu la compagnie se retira; tous partirent sans regret, et Gertrude resta seule avec sa famille.

« Enfin, dit le prince, j'ai eu la consolation de voir ma fille traitée comme il convenait par les personnes de son rang. Il faut avouer aussi qu'elle s'est parfaitement bien comportée, et

qu'elle a prouvé qu'elle ne serait point embarrassée de faire la première figure et de soutenir l'honneur de la famille. »

On soupa à la hâte, afin de pouvoir se retirer promptement et être prêt de bonne heure le lendemain.

Gertrude, triste, mécontente, et un peu gonflée en même temps de toutes les flatteries dont elle avait été l'objet pendant cette journée, se ressouvint de ce que lui avait fait souffrir sa surveillante; et voyant son père si bien disposé à lui plaire en tout, excepté en un point, elle voulut profiter de l'avantage de sa position pour satisfaire au moins une des passions qui la tourmentaient. Elle montra en conséquence une grande répugnance à se trouver seule avec elle, et se plaignit amèrement de ses procédés.

« Comment! dit le prince, elle vous a manqué de respect! Demain, demain je la réprimanderai de manière qu'elle n'y reviendra plus. Laissez-moi faire, vous en obtiendrez une entière satisfaction. En attendant, une fille dont je suis si content ne doit point rester avec une

personne qui lui déplaît. » A ces mots, il fit appeler une autre femme à laquelle il ordonna de servir Gertrude, qui, tout en savourant la satisfactiou qu'elle avait reçue, s'étonnait d'y trouver un plaisir si faible en comparaison de celui qu'elle s'était promis. Ce qui, même malgré elle, s'emparait de toute sa réflexion, était le sentiment des progrès extraordinaires qu'elle avait faits dans cette journée sur la voie du cloître, et la pensée que pour s'en retirer maintenant, il faudrait plus de temps, de force et de résolution, qu'il n'en eût fallu peu de jours auparavant, et que cette force elle ne l'avait pas eue.

La femme qui l'accompagna dans son appartement était une vieille servante, qui avait déja été gouvernante du jeune prince, qu'elle avait reçu des bras de sa nourrice, et gardé jusqu'à l'adolescence, et dans lequel elle avait placé toutes ses complaisances, ses espérances et sa gloire. Elle était heureuse de la décision qu'on venait de prendre, comme s'il se fût agi de sa propre fortune; et Gertrude, pour compléter la journée, dut écouter les félicitations,

les louanges et les conseils de la vieille. Elle lui parla de quelques-unes de ses tantes et de ses cousines, qui s'étaient trouvées très-satisfaites d'être religieuses, parce qu'étant de cette maison, elles avaient toujours joui des premiers honneurs, avaient toujours su tenir une main en dehors, et de leur parloir étaient sorties victorieuses d'embarras où les plus grandes dames auraient succombé. Elle lui parla des visites qu'elle recevrait : elle verrait venir un jour le jeune prince avec son épouse, qui serait certainement une grande dame, et alors non-seulement le couvent, mais tout le pays serait en mouvement. La vieille avait parlé tout le temps qu'elle avait mis à déshabiller Gertrude, et celle-ci était couchée et dormait déja qu'elle parlait encore. La jeunesse et la fatigue avaient été plus fortes que les soucis. Le sommeil fut pénible, troublé, rempli de songes tristes; mais il ne fut interrompu que par la voix aiguë de la vieille, qui vint de bonne heure l'avertir qu'il fallait se préparer pour la visite de Monza.

« Allons, mademoiselle, levez-vous, il fait

jour; et avant que votre toilette soit achevée, il s'écoulera encore une heure au moins. Madame la princesse est déja levée, et je l'ai éveillée quatre heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Le jeune prince est déja descendu dans les écuries, et remonté, et il est prêt à partir au premier signal. Il est vif comme un lièvre, ce petit diable-là : mais il était déja comme cela tout enfant; et je puis bien le dire, moi qui l'ai porté dans mes bras. Mais quand il est prêt, on ne veut pas le faire attendre, parce que, bien qu'il soit de la meilleure pâte du monde, il s'impatiente alors et trépigne. Pauvre petit! il faut lui pardonner, c'est un effet du tempérament; et puis cette fois, il en aurait un peu sujet, puisqu'il attendrait pour vous. Dans ces moments, malheur à qui l'approche! il ne respecte personne, excepté monsieur le prince. Mais un jour il sera lui-même monsieur le prince; le plus tard que possible, cependant. Vite, vite, mademoiselle! pourquoi me regarder avec cet air étonné? A cette heure, vous devriez être hors du lit. »

A l'image du jeune prince impatient, toutes

les autres pensées qui s'étaient présentées en foule à l'esprit réveillé de Gertrude, se dissipèrent aussitôt, comme une nuée d'oiseaux à l'approche d'un épouvantail. Elle obéit, se vêtit à la hâte, se laissa parer, et se rendit dans la salle où ses parents et son frère étaient réunis. On la fit asseoir dans un fauteuil, et on lui fit apporter une tasse de chocolat : usage qui, à cette époque, correspondait à celui plus ancien des Romains qui consistait à donner la robe virile.

Lorsqu'on annonça que le carrosse était prêt, le prince prit sa fille à part, et lui dit ! « Allons, Gertrude, hier vous vous êtes fait honneur; aujourd'hui vous devez vous surpasser vous-même. Il s'agit de paraître dans le monastère et dans le pays où vous êtes destinée à tenir le premier rang. On vous attend. (Il est inutile de dire que le prince avait, le jour précédent, fait prévenir l'abbesse.) On vous attend, et tous les yeux seront fixés sur vous. De la dignité et de l'aisance. L'abbesse vous demandera ce que vous désirez : c'est une simple formalité. Vous pourrez répondre que vous

demandez à être admise à prendre le voile dans ce monastère où vous avez été élevée avec tant de bonté, et où vous avez reçu tant de soins : ce qui est l'exacte vérité. Vous prononcerez ce peu de paroles d'un air aisé, et de manière qu'on ne puisse pas dire que l'on vous a fait votre leçon et que vous ne savez pas parler d'après vous-même. Ces bonnes mères ne savent rien de ce qui s'est passé ; c'est un secret qui doit rester enseveli dans la famille. Surtout n'ayez point un visage triste et incertain qui puisse faire naître quelque soupçon. Montrez de quel sang vous sortez ; soyez affable et modeste ; mais souvenez-vous que dans ce lieu, à l'exception de votre famille, il n'y a personne qui soit au-dessus de vous. »

Sans attendre de réponse, le prince sortit : Gertrude, la princesse et le jeune prince le suivirent, descendirent l'escalier et montèrent en voiture. Les embarras et les chagrins du monde, et le bonheur de la vie claustrale, principalement pour les jeunes personnes de haute naissance, furent le sujet de la conversation pendant le trajet. Au moment d'arriver,

le prince renouvela ses instructions à sa fille, et lui répéta plusieurs fois la formule de sa réponse. Lorsqu'elle entra dans le pays, Gertrude éprouva un serrement de cœur; mais son attention fut momentanément attirée par un groupe d'individus, qui, ayant fait arrêter le carrosse, lui prononcèrent un discours. Il se remit en marche, et se dirigea plus lentement vers le monastère, au milieu des regards des curieux qui accouraient de tous côtés sur son passage. Lorsqu'il s'arrêta devant ces murs, devant cette porte, le cœur de Gertrude se serra bien davantage. Elle descendit au milieu de la foule que les domestiques faisaient retirer. Tous les regards fixés sur la pauvre enfant lui commandaient d'étudier à chaque instant son maintien : mais plus que tous ensemble les yeux de son père la tenaient en sujétion, et quoiqu'ils lui fissent éprouver une grande terreur, elle ne pouvait s'empêcher à tout moment de lever les siens sur lui; et ces yeux gouvernaient ses mouvements et ses pensées comme par le moyen d'un frein invisible. Après avoir traversé la première cour, elle pénétra

dans la seconde, d'où elle aperçut la porte du cloître intérieur ouverte et obstruée de religieuses. Au premier rang, se trouvait l'abbesse entourée des anciennes; derrière celle-ci étaient groupées sans ordre d'autres religieuses, dont quelques-unes se tenaient sur la pointe des pieds; au dernier rang, on voyait les sœurs converses élevées sur des gradins. Quelques jolis minois se montraient çà et là parmi les guimpes; c'étaient les plus adroites et les plus éveillées des pensionnaires, qui, en se glissant entre les religieuses, étaient parvenues à se placer de manière à voir aussi quelque chose. Du milieu de cette foule partaient de vives acclamations, et l'on apercevait un grand nombre de religieuses qui élevaient les mains en signe d'accueil et de satisfaction. Ils arrivèrent à la porte, et Gertrude se trouva en face de la mère abbesse. Après les premiers compliments, celle-ci lui demanda, d'un ton moitié aimable et moitié solennel, ce qu'elle souhaitait dans ce lieu où il n'y avait rien qu'on pût lui refuser.

« Je viens... » commença Gertrude; mais sur

le point de proférer les paroles qui devaient décider presque irrévocablement de sa destinée, elle hésita quelques instants, et resta les yeux fixés sur la foule qui se pressait devant elle. Elle aperçut en ce moment une de ses compagnes qui la regardait d'un air mêlé de compassion et de malice, et qui semblait lui dire : ah! la brave, elle s'est laissé prendre. Cette vue, réveillant plus vivement dans son ame ses premiers sentiments, lui rendit un peu de son ancien courage : et déja elle cherchait une réponse quelconque, différente de celle qui lui avait été dictée, quand, portant ses regards sur le visage de son père, comme pour essayer ses forces, elle y découvrit une inquiétude si sombre, une impatience si menaçante, que, décidée par la frayeur, avec la même promptitude qu'elle aurait pris la fuite devant un objet terrible, elle continua : « Je viens demander d'être admise à prendre l'habit religieux, dans ce monastère où j'ai été élevée avec tant de bonté. » L'abbesse lui répondit aussitôt qu'elle regrettait beaucoup, dans cette circonstance, que les réglements ne

lui permissent pas de donner immédiatement une réponse qui ne pouvait être que le résultat des suffrages réunis des sœurs, et que devait précéder l'autorisation des supérieurs; que Gertrude connaissait assez les sentiments qu'on lui portait dans ce lieu, pour prévoir de quelle nature serait cette réponse, et qu'en attendant, aucun réglement n'empêchait l'abbesse et les sœurs de manifester la joie que leur faisait éprouver cette demande. Il s'éleva alors une rumeur confuse de félicitations et d'acclamations. On apporta bientôt de grands plateaux remplis de sucreries qui furent d'abord présentées à la jeune épouse, et ensuite à ses parents. Pendant que quelques-unes des religieuses se l'arrachaient, que d'autres faisaient compliment à sa mère et au jeune prince, l'abbesse fit prier le prince de venir à la grille du parloir, où elle l'attendait. Elle était accompagnée de deux anciennes, et quand elle le vit paraître, « Monsieur le prince, lui dit-elle, pour obéir aux règles... pour remplir une formalité indispensable, quoique dans cette occasion... je dois vous dire... que chaque

fois qu'une fille demande à être admise à prendre le voile... la supérieure, comme je le suis indignement...., est obligée d'avertir les parents... que, dans le cas... où ils forceraient l'inclination de la jeune personne, ils encourraient l'excommunication. Vous m'excuserez... »

« Très-bien, très-bien, révérende mère. Je loue votre exactitude; c'est trop juste.... Mais vous ne pouvez pas douter... »

« Oh! pensez-y, monsieur le prince..... j'ai parlé en vertu d'une obligation précise..... Du reste.... »

« Assurément, assurément, mère abbesse. »

Après avoir échangé ce peu de paroles, les deux interlocuteurs se saluèrent réciproquement, et se séparèrent comme s'il en eût coûté à l'un et à l'autre de continuer ce discours, et ils vinrent se réunir à la compagnie, l'un en dehors, l'autre en dedans du seuil claustral. «Allons, dit le prince, Gertrude aura bientôt l'avantage de jouir à son aise de la société de ces respectables mères; pour l'instant, nous les avons assez importunées. » Et les ayant saluées, il montra l'intention de vouloir se retirer : la famille se

prépara, on renouvela les compliments, et on partit.

Pendant le retour, Gertrude n'avait pas trop envie de parler. Effrayée du chemin qu'elle avait fait, honteuse de sa faiblesse, mécontente d'elle-même, elle faisait tristement le calcul des occasions qui lui restaient encore de dire non, et elle se promettait faiblement et confusément de se montrer plus adroite et plus forte dans les autres circonstances. Avec toutes ces pensées, l'effroi que lui causait le regard de son père n'avait point du tout diminué; de sorte qu'en jetant à la dérobée un coup d'œil sur son visage, si elle venait à découvrir qu'il n'y restait plus aucune trace de colère, et qu'il paraissait très-content d'elle, il lui semblait avoir déja beaucoup obtenu, et pour un moment elle se sentait toute joyeuse.

A peine furent-ils arrivés, qu'on fit une longue toilette; puis vinrent le dîner, quelques visites, la promenade, la conversation, puis enfin le souper. Vers la fin de ce repas, le prince mit une autre affaire sur le tapis, le choix d'une marraine. C'était ainsi qu'on ap-

pelait une dame qui, invitée par les parents, devenait compagne et surveillante de la jeune épouse pendant le temps qui s'écoulait entre la demande et la prise d'habit; temps qui était employé à visiter les églises, les établissements publics, les cercles, les maisons de plaisance, les chapelles, en un mot, toutes les choses les plus remarquables de la ville et des environs, afin que les jeunes filles, avant de prendre un engagement irrévocable, pussent bien connaître ce à quoi elles renonçaient. « Il faudra songer à une marraine, dit le prince, parce que demain le vicaire des religieuses doit venir pour la formalité de l'examen, et qu'immédiatement après, Gertrude sera dans un chapitre proposée à l'acceptation des mères. » En proférant ces paroles, il s'était tourné vers la princesse; et celle-ci, croyant que c'était une invitation de proposer quelqu'un, commença : « Il serait...» Mais le prince l'interrompit : « Non, non, madame; la marraine doit, avant tout, convenir à la jeune épouse, et, bien que l'usage général en laisse le choix aux parents, cependant Gertrude a tant de justesse dans l'es-

prit, elle connaît si bien les convenances, qu'elle mérite de sortir de la règle ordinaire. » Et ici, se tournant vers Gertrude avec l'air de quelqu'un qui accorde une grace particulière, il continua : «Chacune des dames qui se sont trouvées ce soir à l'assemblée possède les qualités requises pour être marraine d'une fille de notre maison ; chacune, je me plais à le croire, tiendra à honneur d'être la préférée : choisissez vous-même.»

Gertrude sentait bien que choisir, c'était donner un nouveau consentement ; mais la proposition était faite d'une manière si imposante, qu'un refus aurait eu l'apparence du dédain, et une excuse, celle de l'ingratitude et de l'importunité. Elle fit donc encore ce pas, et nomma la dame qui, pendant la soirée, lui avait plu davantage, c'est-à-dire celle qui lui avait fait le plus de caresses, qui l'avait le plus louée, qui l'avait traitée avec ces manières familières, affectueuses et bienveillantes, qui, dans les premières relations, ont l'attrait d'une ancienne amitié. « Excellent choix, » s'écria le prince, qui désirait qu'il tombât sur cette dame et qui s'y attendait. Était-ce adresse ou hasard ? la chose

était arrivée comme quand l'escamoteur, étalant à vos yeux plusieurs cartes, vous dit d'en penser une, et puis qu'après il la devinera; mais il vous les a présentées de manière que vous n'avez pu en voir qu'une seule. Cette dame avait été toute la soirée autour de Gertrude, l'avait tellement occupée d'elle-même, qu'il aurait fallu à celle-ci un effort d'imagination pour penser à une autre. Tant d'attentions d'ailleurs n'avaient point été sans motif; la dame avait depuis long-temps jeté les yeux sur le jeune prince pour en faire son gendre, ce qui lui faisait regarder les affaires de cette maison comme les siennes propres; et il était bien naturel qu'elle s'intéressât pour cette chère Gertrude, qui n'était rien moins qu'une de ses plus proches parentes.

Le lendemain, Gertrude s'éveilla avec l'imagination remplie de l'examinateur qui devait l'interroger; et tandis qu'elle réfléchissait comment elle pourrait profiter de cette occasion si décisive, pour se dégager, le prince la fit appeler. « Jusqu'à présent, ma fille, lui dit-il, vous vous êtes parfaitement comportée;

aujourd'hui, il s'agit de couronner l'œuvre. Tout ce qui a été fait jusqu'à ce moment l'a été de votre consentement : si dans cet intervalle il vous était né quelque doute, quelque regret, effet de la jeunesse, vous auriez dû vous expliquer ; mais, au point où en sont les choses, il n'est plus temps de faire l'enfant. L'homme de bien qui doit venir ce matin vous fera cent interrogations sur votre vocation : et si vous prenez l'habit de bonne volonté, et pourquoi, et comment, que sais-je enfin? Si vous hésitez dans vos réponses, j'ignore combien de temps il vous tiendra en suspens. Il en résulterait pour vous autant de fatigue que d'ennui; mais il pourrait en naître un autre inconvénient plus grave. Après toutes les démonstrations publiques que vous avez faites, la plus petite hésitation que l'on remarquerait en vous porterait atteinte à mon honneur, et pourrait faire croire que j'ai pris pour une ferme résolution ce qui n'était que de la légèreté ; que j'ai mis un trop grand empressement; que vous avez.... que sais-je, moi? En pareil cas, je me trouverais dans la nécessité

de choisir entre deux partis également douloureux : ou de souffrir que le monde prenne une mauvaise opinion de ma conduite, parti qui ne peut absolument pas se concilier avec ce que je me dois à moi-même; ou de révéler le véritable motif de votre résolution, et.... » Mais ici s'apercevant que Gertrude était très-animée, que ses yeux se gonflaient, et que son visage se contractait comme les feuilles d'une plante dans l'étouffante atmosphère qui précède l'orage, il changea de discours, et reprit d'un visage serein : « Allons, du courage, tout dépend de vous, de votre jugement. Je sais que vous en avez beaucoup, et que vous n'êtes pas fille à gâter sur la fin ce que vous avez si bien commencé; mais je devais prévoir tous les cas. N'en parlons plus, et demeurons d'accord en ce point, que vous répondrez avec franchise et de façon à ne point faire naître de doutes dans l'esprit de cet homme respectable. De cette manière aussi, vous en serez quitte bien plus promptement. » Et ici, après avoir suggéré quelques réponses aux questions probables, il rentra dans l'énumé-

ration accoutumée des douceurs et des plaisirs qui attendaient Gertrude dans le monastère, et il l'entretint de ces objets jusqu'au moment où un domestique vint annoncer l'arrivée de l'examinateur. Le prince, après avoir rappelé à sa fille les points les plus importants, la laissa seule avec l'ecclésiastique, ainsi que cela était prescrit.

L'homme de bien arrivait avec l'opinion déja un peu formée que Gertrude avait une grande vocation pour le cloître, parce que le prince lui en avait donné l'assurance, lorsqu'il était allé l'inviter. Bien est-il vrai que le bon prêtre, qui savait que la défiance est une des vertus les plus nécessaires de son emploi, avait pour maxime d'aller doucement, quand il s'agissait de croire à de pareilles protestations, et d'être en garde contre les préoccupations; mais il arrive bien rarement que les paroles affirmatives et assurées d'une personne puissante ne fassent pas quelque impression sur celui qui les écoute. Après les compliments d'usage: « Mademoiselle, lui dit-il, je viens remplir le rôle d'avocat du démon; je viens mettre en

doute ce que dans votre demande vous avez établi comme certain ; je viens placer les difficultés sous vos yeux, et m'assurer si vous les avez bien considérées. Vous trouverez bon que je vous fasse quelques questions. »

« Dites, mon père, » répondit Gertrude.

Alors le bon prêtre commença à l'interroger dans la forme prescrite par les réglements. « Vous sentez-vous dans le cœur une résolution libre, spontanée, de vous faire religieuse ? N'a-t-on point usé envers vous d'adresse ou de menaces ? N'a-t-on point employé une autorité quelconque pour vous amener à la prendre ? Parlez sans détour et avec sincérité à un homme dont le devoir est de connaître votre véritable volonté, pour empêcher qu'il ne vous soit fait violence d'aucune manière. »

La véritable réponse à une pareille demande se présenta aussitôt à l'esprit de Gertrude avec une évidence terrible. Mais, pour donner cette réponse, il fallait en venir à une explication, dire de quoi on l'avait menacée, raconter une histoire.... L'infortunée recula épou-

vantée devant cette idée, et se hâta de trouver une réponse quelconque qui la tirât beaucoup mieux et plus promptement de cette peine. « Je me fais religieuse, dit-elle en cachant son trouble, je me fais religieuse par goût et volontairement. »

« Depuis combien de temps vous est venue cette pensée? » demanda encore le bon ecclésiastique.

« Je l'ai toujours eue, » répondit Gertrude, devenue, après ce premier pas, plus décidée à mentir contre elle-même.

« Mais quel est le motif principal qui vous porte à vous faire religieuse? »

Le bon prêtre ne savait pas quelle terrible corde il venait de toucher, et Gertrude dut faire un grand effort pour ne pas laisser paraître sur son visage l'effet que ces paroles avaient produit dans son ame. « Le motif, dit-elle, c'est de servir Dieu, et d'éviter les périls du monde.»

« Ne serait-ce pas plutôt quelque dégoût? quelque.... excusez-moi.... quelque caprice? quelquefois une cause passagère peut produire

une impression qui semble durer toujours; mais quand cette cause n'existe plus et que l'ame se tait, alors.... »

« Non, non, répondit précipitamment Gertrude; la véritable raison est celle que je vous ai dite. »

Le vicaire, bien plus pour satisfaire entièrement à son devoir que parce qu'il le jugeait nécessaire, continua ses questions; mais Gertrude était décidée à le tromper : outre la répugnance que lui occasionnait la pensée de rendre complice de sa faiblesse ce grave et vertueux personnage, qui paraissait si éloigné de supposer qu'elle le trompât, la pauvre innocente n'ignorait pas qu'il pouvait bien empêcher qu'elle devînt religieuse; mais c'était le terme de son autorité sur elle et de sa protection. Lorsqu'il serait parti, elle se retrouverait seule avec le prince. Le bon prêtre ne saurait rien de ce qu'elle aurait ensuite à souffrir dans la maison paternelle, ou le sachant, avec la meilleure intention du monde, il ne pourrait que la plaindre. L'examinateur s'était trouvé fatigué d'interroger, avant que l'infortunée le fût

de soutenir son mensonge; et voyant que ses réponses étaient toujours conformes, et n'ayant aucun motif pour douter de leur franchise, il changea finalement de langage, lui dit ce qu'il croyait le plus propre à la confirmer dans sa résolution, et, après s'en être félicité, il la quitta. En traversant les appartements pour sortir, il rencontra le prince, qui paraissait passer par hasard, et il le complimenta sur les bonnes dispositions qu'il avait trouvées dans sa fille. Jusqu'à ce moment, le prince avait été dans une grande anxiété; à cet aveu, il respira, et, oubliant sa gravité ordinaire, il alla presque en courant trouver Gertrude, la combla de louanges, de caresses et de promesses avec une joie cordiale, avec une tendresse en grande partie sincère. Tant il est vrai que le cœur humain est bizarre et incompréhensible!

Nous laisserons Gertrude dans ce cercle continuel de spectacles et de divertissements. Nous ne décrirons pas non plus en détail et par ordre les sentiments de son cœur dans cet intervalle de temps; ce serait une histoire de douleurs et d'incertitudes trop monotone et

trop semblable à ce que nous avons rapporté déja. Le charme des fêtes, le changement des objets, l'agrément des promenades à la campagne, lui rendaient plus odieuse l'idée du séjour où, à la suite de tous ces plaisirs, elle descendrait pour la dernière fois, pour toujours. Les impressions qu'elle éprouvait dans les réunions et les fêtes de la ville étaient plus poignantes encore. La vue des épouses, auxquelles on donnait ce titre dans le sens le plus agréable et le plus usité, excitait en elle une envie, un déchirement inexprimable; et souvent aussi l'aspect de quelque autre personnage lui faisait penser qu'elle aurait trouvé le comble de la félicité à s'entendre donner ce nom. Quelquefois la pompe des palais, la splendeur des ameublements, le joyeux murmure des conversations, lui communiquaient une ivresse, une ardeur si vive pour ce genre d'existence, qu'elle se promettait de se roidir, de tout endurer plutôt que de rentrer dans la froide et morne solitude du cloître. Mais toutes ces résolutions disparaissaient devant un examen plus réfléchi des difficultés, ou lorsqu'elle

venait à jeter un seul regard sur le visage du prince. Quelquefois aussi l'idée qu'elle devait renoncer pour toujours à ces plaisirs lui en rendait amer et pénible cet essai passager : comme le malade altéré regarde avec envie et répand presque avec dédain la cuillerée d'eau que le médecin lui accorde à regret. Cependant le vicaire des religieuses donna l'attestation nécessaire, et bientôt arriva l'autorisation de tenir le chapitre pour l'acceptation de Gertrude. Le chapitre eut lieu ; les deux tiers des votes secrets, exigés par les réglements, furent, comme on devait s'y attendre, en faveur de Gertrude, et elle fut admise. Fatiguée elle-même de cette longue déception, elle demanda alors d'entrer le plus promptement possible dans le couvent. Elle ne trouva personne qui voulût s'opposer à un pareil désir. Sa volonté fut donc exécutée ; et conduite en grande pompe au monastère, elle y prit le voile. Après une année de noviciat, pleine de regrets et de repentir, elle arriva au moment de la profession, c'est-à-dire au moment où il fallait, ou dire un non plus étrange, plus inattendu, plus

scandaleux que jamais, ou répéter un oui qu'elle avait prononcé tant de fois : elle le répéta, et fut religieuse pour toujours.

C'est une des facultés particulières et incommunicables de la religion chrétienne, d'offrir à l'homme des règles de conduite et de la tranquillité quand il a recours à elle, dans quelque circonstance et à quelque extrémité que ce soit. S'il y a quelque remède pour le passé, elle le prescrit, l'administre, et prête à tout prix ses lumières et sa force pour le mettre en œuvre; s'il n'y en a pas, elle fournit le moyen d'effectuer réellement ce que l'homme dit en proverbe, à faire de nécessité vertu. Elle enseigne à poursuivre avec sagesse une entreprise commencée avec légèreté, ploie l'ame à embrasser avec penchant ce qui lui a été imposé par la force, et donne à un choix qui fut téméraire, mais qui est irrévocable, toute la sainteté, toute la sagesse, disons-le plus franchement, toutes les joies de la vocation. Elle est une voie si bien préparée, que de quelque labyrinthe, de quelque précipice où l'homme l'appelle, il peut, aussitôt qu'il s'est

confié à elle, s'avancer avec sécurité et sans hésitation, et arriver heureusement à une heureuse fin. Avec de tels secours, Gertrude aurait pu être une religieuse sainte et satisfaite, ou du moins le devenir. Mais l'infortunée, au contraire, se débattait sous le joug, et en ressentait plus vivement le fardeau et la dureté. Un souvenir sans cesse renaissant de la liberté qu'elle avait perdue, l'horreur de son état présent, un retour vague et fatigant de désirs qui ne seraient jamais satisfaits, telles étaient les principales occupations de son ame. Elle passait en revue ces jours si amèrement écoulés, rassemblait dans sa mémoire toutes les circonstances par lesquelles elle était arrivée au point où elle se trouvait, et détruisait mille fois inutilement par la pensée l'œuvre qu'elle avait véritablement consommée; elle s'accusait de faiblesse, accusait les autres de tyrannie et de méchanceté, et peu à peu se consumait. Elle idolâtrait à la fois et pleurait sa beauté; elle déplorait le sort d'une jeunesse destinée à se flétrir dans un long martyre, et enviait, dans de certains moments, le sort des autres fem-

mes, quels que fussent leurs conditions et leurs sentiments, qui pouvaient jouir librement de ces avantages dans le monde.

La vue des religieuses qui avaient contribué à la conduire dans sa prison lui était odieuse. Elle se rappelait l'adresse et les ruses qu'elles avaient mises en œuvre contre elle, et les leur faisait payer, par ses mépris, ses caprices, et même par les reproches qu'elle leur adressait ouvertement. Celles-ci étaient le plus souvent obligées de céder et de garder le silence, parce que le prince avait bien voulu tyranniser sa fille pour la faire entrer dans le cloître; mais, ayant obtenu ce qu'il désirait, il n'aurait pas facilement souffert que d'autres s'arrogeassent des droits contre son sang; et le peu de bruit qu'elles eussent fait aurait pu leur faire perdre cette puissante protection, ou même changer le protecteur en ennemi. Il semble qu'elle aurait dû se sentir un certain penchant pour les autres sœurs qui n'avaient pas trempé dans ces honteuses intrigues, et qui, sans l'avoir souhaitée pour compagne, l'aimaient comme telle, et, pieuses, occupées, ai-

mables, lui enseignaient, par leur exemple, comment on pouvait, non-seulement vivre dans ce séjour, mais encore y être heureux. Mais celles-ci lui étaient également odieuses par un autre motif. Les expressions de leur piété et de leur bonheur semblaient lui reprocher son inquiétude et les irrégularités de sa conduite; et elle ne laissait échapper aucune occasion de se moquer d'elles en arrière comme de bigotes, ou de les peindre comme des hypocrites. Peut-être eût-elle éprouvé moins d'aversion pour elles, si elle avait su ou pu deviner que le peu de boules noires qui s'étaient trouvées dans l'urne où fut décidée sa destinée y avaient été déposées par elles.

Elle paraissait cependant trouver quelque consolation à commander, à être courtisée au dedans, flatteusement visitée de quelques personnes du dehors, à faire réussir quelque projet, à accorder sa protection, à s'entendre appeler la Signora : mais quelles consolations! Le cœur, qui sentait leur insuffisance, eût voulu de temps en temps y joindre et ressentir les consolations de la religion; mais ces con-

solations ne viennent qu'à ceux qui renoncent aux autres : ainsi quand un naufragé veut saisir la planche qui doit assurer son salut, il faut qu'il abandonne les algues et les récifs qu'il avait saisis d'abord par une rage d'instinct.

Peu après sa profession, Gertrude avait été désignée pour être maîtresse des pensionnaires; or jugez comment devaient se trouver ces jeunes filles sous une pareille direction! Ses anciennes compagnes étaient toutes sorties : mais elle avait conservé toutes les passions de cette époque; et d'une manière ou d'une autre, les élèves devaient en ressentir l'effet. Lorsqu'il lui venait à l'esprit que beaucoup d'entre elles étaient destinées à jouir d'un bonheur qu'elle avait perdu sans retour, elle se sentait contre ces pauvres petites de la haine et presque un désir de vengeance, et elle les grondait, les tyrannisait, et leur faisait payer, par anticipation, les plaisirs dont elles devaient jouir un jour. Quiconque eût entendu dans ces moments avec quelle fureur magistrale elle les réprimandait pour la moindre bagatelle, l'eût prise pour une religieuse d'un rigorisme indiscret et sau-

vage. Dans d'autres moments, la même horreur pour le cloître, pour la règle, pour l'obéissance, se manifestait par les accès d'une humeur tout opposée. Alors, non-seulement elle supportait les plaisirs bruyants de ses élèves, mais elle les excitait, se mêlait à leurs jeux, et les rendait plus dissipées, ou prenait part à leurs conversations, et les portait au-delà des intentions avec lesquelles elles les avaient commencées. Si quelqu'une d'elles venait à toucher un mot du babil de la mère abbesse, la maîtresse l'imitait avec complaisance, et en faisait une scène de comédie, puis contrefaisait l'air d'une religieuse, le maintien d'une autre, elle riait aux éclats; mais cette joie durait peu. Elle avait vécu de cette manière pendant plusieurs années, n'ayant ni la faculté, ni l'occasion d'en faire davantage, quand, pour son malheur, il se présenta une circonstance.

Parmi les libertés et les distinctions qui lui avaient été accordées pour la dédommager de n'être point abbesse, on pouvait compter celle de loger dans un bâtiment particulier. Cette partie du monastère était contiguë à une mai-

son habitée par un jeune homme, scélérat de profession, et l'un de ceux qui, à cette époque, et avec l'appui de leurs satellites et d'autres scélérats, pouvaient, jusqu'à un certain point, braver la force publique et les lois. Notre manuscrit le nomme Egidio, sans autre indication. Celui-ci, d'une petite fenêtre de sa maison, qui dominait une cour de ce bâtiment, avait quelquefois aperçu Gertrude lorsqu'elle passait ou s'y promenait. Excité bien plus qu'épouvanté par le danger et par l'impiété d'une pareille entreprise, il osa un jour lui adresser la parole : la malheureuse y répondit.

Dans les premiers instants, elle éprouva une satisfaction non pas sans inquiétude assurément, mais vive. Dans le vide de son ame avait pénétré une occupation forte, continue, comme une vie puissante; mais cette satisfaction ressemblait au breuvage restaurant que l'ingénieuse cruauté des anciens faisait prendre aux condamnés pour leur donner la force de supporter le martyre. Dès-lors, on put remarquer un grand changement dans toute sa conduite; elle devint tout d'un coup plus régu-

lière, plus tranquille; elle cessa de gronder, de se plaindre; elle se montra même douce et caressante, en sorte que les sœurs se réjouissaient à l'envi de cet heureux changement, éloignées comme elles l'étaient d'en deviner le véritable motif et de comprendre que cette vertu nouvelle n'était autre chose que l'hypocrisie ajoutée à ses anciens défauts. Cette démonstration, ce blanchissage extérieur, pour ainsi dire, ne dura pas long-temps, au moins avec cette continuité et cette égalité. Bientôt on vit reparaître le dépit et les caprices habituels, et l'on entendit de nouveau les railleries et les imprécations contre la prison claustrale exprimées quelquefois dans un langage inusité dans ce lieu et étranger même à celle qui le tenait. Cependant chacune des religieuses qui en éprouvait une peine secrète s'étudiait à la lui faire oublier à force de complaisances. Les sœurs supportaient de leur mieux toutes ces vicissitudes, et les attribuaient au caractère capricieux et léger de la Signora.

Pendant quelque temps, il ne parut pas que les religieuses eussent conçu le moindre soup-

çon ; mais un jour que la Signora avait eu quelques démêlés avec une sœur converse pour une bagatelle, et se laissait aller à l'humilier au-delà de toute mesure, la sœur, après avoir souffert en silence et rongé son frein, perdit enfin patience, donna à entendre qu'elle savait quelque chose, et qu'elle saurait parler quand il en serait temps. Depuis ce moment, la Signora n'eut plus de repos. Il n'en arriva pas moins, au bout de très-peu de temps, qu'un matin la sœur converse fut inutilement attendue à l'office : on court la chercher dans sa cellule, et on ne la trouve pas ; on l'appelle à haute voix, elle ne répond pas ; on cherche, on visite le couvent dans tous les sens, on ne la trouve nulle part ; et qui sait quelles conjectures on aurait faites, si au milieu de ces mouvements, l'on n'eût point découvert une brèche dans le mur du jardin ? ce qui fit penser à tout le monde qu'elle s'était sauvée par là. On expédia aussitôt des courriers dans diverses directions pour l'arrêter et la ramener : on fit de soigneuses perquisitions en dehors ; l'on n'en eut jamais la moindre nouvelle. Peut-être

aurait-on pu en savoir davantage, si, au lieu de chercher si loin, on eût exercé une légère investigation dans le voisinage. Après beaucoup de marques de surprise, parce que personne n'aurait supposé cette fille capable d'une pareille action, et après de nombreux raisonnements, on conclut qu'elle devait être allée dans des pays lointains; et parce qu'une sœur avait dit : « Elle s'est bien certainement réfugiée en Hollande, » on dit et on répéta toujours depuis dans le couvent qu'elle s'était réfugiée dans ce pays. Toutefois, la Signora ne parut pas partager cette croyance; non pas qu'elle eût l'air de ne pas l'adopter ou de combattre l'opinion commune par ses raisons particulières : si elle en avait sujet, jamais raisons ne furent mieux dissimulées, et il n'y avait rien dont elle s'abstînt plus volontiers que de rappeler cette histoire; rien dont elle prît moins de soin que de sonder le fond de ce mystère. Mais elle y pensait d'autant plus, qu'elle en parlait moins. Combien de fois le jour l'image de cette fille venait à l'improviste s'emparer de son esprit, s'y établissait, et n'en voulait plus sortir!

Combien de fois elle aurait souhaité pouvoir lui parler plutôt que de l'avoir sans cesse présente à sa pensée, plutôt que de se trouver jour et nuit en présence de cette forme vaine, terrible, impassible ! Combien de fois elle aurait voulu entendre réellement la voix de cette créature, ses reproches, ses menaces, plutôt que d'avoir toujours à l'oreille le murmure imaginaire de cette même voix et d'entendre ses paroles, auxquelles on ne pouvait répondre, répétées avec une obstination, une persévérance infatigables, que n'eut jamais être existant!

Il y avait un an environ que cet événement était arrivé, quand Lucie fut présentée à la Signora, et eut avec elle l'entretien où s'est arrêté notre récit. La Signora multipliait les questions relatives à la persécution de Don Rodrigo, et entrait dans de certaines particularités avec une hardiesse qui parut et devait paraître plus que nouvelle à Lucie, qui n'avait jamais pensé que la curiosité des religieuses pût s'exercer sur de pareils sujets. Les jugements qu'elle mêlait aux interrogations, ou qu'elle laissait échapper, n'étaient pas moins

étranges. La terreur que ce seigneur avait fait éprouver à Lucie paraissait presque l'amuser, et elle lui demandait s'il avait quelque difformité qui pût causer une si grande frayeur : elle aurait presque trouvé déraisonnable et aveugle la répugnance de Lucie, si elle n'avait pas eu pour motif la préférence qu'elle accordait à Renzo. Et, à ce sujet, elle se laissait aller à des demandes qui embarrassaient et faisaient rougir l'interrogée; puis, s'apercevant que sa langue avait trop bien servi les désordres de son imagination, elle cherchait à corriger et à interpréter en mieux ce qu'elle avait dit; mais elle ne put empêcher que Lucie n'en conservât une surprise désagréable et une crainte confuse. Aussi, dès qu'elle put se trouver seule avec sa mère, elle s'en ouvrit à elle; mais Agnès, plus expérimentée, dissipa ses doutes en peu de mots, et éclaira tout le mystère. « Ne sois point surprise, lui dit-elle; quand tu connaîtras le monde comme moi, tu verras qu'il n'y a pas de quoi s'étonner. Les grands seigneurs, vois-tu, ceux-ci un peu moins, ceux-là un peu plus, font tous quelques folies. Il

faut les laisser dire, surtout quand on a besoin d'eux, et avoir l'air de les écouter sérieusement, comme s'ils disaient des choses justes. Tu as vu comme elle m'a coupé la parole; n'aurait-on pas cru que j'avais dit quelque chose d'inconvenant? Je ne m'en suis pas du tout embarrassée. Ils sont tous comme ça. Et, avec tout cela, il faut remercier le ciel qu'elle t'ait prise en amitié et veuille bien nous protéger véritablement. Du reste, quand tu seras délivrée, ma fille, s'il t'arrive encore d'avoir quelques relations avec les nobles, tu comprendras bientôt ce qui en est. »

Le désir d'obliger le père gardien, le plaisir de protéger, l'idée du bon effet que pouvait produire une protection si pieusement accordée, une certaire inclination pour Lucie, et peut-être aussi la consolation qu'on éprouve en faisant du bien à une créature innocente, en soulageant et consolant des opprimés, avaient réellement disposé la Signora à prendre à cœur le sort des deux pauvres fugitives. En conséquence des ordres qu'elle avait donnés et du désir qu'elle avait montré, elles furent

logées dans le bâtiment de l'économe contigu au cloître, et traitées comme si elles eussent été attachées au service du couvent. La mère et la fille se réjouissaient ensemble d'avoir trouvé si promptement un asile sûr et honorable. Elles auraient encore été bien contentes d'y rester ignorées de tout le monde; mais la chose n'était pas facile dans un monastère: d'autant plus qu'il existait un homme trop intéressé à avoir de leurs nouvelles, et dans l'ame duquel s'était joint à la passion le dépit d'avoir été prévenu et déjoué. Quant à nous, laissant les femmes dans leur retraite, nous retournerons au palais de celui-ci, au moment où il attendait l'issue de sa perfide expédition.

CHAPITRE XI.

Comme on voit une troupe de limiers, après avoir inutilement suivi la trace d'un lièvre, revenir vers leur maître fatigués et la tête basse; ainsi, dans la confusion de cette nuit, revenaient les braves au palais de Don Rodrigo. Il se promenait, au milieu des ténèbres, dans une grande salle inhabitée de l'étage supérieur qui voyait sur l'esplanade. De temps en temps, il s'arrêtait, prêtait l'oreille, regardait à travers les fentes des volets dégradés, plein d'impatience, et non sans inquiétude, tant sur l'incertaine issue de son entreprise, que pour les conséquences qui pouvaient en résulter; car elle était la plus importante et la plus hasardeuse à laquelle cet honnête homme

eût encore mis la main. Il se rassurait cependant, en songeant aux précautions qu'il avait prises pour qu'il ne restât aucune trace de sa méchante action. — Quant aux soupçons, je m'en soucie fort peu. Je voudrais bien savoir quel est l'audacieux qui voudra venir ici pour s'assurer qu'une jeune fille s'y trouve ou ne s'y trouve point. Qu'il vienne, ce misérable, il sera bien reçu. Qu'il vienne le frère, qu'il vienne. Et la vieille? qu'elle aille à Bergame. Et la justice? oh! la justice! je ne la crains guère! d'ailleurs le podestat n'est ni un enfant ni un fou. Et à Milan? qui s'inquiétera de ces gens-là à Milan? qui les écouterait? qui sait qu'ils existent? Ils sont comme perdus sur la terre, et n'ont pas même un protecteur; ce sont des gens de néant. Allons, n'ayons aucune crainte. Comme Attilio sera surpris demain matin! Il verra si je suis un homme de parole et qui se vante. Et puis.... si jamais il survenait quelque embarras... que sais-je? quelque ennemi qui voudrait profiter de cette occasion.... Attilio encore saurait me tirer d'affaire... Il a pris sur son compte l'honneur de

toute la parenté.—Mais la pensée sur laquelle il s'arrêtait davantage, parce qu'il y trouvait en même temps de quoi rassurer ses doutes et nourrir sa passion, c'était celle des flatteries et des promesses qu'il emploierait pour adoucir Lucie.—Elle sera si effrayée de se trouver seule, au milieu de ces affreuses figures;.... car, il faut en convenir, le visage le plus humain qui soit ici, c'est le mien, par Bacchus... qu'elle sera obligée de recourir à moi, de descendre à la prière; et, si elle implore.... »

Tandis qu'il fait ces beaux raisonnements, il entend le bruit des pas d'hommes qui s'avancent, va à la fenêtre, l'entr'ouvre, jette un coup d'œil; ce sont eux. — Et la litière? diable! où est la litière? trois, cinq, huit, ils y sont tous; Griso y est aussi, et la litière n'y est pas... diable! diable!... Griso m'en rendra compte. »

Lorsqu'ils furent entrés, Griso déposa dans un coin d'une salle basse son bourdon, son grand chapeau et sa pélerine; et comme il était chargé d'une responsabilité que personne ne lui enviait en ce moment, il monta pour

rendre compte à Don Rodrigo. Celui-ci l'attendait au haut de l'escalier; et dès qu'il le vit paraître avec l'air stupide et désagréable d'un coquin déjoué, « Eh bien ! lui cria-t-il, seigneur Bravache, seigneur Capitaine, seigneur *laissez-moi faire.* »

« Il est dur, répondit Griso, en mettant un pied sur le premier degré, il est dur de recevoir des reproches, après avoir servi fidèlement, cherché à remplir ses devoirs, et de plus risqué ses propres oreilles. »

« Comment cela s'est-il passé? Nous verrons, nous verrons, » dit Don Rodrigo, et il s'achemina vers son appartement, où Griso le suivit, et lui fit aussitôt la relation de ce qu'il avait disposé, fait, vu, entendu, craint, réparé; et il la fit avec cet ordre et cette confusion, avec cette assurance et ce trouble qui devaient forcément régner ensemble dans ses idées.

« Tu n'as point tort, et tu t'es bien comporté, lui dit Don Rodrigo... Tu as fait tout ce que tu pouvais; mais... mais.... y aurait-il quelque espion sous ce toit? S'il y en a un, si je parviens à le découvrir! et je le décou-

vrirai, s'il y en a un, je te promets, Griso, je te jure que je lui donnerai sujet de s'en repentir. »

« Et c'est à mon sujet, seigneur, dit celui-ci, qu'un pareil soupçon vous est venu dans l'esprit. S'il était fondé, et que l'on vînt à découvrir un coquin de cette espèce, votre seigneurie n'a qu'à me le remettre entre les mains. Le misérable qui aurait pris le divertissement de me faire passer une nuit comme celle-ci, ne manquerait pas de me le payer. Peut-être aussi pourrait-on conclure de tout ce que j'ai vu, qu'il y a quelque embarras qu'on ne saurait expliquer pour le moment. Demain, seigneur, demain, nous verrons l'eau plus claire. »

« Vous n'avez pas été reconnus au moins? »

Griso répondit qu'il espérait que non, et la conclusion de l'entretien fut, que Don Rodrigo lui ordonna pour le lendemain trois choses, qu'il aurait bien su exécuter de lui-même: D'expédier de bon matin deux hommes pour faire au consul la défense de parler, ce qui eut lieu comme nous l'avons vu; deux autres pour

rôder autour de la maison ruinée, afin d'en éloigner les oisifs, et soustraire la litière à tous les regards jusqu'à la nuit prochaine, où l'on enverrait la prendre, car, pour le moment, il ne convenait pas de faire d'autres mouvements qui auraient donné du soupçon; d'aller ensuite lui-même à la découverte, et de disperser quelques-uns des brigands les plus avisés et les plus courageux pour recueillir des renseignements sur les causes et le résultat des événements de cette nuit. Après avoir donné ces ordres, Don Rodrigo alla se coucher, et invita Griso à en faire autant, en lui donnant beaucoup de louanges dans lesquelles transpirait évidemment l'intention de lui rendre justice, et en quelque sorte de lui faire excuse des reproches précipités avec lesquels il l'avait accueilli.

Dors, pauvre Griso, tu dois en avoir besoin. Pauvre Griso! en affaire tout le jour, en affaire la moitié de la nuit, sans compter le danger de tomber dans les mains des paysans, ou d'ajouter, pour l'enlèvement d'une *donna honesta*, de nouvelles blessures à celles que tu

as déja sur le corps, et puis être reçu de cette manière! mais c'est souvent ainsi que les hommes récompensent. Tu as pu voir, dans cette occasion, que quelquefois la justice se rend suivant le mérite, et que les comptes se règlent même dans ce monde. Dors maintenant : un jour viendra peut-être qui t'en donnera une preuve nouvelle et plus imposante.

Lorsque Don Rodrigo se leva aux premiers rayons du jour, Griso s'était de nouveau mis en campagne. Il alla trouver aussitôt le comte Attilio, qui, en le voyant paraître, le regarda d'un air moqueur en lui criant : « San Martino! »

« Je ne sais que dire, répondit Don Rodrigo, en s'approchant : je paierai le pari; mais ce n'est pas cela qui me pique le plus. Je ne vous avais rien dit, parce que, je le confesse, je comptais vous surprendre ce matin. Mais..., maintenant je veux vous confier tout. »

« On reconnaît la main du frère dans cette affaire, » dit le cousin, après avoir tout écouté avec attention, avec étonnement, et surtout avec plus de gravité qu'on ne pouvait s'y attendre d'une tête si légère. « Ce frère, con-

tinua-t-il, avec ses manières claustrales, avec cet air patelin, je le tiens pour un habile intrigant. Et vous ne vous êtes pas fié à moi; vous ne m'avez jamais dit bien clairement ce qu'il était venu faire ici l'autre jour. » Don Rodrigo lui raconta alors son entretien avec frère Cristofore. « Et vous avez souffert à ce point son audace? s'écria le comte Attilio; et vous l'avez laissé partir comme il était venu? »

« Comment voulez-vous que je fasse? voulez-vous donc que je soulève contre moi tous les capucins d'Italie? »

« Je ne sais, dit le comte Attilio, si, en ce moment, je me serais souvenu qu'il y avait au monde d'autres capucins que ce téméraire effronté; mais voyons, ne saurait-on pas trouver aussi dans les règles de la prudence, un moyen d'obtenir satisfaction d'un capucin? En sachant à propos redoubler les égards envers tout le corps, on pourrait impunément faire donner une bastonnade à un de ses membres. C'est bien, il a évité le châtiment qui lui convenait le mieux; mais je le prends sous ma protection, et je veux avoir le plaisir de lui ensei-

gner comment on parle à des gens de notre sorte. »

« Ne rendez pas l'affaire plus mauvaise. »

« Soyez sûr une fois pour toutes que je vous servirai de parent et d'ami. »

« Qu'avez-vous l'intention de faire? »

« Je ne le sais pas bien encore; mais assurément le frère aura affaire à moi..... Mais, j'y songe..... Le comte, mon oncle, qui est du conseil secret, pourra me rendre ce service. Ce cher comte! combien je me réjouis chaque fois que je puis faire agir, en ma faveur, un politique de ce calibre! Après demain, je serai à Milan, et, d'une manière ou d'une autre, le frère aura de mes nouvelles. »

Cependant le déjeuner arriva, mais sans interrompre la conversation, où s'agitait une affaire de cette importance. Le comte Attilio en parlait à cœur ouvert; et quoiqu'il y prît cette part d'intérêt que réclamaient son amitié pour son cousin et l'honneur de la famille, suivant les idées qu'il avait de l'amitié et de l'honneur, il ne pouvait pourtant de temps en temps

s'empêcher de rire un peu de la mésaventure de son parent. Mais don Rodrigo, qu'elle intéressait réellement, et qui, croyant frapper tranquillement un grand coup, l'avait manqué avec fracas, était agité de passions plus graves, et préoccupé de plus tristes pensées. « Ces misérables, disait-il, vont répandre mille bruits dans le pays. Mais que m'importe? Quant à la justice, je ne la crains pas : il n'y a pas de preuves, et quand il y en aurait, je ne la redouterais pas davantage : à tout hasard j'ai fait avertir ce matin le consul qu'il se gardât bien de faire aucune déposition sur ce qui est arrivé. Il ne s'ensuivrait rien; mais les bavardages, quand ils se répandent, me contrarient : c'est bien assez que j'aie été joué aussi cruellement. »

« Vous avez très-bien fait, répondit le comte Attilio. Votre podestat est un grand obstiné, un songe-creux, un ennuyeux magistrat... mais c'est un galant homme, un homme qui connaît ses devoirs; et c'est surtout lorsqu'il a affaire à des personnes comme vous, qu'il doit prendre plus de soin de ne les pas mettre dans l'embar-

ras. Si un maraud de consul fait une déposition, il faut que le podestat, pour peu qu'il soit bien intentionné..... »

« Mais c'est vous, interrompit avec un peu d'impatience Don Rodrigo, c'est vous, qui gâtez mes affaires pour vouloir les contrarier toujours, les arrêter, et vous en moquer dans toutes les occasions. Que diable! ne pouvez-vous souffrir qu'un podestat soit bête et obstiné, quand du reste c'est un homme de bien! »

« Savez-vous, cousin, dit, en le regardant d'un air surpris et moqueur, le comte Attilio, savez-vous que je commence à croire que vous avez peur? Vous prenez au sérieux ce que j'ai dit du podestat! »

« Allons, ne m'avez-vous pas dit vous-même qu'il fallait tenir compte.....? »

« Je vous l'ai dit : et quand il s'agira d'une affaire sérieuse, je vous ferai voir que je ne suis point un enfant. Savez-vous ce que j'ai l'envie de faire en votre faveur? Je suis homme à aller en personne faire visite à monsieur le podestat. Ah! j'espère qu'il sera satisfait de

cet honneur? Et je suis homme à le laisser parler pendant une demi-heure du comte-duc, et de notre commandant espagnol, et à lui donner raison sur tout, même quand il me dira les choses les plus extraordinaires. Je jetterai ensuite quelques paroles en l'air sur mon oncle du conseil secret; et vous savez quel effet elles produisent sur l'oreille de M. le podestat. Au bout du compte, il a plus besoin de notre protection, que vous de sa condescendance. J'agirai prudemment, j'irai le trouver, et je le laisserai mieux disposé que jamais. »

Après ce discours et quelques autres semblables, le comte Attilio sortit pour chasser, et Don Rodrigo attendit avec anxiété le retour de Griso. Enfin, vers l'heure du dîner, celui-ci arriva, et fit son rapport.

Les événements de la nuit avaient fait tant de bruit, la disparition de trois personnes d'un hameau était une chose si extraordinaire, que les recherches, soit par intérêt, soit par curiosité, avaient dû naturellement être nombreuses, actives et persévérantes; et, d'un au-

tre côté, ceux qui avaient quelques renseignements étaient en trop grand nombre et ne pouvaient être d'accord sur la nécessité de garder le silence. Perpétue ne pouvait mettre le pied dehors sans être accablée de questions sur ce qui avait pu causer une si grande frayeur à son maître; et Perpétue, rassemblant en riant toutes les circonstances du fait, et comprenant comment elle avait été attirée dans un piége par Agnès, éprouvait tant de dépit de cette perfidie, qu'elle avait un besoin particulier de l'évaporer un peu. Non pas qu'elle allât se plaindre aux uns et aux autres du moyen qu'on avait employé pour la tromper; elle n'en soufflait pas un mot; mais elle ne pouvait entièrement passer sous silence le tour joué à son pauvre maître, et surtout quand un tour de ce genre avait été concerté et exécuté par une fille si douce, un si honnête garçon et cette bonne veuve. Don Abondio pouvait bien lui ordonner impérativement ou la prier avec instance de se taire; elle pouvait bien lui répéter qu'elle n'avait pas besoin de leur apprendre une chose si claire et si naturelle: le fait est qu'un secret

si important était dans le cœur de la pauvre femme comme un vin capiteux et nouveau dans un tonneau vieux et mal cerclé, où il travaille sans cesse, et qui, s'il ne fait pas sauter le bondon, s'échappe de toutes parts, de manière que chacun peut en goûter et dire à son voisin quelle est sa qualité. Gervaso, qui ne pouvait se persuader qu'il en sût plus que ses voisins; qui ne regardait pas comme une gloire médiocre d'avoir éprouvé une grande frayeur; qui, pour avoir aidé à commettre une action qu'il savait répréhensible, croyait être devenu un homme comme les autres, sentait s'accroître en lui l'envie de s'en vanter; et quoique Tonio, qui pensait sérieusement aux enquêtes, aux poursuites qui pourraient en résulter et au compte qu'il serait obligé de rendre, lui donnât, avec le poing sur la figure, d'excellents conseils, il n'y avait pourtant pas moyen de lui retenir une parole dans la bouche; du reste, Tonio lui-même, après avoir été cette nuit absent de sa maison à une heure indue, en rentrant chez lui avec un maintien et un air qui ne lui étaient pas ordinaires, et avec une agi-

tation d'esprit qui le disposait à la sincérité, n'avait pas pu cacher l'événement à sa femme; et elle n'était pas muette. Celui qui parla le moins fut Ménico; car à peine eut-il commencé à raconter à ses parents l'histoire et l'objet de son expédition, que l'idée de voir leur fils employé à déjouer une entreprise de Don Rodrigo leur parut une chose si terrible, qu'ils ne laissèrent point l'enfant achever son récit. Ils lui défendirent aussitôt, avec les plus fortes menaces, de laisser voir qu'il savait quelque chose; et, le lendemain matin, ne se croyant pas assez en sûreté, ils résolurent de le tenir enfermé dans la maison durant tout le jour et pendant quelques autres encore. Mais à quoi servirent toutes ces précautions? Eux-mêmes, causant ensuite avec leurs voisins de ce qui était arrivé, et sans vouloir montrer qu'ils en savaient plus que les autres, quand on en venait à ce point obscur de la fuite de nos pauvres persécutés, et du comment, et du pourquoi, et du lieu, ils ajoutaient, comme une chose connue, que c'était à Pescarenico qu'ils s'étaient réfugiés.

Ainsi cette circonstance même se trouva parmi les bruits répandus.

En ressemblant ces renseignements épars, et en y joignant la broderie qui les accompagne naturellement, il y avait de quoi faire une histoire d'une exactitude et d'une clarté plus qu'ordinaire, et propre à satisfaire les esprits les plus difficiles. Mais cette invasion des braves, accident trop sérieux, qui avait fait trop de bruit pour être passé sous silence, et dont personne n'avait une connaissance un peu positive, était ce qui rendait l'histoire obscure et confuse. On murmurait le nom de Don Rodrigo, et, sur ce point, tout le monde était d'accord; mais, dans le reste, tout était obscurité et dissentiment. On parlait beaucoup des deux braves qui avaient été vus sur le chemin à la chute du jour, et de celui qui se tenait sur la porte de l'auberge; mais que lumière pouvait-on tirer d'un fait aussi aride? On demandait bien à l'aubergiste quels étaient les individus qui s'étaient trouvés chez lui le soir précédent; mais l'aubergiste ne se rappelait

pas s'il avait vu du monde ce soir-là, et il concluait toujours qu'une auberge est un port de mer. C'était surtout ce pélerin qui avait été vu par Stéphano et Carlandréa, qui confondait les idées et déroutait les conjectures; ce pélerin que les brigands voulaient assassiner et qui était parti avec eux, ou qu'ils avaient emmené. Qu'était-il venu faire? C'était une bonne ame revenue pour secourir les pauvres femmes; c'était l'ame méchante d'un pélerin scélérat et imposteur qui venait toujours la nuit s'unir à ceux qui commettaient de vilaines actions comme il en faisait lui-même quand il était dans le monde; c'était un véritable pélerin que les braves avaient voulu tuer, parce qu'il se disposait à donner l'alarme au pays; c'était (voyez un peu jusqu'où peut aller l'imagination!) un des brigands même déguisé en pélerin; c'était celui-ci, c'était celui-là; c'était tant de choses, que toute la sagacité et l'expérience de Griso n'aurait pas suffi pour le découvrir, s'il avait dû relever cette partie de son histoire des discours d'autrui. Mais, comme le lecteur en est instruit, ce qui paraissait aux

yeux des autres le point le plus obscur était justement le plus clair pour lui; et s'en servant comme de clef pour interpréter les autres renseignements recueillis par lui-même immédiatement, et au moyen de ses explorateurs subordonnés, il put en composer un rapport suffisamment détaillé pour l'instruction de Don Rodrigo. Il s'enferma aussitôt avec ce seigneur, et lui raconta l'entreprise tentée par les pauvres fiancés, ce qui expliquait naturellement pourquoi la maison avait été trouvée déserte, et pourquoi on avait sonné le tocsin sans qu'on eût besoin, comme le disaient ces deux honnêtes gens, de supposer des traîtres dans le palais. Il lui raconta leur fuite; et on pouvait encore lui assigner diverses causes : la crainte des fiancés surpris en flagrant délit, ou quelque avis de l'invasion, qui avait pu leur être donné lorsqu'elle avait été découverte, et tous les habitants sur pied. Il lui apprit enfin qu'ils s'étaient retirés à Pescarénico; mais son instruction ne s'étendait pas plus loin. La certitude qu'il n'avait pas été trahi, et qu'il ne restait point de traces de son entreprise, fut

pour Don Rodrigo une chose agréable; mais ce ne fut qu'une satisfation rapide et légère. « Ils sont partis ensemble! s'écria-t-il; ensemble! et ce frère! ce misérable frère! » Sa voix sortait avec peine de sa poitrine et déchirée entre ses dents, dont il se mordait le doigt; son aspect était grossier comme ses passions : « Ce frère me le paiera. Griso, ils ne sont pas où l'on croit..... Je veux savoir, je veux trouver..... Ce soir, je veux savoir où ils sont; je suis inquiet. Vite, que l'on aille à Pescarénico pour s'informer, voir, découvrir... Quatre écus à l'instant, et ma protection pour toujours.... Je veux le savoir ce soir même. Et cet indigne frère!... »

Griso se mit de nouveau en campagne, et, dans la soirée du même jour, il put rapporter à son digne patron les renseignements qu'il désirait, et voici par quel moyen.

Une des plus grandes consolations de cette vie, c'est l'amitié; et une des consolations de l'amitié est d'avoir quelqu'un à qui elle puisse confier son secret. Or les amis ne se partagent pas par couples comme les époux; chacun, généralement parlant, en a plus d'un : ce qui

forme une chaîne dont personne ne pourrait trouver le premier anneau. Quand donc un ami se procure la consolation de déposer son secret dans le sein d'un autre, il donne à celui-ci l'envie de se procurer à son tour la même consolation. Il le prie, il est vrai, de n'en rien dire à personne; et une telle condition, pour celui qui la prendrait dans le sens rigoureux des mots, interromprait immédiatement le cours des consolations. Mais l'usage général a voulu qu'elle oblige seulement à ne confier le secret qu'à un ami également sûr, et en lui imposant la même condition. Ainsi, d'ami sûr en ami sûr, le secret parcourt cette immense chaîne, au point qu'il arrive aux oreilles de celui ou de ceux à qui le premier qui en a parlé avait justement l'intention de ne le laisser jamais parvenir. Il serait peut-être obligé de rester long-temps en chemin, si chacun n'avait que deux amis : celui qui dit et celui à qui on redit la chose qu'on devrait taire. Mais il y a des hommes privilégiés qui les comptent par centaines; et lorsque le secret est parvenu à un de ces hommes, les courses deviennent si

rapides et si multipliées, qu'il n'est plus possible de les suivre. Notre auteur n'a pu évaluer par combien de bouches avait passé le secret que Griso avait ordre de découvrir : le fait est que le brave homme par qui les femmes avaient été accompagnées à Monza, revenant avec sa voiture à Pescarénico vers le soir, s'arrêta, avant de toucher le seuil de sa maison, chez un ami sûr, auquel il raconta avec confiance la bonne œuvre qu'il venait de faire, et ce qui s'en était suivi; et il est de fait que Griso put, deux heures après, courir au palais, rapporter à Don Rodrigo que Lucie et sa mère s'étaient réfugiées dans un couvent de Monza, et que Renzo avait poursuivi sa route jusqu'à Milan.

Don Rodrigo éprouva une joie perfide de cette séparation, et sentit renaître jusqu'à un certain point la coupable espérance de parvenir à ses fins. Il réfléchit aux moyens une grande partie de la nuit, et se leva de bonne heure avec deux projets, dont l'un était arrêté, et l'autre ébauché seulement. Le premier était d'envoyer sur-le-champ Griso à Monza pour

avoir une plus ample connaissance de la situation de Lucie, et savoir ce qu'on pourrait tenter. Il fit donc appeler à l'instant son fidèle confident, lui mit dans la main les quatre écus, le loua de l'habileté avec laquelle il les avait gagnés, et lui donna l'ordre dont il avait décidé l'exécution.

« Seigneur....., » dit Griso en hésitant.

« Quoi? N'ai-je pas parlé clairement? »

« Si votre seigneurie pouvait y envoyer un autre de ses braves?..... »

« Comment? »

« Je suis prêt, illustrissime seigneur, à donner ma vie pour mon maître, c'est mon devoir; mais je sais aussi que votre seigneurie ne veut pas trop compromettre l'existence de ses sujets. »

« Eh bien? »

« Votre seigneurie illustrissime sait combien de meurtres j'ai sur la conscience : et..... ici je suis sous la protection de votre seigneurie; nous sommes une brigade; M. le podestat est l'ami de la maison; les sbires ont pour moi des égards, et moi de mon côté;..... c'est une

chose qui fait peu d'honneur, mais pour vivre tranquille..... je les traite en amis. A Milan, la livrée de votre seigneurie est connue; mais à Monza,..... c'est moi qui y suis connu au contraire. Et votre seigneurie sait, je ne le dis pas pour me vanter, que celui qui pourrait me livrer à la justice ou lui présenter ma tête, ferait un beau coup. Cent écus, et la faculté de délivrer deux contumaces. »

« Que diable! dit Don Rodrigo : tu m'as l'air maintenant d'un chien peureux qui ose à peine se jeter aux jambes des passants sur la porte, en regardant derrière lui si quelqu'un de la maison ne vient point le défendre, et qui n'a pas la hardiesse de s'éloigner de quatre pas! »

« Je crois avoir donné à votre seigneurie des preuves..... »

« C'est pour cela que je t'en demande encore. »

« Eh bien, » répliqua franchement Griso, mis ainsi au pied du mur, » que votre seigneurie prenne que je n'ai rien dit. Cœur de lion, jambes de lièvre, et je suis prêt à partir. »

« Et moi, je n'ai point dit que tu devais y aller seul. Prends avec toi deux des meilleurs de la troupe..... Sfrégiato et Tiradretto, puis pars avec courage et redeviens Griso. Que diable! trois figures comme les vôtres ne doivent-elles pas passer tranquillement et ceux qui les rencontrent se trouvent très-heureux de les laisser passer? Il faudrait que les sbires de Monza fussent bien dégoûtés de la vie pour jouer cent écus à un jeu aussi hasardeux : et d'ailleurs je ne crois pas être assez inconnu dans ce lieu, pour que le titre de mon serviteur vous soit compté pour rien. »

Après avoir ainsi excité un peu la honte de Griso, il lui donna des instructions plus étendues et plus détaillées. Griso prit ses deux compagnons, et partit d'un air joyeux et décidé, mais en maudissant dans le secret de son cœur et Monza et les meurtres, et les femmes et les fantaisies des maîtres, et il cheminait comme le loup qui, poussé par la faim, avec le ventre resserré et les côtes saillantes, descend de ses montagnes couvertes de neige, s'avance avec

hésitation dans la plaine, s'arrête de temps en temps avec une attitude soupçonneuse, et, remuant la queue qu'il porte basse,

Lève la tête, flaire, et voit d'où vient le vent.

Si par hasard l'odeur d'un homme ou d'un animal parvient jusqu'à lui, il dresse ses oreilles aiguës, et roule deux yeux sanglants où brillent à la fois l'ardeur qu'il éprouve pour sa proie et la terreur que lui cause la crainte d'être poursuivi. Du reste, si quelqu'un veut savoir où j'ai puisé ce beau vers, il est tiré d'une bagatelle inédite sur les croisades, mais qui bientôt ne le sera plus et fera un beau bruit; et si je m'en suis servi parce qu'il m'était utile, j'indique la source où je l'ai puisé, afin de n'avoir pas l'air de me parer des richesses d'autrui. Que personne, d'ailleurs, ne pense que ce soit une adresse de ma part pour faire connaître que l'auteur de cette bagatelle et moi pouvons nous regarder comme frères, et que je puise comme il me plaît dans ses manuscrits.

L'autre machination de Don Rodrigo avait pour objet d'empêcher que Renzo, qui s'était

éloigné de Lucie, ne s'en rapprochât jamais et ne remît plus le pied dans le pays. Son projet était de faire répandre des bruits menaçants qui, parvenant jusqu'à lui par le moyen de quelque ami, lui ôteraient la volonté de revenir de son exil. Il pensait aussi que le plus sûr serait de trouver un motif de le faire expulser de l'état; et il sentait que pour y parvenir, la justice pourrait le servir beaucoup mieux que la force. On pouvait, par exemple, donner un peu de couleur à la tentative faite dans la maison paroissiale, la représenter comme une agression, un acte séditieux, et, par le moyen du docteur, faire comprendre au podestat que c'était le cas de lancer contre le pauvre garçon une bonne prise de corps. Mais il s'aperçut bientôt qu'il ne lui convenait pas de se mêler de cette honteuse négociation; et, sans se creuser le cerveau davantage, il résolut de s'en ouvrir au docteur Azzecca-Brouillon autant qu'il était nécessaire pour lui faire comprendre son désir.—Les ordonnances sont si nombreuses, pensait Don Rodrigo, et le docteur est si entendu! il saura trouver quelque article conve-

nable à la circonstance, et embrouiller les choses de manière à désorienter cet odieux villageois; autrement je veux qu'il perde son nom. Mais comme vont quelquefois les affaires de ce monde! Tandis que celui-ci songeait au docteur comme à l'homme qui pouvait le plus habilement le servir dans cette occasion, un autre homme, l'homme que personne ne devinerait, Renzo lui-même, puisqu'il faut le dire, travaillait de toutes ses forces à le servir d'une manière bien plus sûre et plus expéditive que toutes celles que le docteur eût jamais pu imaginer.

J'ai vu souvent un pauvre enfant, plus étourdi à la vérité qu'il n'était nécessaire, mais qui, à tous les signes, montrait l'intention de devenir un garçon raisonnable, je l'ai vu, dis-je, sur le soir, faire rentrer son troupeau de cochons d'Inde, qu'il avait pendant le jour laissé paître dans un jardin. Il aurait voulu que toute la brigade entrât à la fois dans la cabane, mais il se fatiguait inutilement : l'un se sauvait à droite, et pendant que le petit pasteur courait après lui, un deux, trois autres, s'é-

chappaient à gauche, de toutes parts. De sorte qu'après s'être un peu impatienté, il faisait comme eux, il enfermait d'abord ceux qui se trouvaient le plus près de la porte, puis ensuite il allait en prendre un, deux, trois, des autres, comme ils se présentaient. Nous sommes obligés de jouer un jeu semblable avec nos personnages : quand nous avons eu retrouvé Lucie, il nous a fallu courir après Don Rodrigo; et maintenant il faut que nous l'abandonnions pour donner un souvenir à Renzo, que nous rencontrons.

Après la séparation douloureuse que nous avons racontée, il s'acheminait de Monza vers Milan, dans une situation d'esprit que chacun peut facilement imaginer. S'éloigner de sa maison, et ce qui était plus triste, de son pays, et ce qui l'était plus encore, de Lucie; se trouver sur une grande route sans savoir où reposer sa tête, et tout cela à cause de ce scélérat! Quand cette image se présentait à l'esprit de Renzo, il n'écoutait que sa fureur et le désir de la vengeance; mais ensuite il se rappelait cette prière qu'il avait faite avec le bon frère dans

l'église de Pescarénico, et il se calmait : l'indignation venait-elle de nouveau à s'emparer de lui, il apercevait sur le mur une image de la Vierge, il ôtait son chapeau, et s'arrêtait pour prier encore; au point que, durant ce voyage, il tua au moins vingt fois Don Rodrigo dans son cœur, et le ressuscita autant de fois. Le chemin se trouvait alors enfoncé entre deux collines, boueux, pierreux, coupé de profondes ornières, qui, après une pluie, devenaient des ruisseaux, et, dans les endroits où elles étaient insuffisantes pour contenir les eaux, le chemin était inondé entièrement, rempli de flaques d'eau et presque impraticable. Dans ces passages, un sentier, tracé en forme d'escalier sur le penchant d'une des collines, annonçait que d'autres passagers s'étaient frayé un chemin à travers les champs. Renzo monta par un de ces sentiers sur le sommet de la hauteur, jeta un regard devant lui, vit l'immense édifice du dôme seul au milieu de la plaine, comme s'il n'eût pas été au centre d'une ville, mais se fût élevé dans un désert, et il oublia un moment tous ses chagrins pour

contempler de loin cette huitième merveille, dont il avait si souvent entendu parler depuis son enfance. Mais, au bout de quelques instants, s'étant retourné, il aperçut à l'horizon cette chaîne de montagnes découpées, reconnut distinctement son *Resegone*, qui s'élevait au milieu d'elles, et sentit tout son sang se glacer; il continua cependant de promener ses regards de ce côté, puis il se retourna tristement, et se remit en marche. Peu à peu il commença à découvrir les clochers et les tours, les coupoles et les toits; il redescendit alors sur la route, marcha encore quelque temps, et quand il s'aperçut qu'il n'était plus qu'à quelque distance de la ville, il accosta un voyageur, et, le saluant le plus respectueusement qu'il pût, il lui dit : « De grace, monsieur. »

« Que voulez-vous, brave jeune homme? »

« Sauriez-vous m'enseigner le chemin le plus court pour aller au couvent des Capucins, où se trouve le père Bonaventure? »

L'homme à qui Renzo s'adressait était un riche habitant des environs, qui, venu à Milan dans la matinée pour ses affaires, s'en retournait

sans avoir rien fait, et en grande hâte, parce qu'il craignait de ne pas arriver à temps chez lui, et qui se serait volontiers passé de ce retard. Avec tout cela, sans montrer aucun signe d'impatience, il répondit très-complaisamment : « Mon cher enfant, il y a beaucoup de couvents, et il faudrait me désigner un peu plus clairement celui que vous cherchez. » Renzo tira alors la lettre du père Cristofore, et la montra à cet homme obligeant, qui, ayant lu sur l'adresse : *Porte-Orientale*, la lui rendit, en lui disant : « Vous n'êtes pas malheureux, mon brave garçon; le couvent que vous cherchez n'est pas loin d'ici. Prenez le sentier que vous voyez à main gauche, c'est un chemin de traverse qui est plus court; bientôt vous rencontrerez un édifice long et peu élevé, c'est le lazaret; vous suivrez le fossé qui l'entoure, et il vous conduira à la Porte-Orientale. A trois ou quatre cents pas de cette porte, quand vous serez dans la ville, vous découvrirez une petite place ombragée de beaux ormes, c'est là qu'est situé le couvent, et il est impossible qu'il échappe à la vue. Dieu vous conduise, mon brave gar-

çon. » Et accompagnant ces dernières paroles d'un geste gracieux de la main, il s'en alla. Renzo demeura stupéfait et charmé en même temps des bons procédés dont les citadins usaient envers les étrangers; mais il ne savait pas que c'était un jour extraordinaire, un jour où les capes s'humiliaient devant les pourpoints. Il suivit le chemin qu'on lui avait enseigné, et il arriva à la Porte-Orientale. Il ne faut pas, toutefois, qu'à ce nom le lecteur laisse son imagination y associer l'aspect qu'elle présente aujourd'hui : cette route large et droite, bordée de peupliers au dehors; cette vaste ouverture entre deux bâtiments commencés avec prétention, pour ne rien dire de plus; dans la première entrée, ces deux rampes latérales sur le glacis des bastions, inclinées régulièrement, spacieuses, bordées d'arbres; ce jardin d'un côté, et plus loin ces palais a droite et à gauche de la grande route du bourg. Lorsque Renzo entra par cette porte, la route en dehors suivait parallèlement le lazaret, ce qui était inévitable dans cette étendue; puis elle courait, oblique et étroite, entre deux haies. La porte consistait

en deux pilastres couverts d'un appentis destiné à en défendre les ventaux contre les intempéries des saisons, avec une aubète sur un des côtés pour les employés de l'octroi. Les rampes des bastions descendaient en pente irrégulière, et leur intérieur était rempli de tessons et de pierres qu'on y avait entassés. La rue du bourg, qui se présentait lorsque l'on entrait par cette porte, ne ressemblait pas mal à celle que l'on rencontre aujourd'hui lorsqu'on entre par la porte de Tosa. Un fossé qui existait au milieu la parcourait jusqu'à quelques pas de distance de la porte, et la partageait ainsi en deux ruelles tortueuses, couvertes de poussière ou de boue suivant la saison. Au point où se trouvait et se trouve encore aujourd'hui le Borghetto, le fossé se jetait dans un cloaque, et de là dans un autre fossé qui baignait les murs de la ville. Là on voyait une colonne surmontée d'une croix, dite de Saint-Denis. A droite et à gauche, se trouvaient des jardins enclos de haies, et par intervalles quelques chaumières habitées la plupart par des blanchisseuses.

Renzo entra, passa, sans qu'aucun des employés de l'octroi lui soufflât le mot, ce qui lui parut extraordinaire, parce qu'il avait entendu le petit nombre de ses compatriotes qui pouvaient se vanter d'avoir été à Milan, raconter des merveilles de l'examen et de l'interrogatoire qu'était obligé de subir tout individu qui venait du dehors. La rue était déserte, de sorte que s'il n'eût point entendu un murmure lointain qui annonçait un grand mouvement, il aurait cru entrer dans une ville abandonnée. Pendant qu'il s'avançait, sans trop savoir ce qu'il devait penser, il vit sur le pavé certaines traces blanches comme de la neige; mais ce ne pouvait en être ; car elle ne tombe pas par traces, ni pour l'ordinaire dans cette saison. Il s'arrêta près d'une d'elles, l'examina, la toucha, et resta convaincu que c'était de la farine.—Il faut qu'il y ait à Milan une grande abondance, se disait-il en lui-même, si l'on trouve ainsi sur les chemins des signes de la grace de Dieu. Ils cherchent pourtant à nous prouver que la disette règne partout. Voilà comme ils s'y prennent pour tenir en repos le

pauvre peuple de la campagne.—Mais quelques pas plus loin, arrivé en face de la colonne, il vit au bas quelque chose de plus étrange; il vit, sur les degrés du piédestal, certaines masses éparses, qui certainement n'étaient point des pierres, et qu'on n'aurait pas hésité un instant à prendre pour des pains, si elles eussent été sur la boutique d'un boulanger. Mais Renzo n'osait pas d'abord en croire ses yeux :—Comment diable! mais ce n'est pas là un lieu à déposer le pain.—Voyons un peu quelle est cette marchandise, dit-il encore en lui-même; il s'approche de la colonne, se baisse, en ramasse un : c'était véritablement un pain rond, très-blanc, et tel que Renzo avait coutume de n'en manger qu'aux jours de fête. —C'est vraiment du pain! dit-il à haute voix, tant sa surprise était grande: est-ce ainsi qu'on le sème dans ce pays, cette année? et ne se baissent-ils pas pour le ramasser quand il tombe? est-ce donc ici le pays de cocagne?— Après un voyage de dix milles, à l'air frais du matin, ce pain, immédiatement après la surprise, lui réveilla l'appétit.—Le pren-

drai-je? se demandait-il en lui-même : oh ! ils l'ont laissé là à la discrétion des chiens, et il vaut mieux qu'un chrétien en profite. Au reste, si le propriétaire survient, je le lui paierai.—En faisant ce raisonnement, il mit dans sa poche celui qu'il tenait déja; il en prit un second, qu'il plaça dans l'autre, puis un troisième, qu'il entama, et il se remit en route, plus incertain et plus désireux que jamais de savoir ce que tout cela signifiait; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il vit paraître des gens qui venaient de l'intérieur de la ville, et examina attentivement les premiers qu'il rencontra. C'était un homme, une femme, et un peu en arrière un petit garçon, tous trois portant une charge qui semblait surpasser leur force, et tous trois avec une figure étrange. L'habit, ou plutôt les haillons de ces individus, étaient enfarinés, ainsi que leur figure qui était décomposée et animée; leur démarche paraissait, non-seulement ralentie par le fardeau, mais douloureuse comme celle de malades ou de blessés. L'homme portait avec peine sur ses épaules un grand sac

de farine, qui, troué dans plusieurs endroits, en laissait échapper une partie à chaque secousse, à chaque mouvement où il perdait l'équilibre. Mais l'aspect de la femme était plus étrange encore : elle avait une taille démesurée, et deux bras écartés qui paraissaient soutenir avec peine le fardeau qu'elle portait, et ressemblaient à deux anses courbées du col au ventre d'un vase, et sous ce corps élancé sortaient deux jambes nues jusqu'aux genoux, qui avançaient en chancelant. Renzo la regarda fixement, et vit que ce grand corps provenait de ce que cette femme tenait sa jupe relevée et remplie de farine autant qu'elle en pouvait contenir, et même un peu plus; de sorte que de temps en temps il en tombait en chemin. Le petit garçon tenait sur sa tête, avec les deux mains, une corbeille pleine de pains; mais comme il avait les jambes plus courtes que ses parents, il se trouvait toujours un peu en arrière, et forçait le pas le plus qu'il pouvait pour les rattraper, ce qui faisait perdre l'équilibre à la corbeille, et était cause que quelques pains s'en échappaient.

« Si tu en jettes encore un seul, grand paresseux...» dit la mère en grinçant les dents contre le petit garçon.

« Je ne les jette pas, ce sont eux qui tombent. Comment voulez-vous que je fasse? » répondit celui-ci.

« Oh! tu es bien heureux que je n'aie pas les mains libres, » répondit la femme, en remuant les poings comme si elle eût donné une correction au pauvre enfant; et, en faisant ce mouvement, elle répandit plus de farine qu'il n'en eût fallu pour faire deux pains comme ceux que le petit garçon avait laissés tomber. « Allons, allons, dit l'homme, nous retournerons les chercher, ou bien quelqu'un les ramassera. Nous avons jeûné si long-temps: maintenant qu'il nous vient un peu d'abondance, tâchons au moins d'en jouir en paix. »

Cependant il arrivait beaucoup de gens de la campagne; et un de ceux-ci s'étant approché de la femme, lui demanda: « Où donc va-t-on prendre le pain? — Là-bas, là-bas, » répondit-elle; et elle ajouta, en grondant: « ces gueux de paysans viendront vider toutes

les boutiques et tous les magasins, et il ne restera plus rien pour nous. »

« Allons, bavarde, tais-toi, dit le mari : abondance pour tout le monde. »

Cet exemple, et d'autres semblables, joints à ce qu'il entendait dire, commencèrent à faire comprendre à Renzo qu'il était arrivé dans une ville soulevée, et que c'était un jour de victoire, c'est-à-dire que chacun pillait à proportion de son envie et de sa force, en donnant des coups pour paiement. Bien que nous désirions faire jouer un rôle honorable à notre pauvre montagnard, la sincérité historique nous oblige à dire que son premier sentiment fut de satisfaction. Il avait si peu à se louer de la marche ordinaire des choses, qu'il se trouvait porté naturellement à approuver ce qui pouvait la changer, de quelque manière que ce fût. Et du reste, comme il n'était point un homme supérieur à son siècle, il vivait dans cette opinion, ou dans cette erreur commune, que la rareté du pain était occasionnée par les accapareurs et les boulangers, et regardait comme licites tous les moyens de leur ôter des

mains l'aliment qu'eux-mêmes, selon cette opinion, refusaient cruellement à la faim de tout un peuple. Cependant il se promit bien de se tenir hors de la bagarre, et se félicita d'être envoyé à un capucin qui lui donnerait un asile et de bons conseils. En réfléchissant ainsi, et en observant en même temps tous les nouveaux vainqueurs qui revenaient chargés de dépouilles, il acheva le peu de chemin qu'il lui restait à faire pour arriver au couvent.

Dans l'emplacement où s'élève aujourd'hui ce beau palais avec son belvéder, existait alors, et existait encore il y a peu d'années, une petite place, dans le fond de laquelle se trouvaient l'église et le couvent des capucins, avec quatre grands ormes en avant. Nous félicitons, non pas sans quelque envie, ceux de nos lecteurs qui n'ont pas vu les choses en cet état; ce qui veut dire qu'ils sont trop jeunes pour avoir perdu beaucoup de temps à des bagatelles. Renzo alla directement à la porte, cacha la moitié du pain qui lui restait, prit en main sa lettre et tira la sonnette. On ouvrit un guichet grillé, et il aperçut, à travers, la

figure du frère portier, qui demandait qui était là.

« Un étranger, qui apporte au père Bonaventure une lettre pressante du père Cristofore. »

« Donnez-la-moi, » dit le portier, en passant la main à travers la grille.

« Non, non, répondit Renzo, je dois la lui remettre en mains propres. »

« Il n'est pas au couvent. »

« Eh bien, laissez-moi entrer, je l'attendrai, » répliqua Renzo.

« Croyez-moi, répondit le frère, allez l'attendre à l'église, où pendant ce temps-là vous pourrez faire un peu de bien, car pour l'instant il est impossible que vous entriez dans le couvent ; » et en prononçant ces mots, il referma le guichet. Renzo demeura stupéfait avec sa lettre dans la main. Il fit dix pas vers la porte de l'église, dans l'intention de suivre le conseil du frère portier; mais il réfléchit ensuite qu'il valait mieux auparavant donner encore un coup d'œil au soulèvement. Il traversa la place, se porta sur le bord du chemin,

puis, les bras croisés sur sa poitrine, il s'arrêta pour regarder à gauche vers l'intérieur de la ville, où le tumulte était plus fort et plus éclatant. Le vertige gagna le spectateur. — Allons voir,—se dit-il; et, ayant de nouveau tiré son pain de sa poche, il s'achemina, en mangeant, vers cette partie. Pendant qu'il s'en approche, nous raconterons, aussi brièvement que possible, les causes et l'origine de cette révolte.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

C'ÉTAIT la seconde année d'une mauvaise récolte. Pendant la première, les épargnes des années antérieures avaient fourni tant bien que mal aux besoins de la population, qui était arrivée, sinon nourrie, du moins sans être affamée, mais entièrement dépourvue, à la moisson de 1628, qui est l'époque de notre histoire. Mais cette moisson, si vivement attendue, se trouva encore plus mauvaise que la précédente, et ce malheur fut le résultat, non-seulement d'une plus grande contrariété des saisons dans le Milanais et presque tout le pays circonvoisin, mais aussi de la méchanceté des hommes. Les dégâts et les dommages causés par la guerre, cette guerre funeste dont nous avons parlé

précédemment, étaient tels, que, dans la partie de l'état qui en était voisine, une quantité de terres plus considérables que de coutume restaient incultes et privées d'habitants, lesquels, au lieu de chercher par leurs travaux à se procurer du pain pour eux-mêmes et leurs familles, étaient contraints de recourir à la charité publique. J'ai dit plus considérables que de coutume, parce que les contributions exorbitantes imposées avec une cupidité et une extravagance sans exemple, la conduite habituelle, même en pleine paix, des troupes sédentaires, conduite que les douloureux documents de cette époque peignent comme celle d'un ennemi vainqueur, et d'autres raisons que nous ne pouvons rapporter ici, produisaient ce triste résultat dans tout le Milanais. Les circonstances particulières dont nous venons de parler étaient comme l'exaspération soudaine d'un mal chronique. A peine cette récolte fut-elle achevée, que les approvisionnements nécessaires pour l'armée, et le gaspillage qui en est inséparable, en épuisèrent une portion considérable, et que la pénurie se

fit sentir, et avec elle son douloureux mais salutaire et inévitable effet, la cherté.

Mais lorsque la cherté arrive à un certain degré, l'opinion se répand parmi le peuple (au moins c'est toujours ce qui est arrivé jusqu'à présent, et dans quel temps, après les écrits de tant d'hommes estimables !) que cette augmentation de prix n'est point occasionnée par la rareté des grains. On ne se souvient plus de l'avoir redoutée, prédite; on suppose tout d'un coup qu'il existe du blé en suffisante quantité, et que le mal vient de ce que l'on n'en vend point assez pour la consommation : supposition hors de raison, mais qui flatte la colère et l'espoir de la multitude. Les accapareurs de grains réels ou imaginaires, les propriétaires de terres qui ne le vendaient pas tout en un jour, les boulangers qui n'en achetaient pas, en un mot tous ceux qui en avaient peu ou beaucoup, ou qui étaient réputés en avoir, étaient regardés comme les auteurs de la disette et de la cherté; ils étaient les objets de la haine universelle, et l'exécration de la multitude bien ou mal vêtue. On disait avec

assurance où se trouvaient les magasins, les greniers, comblés, regorgeant de blé, au point qu'il fallait les étayer : on désignait un nombre prodigieux de sacs ; on parlait avec certitude de l'immense quantité de blé qu'on venait d'expédier secrètement dans d'autres pays, où probablement on disait aussi, avec une égale certitude et avec un mécontentement pareil, que les blés s'envoyaient à Milan. On réclamait des magistrats ces mesures de prévoyance, qui, aux yeux de la multitude, paraissent ou au moins ont toujours paru jusqu'à présent si justes, si simples, si propres à faire revenir les grains qui, comme disaient les mécontents, étaient cachés dans les caves, murés, ensevelis, et à ramener l'abondance. Les magistrats en prenaient quelques-unes, comme d'établir le maximum du prix de certaines denrées, d'infliger des peines à ceux qui refuseraient de vendre, et d'autres du même genre. Mais comme toutes les précautions humaines, quelque sages qu'elles soient, n'ont pas la vertu de diminuer le besoin de nourriture ni de faire croître des denrées hors de la saison ; et

comme ces mesures n'avaient certainement pas la vertu d'en tirer d'où il n'y avait pas eu surabondance, le mal continuait et allait toujours en augmentant. Le peuple attribuait un tel état de choses à la rareté et à la faiblesse des remèdes, et il en demandait à hauts cris de plus puissants et de plus décisifs. Pour son malheur, il trouva l'homme qui pouvait satisfaire ses injustes désirs.

Pendant l'absence du gouverneur, Don Gonzalo Fernandez de Cordova, qui était campé sous Casal de Montferrat, le grand-chancelier Antonio Ferrer, également Espagnol, tenait sa place à Milan. Celui-ci supposa (qui ne l'aurait supposé?) que le prix modique du pain produirait de lui-même un excellent effet, et il s'imagina, ce qui fut une erreur grave, qu'un ordre de sa main suffirait pour amener cet heureux résultat. Il fixa la *meta* (c'est ainsi qu'on appelle le tarif en matière de comestibles), il fixa la meta du pain au prix que le pain aurait eu, si l'on eût communément vendu le froment à raison de trente-trois livres la mesure, tandis qu'on la payait

quatre-vingts livres. Il fit comme une femme qui a perdu sa jeunesse et qui croit se rajeunir en altérant son extrait de naissance.

Des ordres moins insensés et moins injustes étaient plus d'une fois, par la résistance des choses même, restés sans effet; mais le peuple veillait à l'exécution de celui-ci, et, ayant vu finalement convertir son désir en loi, il n'aurait pas voulu souffrir qu'on l'éludât. Il accourut aussitôt chez les boulangers pour exiger le pain au prix fixé, et il l'exigea avec cet air de résolution et de menace que donnent la passion, la force et la loi réunies ensemble. Il ne faut pas demander si les boulangers frémirent. Ils étaient obligés de pétrir, enfourner et défourner sans interruption, parce que le peuple, jugeant confusément de la violence de cette mesure, les assiégeait sans relâche, afin de jouir de cet avantage temporaire; travailler, et gagner des maladies plus qu'à l'ordinaire, pour perdre sur leur marchandise, on peut juger quel plaisir ce devait être pour eux. Mais, d'un côté, les magistrats prononçaient des peines; de l'autre, le peuple

pressait et murmurait au moindre retard qu'on apportait à le servir, et menaçait sourdement d'une de ses justices, qui sont les plus mauvaises qui se fassent dans ce monde, en sorte qu'il n'y avait point de relâche; il fallait pétrir, enfourner, défourner et vendre. Cependant, pour les faire persévérer dans cette entreprise, il ne suffisait pas de donner des ordres sévères, d'imprimer de la crainte; il fallait qu'ils en eussent la faculté; et si cet état de choses eût duré plus long-temps, ils n'en auraient plus été les maîtres. Les magistrats remontraient eux-mêmes continuellement l'injustice et les désagréments des devoirs qui leur avaient été imposés; ils menaçaient de tout abandonner et de se retirer; et en attendant ils avançaient comme ils le pouvaient, espérant qu'un jour ou l'autre le grand-chancelier reviendrait sur sa décision. Mais Antonio Ferrer, qui était ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de caractère, répondait que les boulangers avaient de grands bénéfices, qu'ils en avaient eu beaucoup auparavant, et qu'ils en auraient encore dans la suite, lorsque les temps seraient deve-

nus meilleurs; que l'on verrait, qu'on penserait à les indemniser des deniers publics, et qu'en attendant ils eussent à continuer. Ou bien il était véritablement persuadé le premier des raisons qu'il alléguait aux autres, ou bien, jugeant par les effets qu'elle avait produits de l'impossibilité de maintenir cette mesure, il voulait laisser à d'autres l'odieux de la révoquer; car, qui pourrait deviner au juste la pensée d'Antonio Ferrer? Le fait est qu'il ne changea pas un iota à ce qu'il avait prescrit. Enfin les décurions (magistrature municipale composée de nobles, qui dura jusque vers la fin du dernier siècle) exposèrent au gouverneur, dans un rapport, l'état dans lequel se trouvaient les choses, en l'engageant à trouver quelque tempérament qui pût rétablir l'ordre.

Don Gonzalo, enfoncé jusqu'aux oreilles dans les affaires de la guerre, fit ce que le lecteur s'imaginera facilement : il nomma un conseil auquel il conféra l'autorité de fixer un prix convenable au pain ; ce qui était une décision également juste pour les deux partis. Les députés se réunirent, ou, comme le disaient les

Espagnols dans le jargon administratif d'alors, se formèrent en junte; et après mille révérences et mille compliments, après bien des préambules, des réticences, des propositions en l'air, des tergiversations, dans une délibération dont ils appréciaient tous la nécessité, assurés qu'ils discutaient une mesure dangereuse pour eux, mais convaincus qu'il n'y avait pas d'autre remède, ils s'accordèrent pour augmenter le prix du pain. Les boulangers respirèrent; mais le peuple entra en fureur.

Dans la soirée qui précéda le jour où Renzo arriva à Milan, les rues et les places étaient remplies d'hommes, qui, transportés de colère et prédominés d'une pensée commune, se connaissant, ou étrangers les uns aux autres, se réunissaient en groupes, en troupes, sans aucun accord précédent, presque sans s'en apercevoir, comme des gouttes d'eau répandues sur un terrain incliné. Chaque discours augmentait la persuasion et l'indignation des auditeurs, comme de celui qui l'avait proféré. Parmi tant d'hommes passionnés, il y en avait bien quelques-uns qui, plus de sang froid, observaient

avec un plaisir secret comment les affaires empiraient, et prenaient soin de les rendre plus mauvaises au moyen de ces raisonnements et de ces nouvelles que les fourbes savent composer, et que les ames courroucées sont disposées à croire, et qui se proposaient de ne pas laisser reposer l'eau sans y avoir fait un peu de pêche. Des milliers d'hommes se rassemblèrent avec le sentiment indéterminé qu'il y avait quelque chose à entreprendre, et que quelque chose s'exécuterait. Les rassemblements devancèrent l'aurore : des enfants, des femmes, des hommes, des vieillards, des ouvriers, des mendiants, se réunissaient au hasard : ici on entendait le murmure d'un grand nombre de voix ; là un orateur auquel la multitude applaudissait ; celui-ci faisait à son voisin l'interrogation qu'on venait de lui faire à lui-même ; celui-là répétait l'exclamation qu'il avait entendu résonner à son oreille ; ce n'était partout que des plaintes, des menaces, des signes d'étonnement : et cependant un petit nombre de mots composaient le matériel de tant de discours.

Il ne manquait plus qu'une occasion, un

mouvement, une impulsion quelconque, pour mettre les paroles en action ; et cela ne tarda pas beaucoup. Dès le commencement du jour, les garçons boulangers sortaient des boutiques, chargés de paniers remplis de pain qu'ils allaient porter dans les maisons pour les consommations habituelles. La première apparition dans les groupes, d'un de ces garçons qui venait si mal à propos, fut comme la chute d'une étincelle dans une poudrière. « En voici du pain! crièrent cent voix à la fois.—Oui, pour les tyrans qui nagent dans l'abondance et veulent nous faire mourir de faim, dit un des individus qui, s'approchant du garçon et mettant la main sur le bord du panier, le secoue violemment en disant : laisse-moi voir. » Le garçon rougit, pâlit, tremble; il voudrait dire : laissez-moi m'en aller; mais la parole expire dans sa bouche, les bras lui manquent, et il cherche à se débarrasser pour s'enfuir. Aussitôt on entend crier : « A bas le panier. » Plusieurs mains le saisissent, le renversent, jettent en l'air la toile qui le couvre : un murmure se fait entendre à l'entour. « Nous sommes des

hommes aussi : nous devons manger du pain, » dit le premier; il en prend un, le soulève pour le montrer à la troupe affamée, et mord dedans : alors le panier est envahi et le pain partagé. Ceux à qui il n'était rien resté, irrités par la vue du butin qu'avaient fait les autres, et animés par la facilité de l'entreprise, se mirent en mouvement pour chercher d'autres paniers, et ils en dévalisaient autant qu'ils en rencontraient. Il n'était pas même nécessaire d'attaquer les porteurs, parce que ceux qui se trouvaient malheureusement en route, ayant vu quelle tournure prenait la révolte, déposaient volontairement leur charge, et s'enfuyaient à toutes jambes. Avec tout cela, ceux qui demeuraient à jeun, étaient sans comparaison les plus nombreux, et les conquérants eux-mêmes n'étaient point satisfaits d'un si faible butin; et d'ailleurs on voyait mêlés avec les uns et avec les autres ceux qui avaient fait le projet d'un désordre beaucoup mieux organisé. Tout-à-coup on entend crier : « Au four! au four! »

Dans la rue que l'on appelait le Cours-des-

Serfs, il y avait un four, qui s'y trouve encore aujourd'hui et porte le même nom; nom qui en toscan signifie le four des Béquilles, et en milanais est composé de mots si hétéroclites, si ridicules, si sauvages, que l'alphabet de la langue n'a pas de signes pour en indiquer le son. Ce fut vers ce point que se dirigea la foule. Le maître de la boutique interrogeait le garçon qui était revenu sans panier, et qui, tout hors d'haleine et épouvanté, racontait en balbutiant sa triste aventure, quand on entend une grande rumeur; le bruit augmente, il s'approchait : on aperçoit les avant-coureurs des révoltés.

« Fermez la boutique, vite, vite: » l'un court demander du secours au capitaine de justice; les autres ferment la boutique à la hâte, et barricadent les portes en dedans. La multitude commence à grossir devant la maison et à crier : « Du pain! du pain! ouvrez! ouvrez! »

Mais dans le moment on voit arriver le capitaine de justice, au milieu d'une troupe de hallebardiers. « Allons, mes enfants, retirez-vous, et faites place au capitaine, » se met-il à crier,

ainsi que les hallebardiers. La populace, qui n'était pas encore trop bien établie, fait un peu de place; en sorte que ceux-ci peuvent arriver et s'adosser, sinon en ordre, du moins réunis, à la porte fermée de la boutique. « Mes enfants, leur criait de là le capitaine, que faites-vous ici? Rentrez chez vous! Où donc est la crainte de Dieu? Que dira le roi notre souverain? Nous ne voulons pas vous faire de mal; mais, rentrez chez vous. De bonne foi! que prétendez-vous faire ici entassés de cette façon? Rien de bon, ni pour votre ame ni pour votre corps; rentrez, rentrez. » Mais ceux qui pouvaient distinguer le visage de l'orateur et entendre son discours, quand même ils auraient voulu obéir, de quelle manière auraient-ils pu le faire, entourés comme ils l'étaient par ceux qui se tenaient derrière eux, et qui à leur tour étaient poussés par d'autres, comme les flots par les flots, jusqu'à l'extrémité de la foule, qui allait toujours en augmentant? Le capitaine commençait à être un peu mal à son aise. « Faites reculer ceux qui sont sur les derrières; car, en vérité, je perds la respira-

tion, disait-il aux hallebardiers : mais ne faites de mal à personne ; tâchons d'entrer dans la boutique : repoussez-les, faites-les reculer. »

« En arrière ! en arrière ! » criaient les hallebardiers, en se serrant et appuyant tous ensemble sur les premiers qu'ils repoussaient avec le manche de leurs armes. Ceux-ci hurlaient, reculaient comme ils pouvaient, donnaient des coups de pied, des coups de coude, et marchaient sur les pieds de ceux qui se trouvaient derrière eux ; on fait un mouvement, on presse, on pousse, de manière que ceux qui étaient au centre auraient bien donné quelque chose pour se trouver ailleurs. Cependant on est parvenu à obtenir un peu d'espace près de la porte : le capitaine frappe, tempête, crie qu'on lui ouvre ; ceux du dedans paraissent aux fenêtres ; on descend précipitamment, on ouvre ; le capitaine entre, appelle les hallebardiers, qui pénètrent dans la boutique l'un après l'autre, les derniers contenant la foule avec leurs armes. Quand ils y sont tous, on barricade la porte : le capitaine monte aussitôt, et se pré-

sente à une fenêtre, d'où il contemple le frémissement des flots populaires.

« Mes enfants! crie-t-il aux révoltés; mes enfants, retournez chez vous; j'accorde un pardon absolu à quiconque rentrera sur-le-champ dans sa maison. »

« Du pain! du pain! Ouvrez, ouvrez! » étaient les mots que l'on distinguait le plus clairement parmi les vociférations féroces que la multitude faisait entendre pour réponse.

« De la prudence, mes enfants : prenez-y bien garde, il en est encore temps. Allons, retirez-vous, rentrez dans vos demeures. Vous aurez du pain; mais ce n'est pas de cette manière-là. Eh ?... eh ? que faites-vous là-bas, à cette porte? Attendez, attendez, je vais descendre; prenez-y bien garde! c'est un grand crime. Allons, je descends. Eh! eh! quittez ces barres de fer que je vous vois dans les mains. Comment! vous, Milanais, qui êtes renommés partout pour votre douceur! Écoutez, écoutez! vous avez toujours été de bons enf... Ah! canaille! »

Ce rapide changement de style fut occasionné par une pierre, qui, échappée de la main d'un de ces bons enfants, était venue frapper le capitaine à la tête, sur la protubérance gauche de la profondeur métaphysique. « Canaille! canaille ! » continuait-il de crier, en fermant la fenêtre avec colère, et se retirant. Mais, bien qu'il eût crié à pleine bouche, ses paroles, bonnes et mauvaises, s'étaient toutes perdues en l'air, étouffées par les mugissements qui venaient d'en-bas. Il disait ensuite qu'il voyait les mutins, au moyen de pierres et d'outils en fer (les premiers qu'ils avaient pu se procurer dans la rue), chercher à entr'ouvrir la porte et les fenêtres, pour enlever les ferrures, et déja ce travail était fort avancé.

Cependant les maîtres et les garçons de la boutique qui étaient aux fenêtres des étages supérieurs avec un approvisionnement de pierres (ils avaient probablement dépavé une cour), criaient, gesticulaient, menaçaient les mutins, pour les forcer à se retirer; ils leur montraient les pierres, et faisaient mine de les leur jeter. Voyant que rien ne les détournait de leur

projet, ils commencèrent en effet à les leur lancer. Pas une ne tombait à faux ; car les assaillants étaient tellement pressés, qu'un grain de millet, comme on dit, ne serait pas tombé à terre.

« Ah ! coquins ! ah ! brigands ! est-ce là le pain que vous donnez aux pauvres gens ? En avant ! en avant ! A nous ! » criait-on dans la rue. Il y en eut plusieurs de blessés, et deux enfants restèrent morts sur la place. La fureur accrut les forces de la multitude ; les portes, les volets furent enlevés, et le torrent pénétra de toutes parts. Les assiégés s'étant aperçus de la fâcheuse position où ils se trouvaient, se réfugièrent à la hâte dans le grenier : le capitaine, les hallebardiers et quelques individus de la maison, se retranchèrent sous les toits ; d'autres, sortant par les lucarnes, s'enfuyaient sur les toits même comme des chats.

La vue du butin fait oublier aux vainqueurs leurs projets de vengeance ; ils se jettent sur les coffres, le pain est mis au pillage. D'autres au contraire s'empressent de briser la serrure du comptoir, volent à pleines mains, entas-

sent et reviennent chargés d'argent, pour retourner ensuite prendre du pain, s'il en reste encore. La foule se répand dans les magasins intérieurs : les uns se passent les sacs, en renversent quelques-uns qu'ils ouvrent, et, pour les rendre transportables, jettent à terre une partie de la farine; les autres, criant : « Attendez, attendez ! » cherchent à la recueillir dans leurs mouchoirs et dans leurs vêtements, ou se jettent sur un pétrin, et s'emparent de la pâte qu'ils y trouvent, et qui, s'alongeant, leur échappe de toutes parts. Ici, un individu prend un blutoir et l'emporte en le soulevant en l'air; là, un autre individu va et vient, s'agite en tous sens; hommes, femmes, enfants, se pressent, se poussent, crient; et une poussière blanche, qui s'élève de toutes parts, enveloppe tout comme un nuage de neige. Au dehors on voyait une masse composée de deux processions opposées, qui se pressaient et s'entre-choquaient à l'envi : c'étaient ceux qui sortaient avec leur butin, et ceux qui voulaient entrer pour en faire.

Pendant qu'on pillait ainsi cette boulangerie, les autres n'étaient ni sans inquiétude ni sans danger; mais les mutins ne s'y étaient pas portés en assez grand nombre pour entreprendre quelque chose; dans plusieurs, les marchands avaient rassemblé des auxiliaires, et se tenaient sur la défensive; ailleurs, moins forts en nombre, ou plus épouvantés, ils capitulaient en quelque sorte, et distribuaient du pain aux malveillants qui commençaient à s'amasser devant leurs boutiques, à condition qu'ils se retireraient; et ceux-ci s'en allaient, non pas qu'ils fussent satisfaits de ce qu'ils avaient obtenu, mais parce que les hallebardiers et les sbires[1], qui se trouvaient là plus à l'aise à cause de la malheureuse boulangerie des Béquilles, pouvaient se porter dans les autres endroits en force suffisante pour tenir en respect ces petites troupes de mutins. Aussi le bruit et le concours allaient toujours croissant à cette malencontreuse boulangerie, parce que tous ceux à qui les mains démangeaient, et qui se sentaient le courage de faire quelque coup

d'éclat, se portaient sur ce point, où leurs amis étaient en majorité, ce qui leur assurait l'impunité.

Les choses étaient en cet état lorsque Renzo, achevant, comme nous l'avons dit, de rompre son pain, entrait dans le faubourg de la Porte-Orientale, et s'acheminait, sans le savoir, justement vers le point central du tumulte. Il s'avançait, tantôt précipité, tantôt retardé par la foule; et en marchant, il examinait avec attention, et prêtait l'oreille pour tâcher d'acquérir, au milieu de ce bruit confus de discours, quelque connaissance positive de ce qui se passait. Voici le résumé de tout ce qu'il avait pu recueillir en chemin.

« Elle est maintenant découverte, criait l'un, l'infame imposture de ces brigands qui nous disaient qu'il n'y avait ni pain, ni farine, ni blé. Il ne reste plus aucun doute, la chose est claire; et désormais ils ne pourront plus nous en faire accroire. Vive l'abondance! »

« Je vous dis, moi, que tout cela ne servira à rien, disait un autre; c'est un coup d'épée dans l'eau; ce sera pis même, si on ne fait

pas une bonne justice. Le pain viendra à bon marché; mais ils y mettront du poison pour faire mourir les pauvres gens comme des mouches. Ils disent déja que nous sommes trop nombreux; ils l'ont dit à la junte, et je le tiens de bonne source, puisque je l'ai appris d'une de mes commères, qui est l'amie d'une parente du cuisinier d'un de ces tyrans. »

Un autre, la bouche écumante, et tenant dans un lambeau de mouchoir ses cheveux en désordre et ensanglantés, proférait des paroles atroces qu'on n'oserait rapporter; et quelques-uns de ses voisins les répétaient, comme pour le consoler.

« Place, place, messieurs! la politesse veut qu'on cède le pas à un pauvre père de famille qui va porter à manger à cinq enfants. » C'est ainsi que s'exprimait un individu qui arrivait ployant sous le poids d'un grand sac de farine; et chacun s'empressait de s'éloigner pour lui faire passage.

« Quant à moi, disait un autre, presque à demi-voix, à un de ses camarades, je m'en moque. Je suis un homme du monde, et je sais

comme vont les affaires du genre de celles-ci. Ces misérables qui font aujourd'hui tant de bruit, demain ou après, resteront chez eux transis de peur. J'ai déja découvert certaines figures, certains hommes de bien, qui se promènent en faisant les espions et notent les individus; et puis quand tout sera fini, on réglera les comptes, et chacun aura ce qui lui doit revenir. »

« Celui qui protége les boulangers, criait une voix sonore qui attira l'attention de Renzo, c'est l'intendant des vivres. »

« Ce sont tous des brigands, » disait un autre.

« Oui, mais il en est le chef, » répliqua le premier.

L'intendant des vivres, choisi chaque année par le gouverneur sur une liste de six nobles formée par le conseil des décurions, était le président de ce conseil et du tribunal des vivres, lequel, composé lui-même de douze nobles, avait entre autres attributions, principalement celle de l'approvisionnement. Celui qui se trouvait occuper un pareil emploi devait nécessairement, dans les temps de famine et d'ignorance,

être regardé comme l'auteur de tous les maux : à moins qu'il ne fît ce qu'avait fait Ferrer, chose qui n'était point en son pouvoir, lors même qu'elle eût été dans ses idées.

« Les coquins ! s'écriait un autre; peut-on faire quelque chose de plus coupable ? Ils sont allés jusqu'à dire que le grand-chancelier est un vieux radoteur, pour lui faire perdre son crédit, et commander seuls. Il faudrait faire une grande chaponnière, et les y enfermer tous pour les nourrir de vesce et d'ivraie comme ils veulent nous traiter. »

« Ah oui ! du pain ! disait un autre qui cherchait à s'en aller à la hâte : du pain ? Des pierres d'une livre : des pierres de ce poids, qui tombaient comme la grêle. Ah ! que de côtes brisées ! J'aurais bien voulu n'être pas sorti de chez moi. »

Au milieu de ces discours, dont je ne saurais dire s'il était plus étourdi que bien informé, et au milieu des coudoiements de la foule, Renzo arriva enfin devant cette boulangerie. La masse du peuple avait déja beaucoup diminué, en sorte qu'il put contempler le dé-

gât récent et considérable qu'elle avait fait. Les murs étaient dégradés et criblés de cailloux et de tuiles, les fenêtres arrachées, et la porte enlevée.

—Tout cela n'est pas beau, se disait Renzo en lui-même : s'ils arrangent tous les fours de cette manière, où veulent-ils que l'on fasse le pain ? Dans les puits ? —

De temps en temps on voyait sortir de la maison quelque malveillant qui emportait un morceau de coffre, de pétrin, ou de blutoir, un banneton, un banc, un panier, un registre, quelque chose enfin de cette pauvre boulangerie, et, criant, Place, place, passait au milieu de la foule. Tous ces misérables s'acheminaient du même côté, et s'arrêtaient à un point convenu. Renzo voulut voir encore ce qui se passait par là, et suivit un individu qui jetait sur ses épaules un tas de planches brisées, et allait avec les autres par la rue qui longe la face septentrionale du dôme, et qui prenait son nom des degrés qui s'y trouvaient et qui n'y existent plus depuis quelque temps. L'envie d'observer les événements ne put empêcher le montagnard,

arrivé à la vue de cet immense édifice, de s'arrêter pour le contempler avec étonnement. Il doubla le pas ensuite pour rejoindre l'homme qu'il avait pris pour guide, et qui se dirigeait vers le milieu de la place, mais non sans donner un coup d'œil à la façade du dôme, alors ébauchée en grande partie et bien éloignée de la perfection où elle se trouve aujourd'hui. Plus il avançait, et plus il rencontrait de monde; mais on faisait place au porteur, il fendait les flots du peuple; et Renzo, s'avançant dans le vide qu'il avait produit, parvint avec lui dans le centre de la foule. Là il y avait un espace ménagé, et dans le milieu un monceau de débris, restes des attentats que nous avons racontés, et dont les révoltés faisaient un feu de joie. Autour on entendait un battement de mains et de pieds, et un chœur de mille cris de triomphe et de fureur.

L'homme qui portait le tas de planches le renversa sur le brasier, tandis qu'un autre, avec un tronçon de pelle à moitié brûlé, remuait et attisait le feu : la fumée s'élève et devient épaisse, la flamme brille, et avec elle

les cris deviennent plus bruyants. « Vive l'abondance ! Meurent les accapareurs ! Meurent la disette, l'intendance des vivres, la junte ! Vive l'abondance ! Vive le pain ! »

A dire le vrai, la destruction des blutoirs et des pétrins, la démolition des fours, et le pillage des boulangers, ne sont pas les moyens les plus expéditifs pour se procurer du pain ; mais c'est une de ces sottises métaphysiques qui ne tombent pas dans l'esprit de la multitude. Renzo, sans avoir une tête trop métaphysique, mais n'éprouvant pas l'effervescence des autres, faisait cette réflexion dans son cœur. Il la garda pour lui-même, parce que de tant de figures différentes il n'y en avait pas une qui semblât dire : Frère, si je fais mal, corrigez-moi, je vous en serai obligé.

La flamme s'était de nouveau éteinte ; on ne voyait plus venir personne avec d'autres combustibles, et la foule commençait à s'ennuyer, quand le bruit courut qu'au Cordusio, petite place ou carrefour situé à peu de distance, on donnait l'assaut à un four. Dans des circonstances comme celles-ci, la nouvelle

d'une telle entreprise suffit pour la faire exécuter. A ce bruit, on remarqua dans la multitude une envie bien prononcée de se porter en cet endroit : « J'y vais; y viens-tu? partons, partons, » entendait-on de tous côtés: la masse se rompt, murmure, s'achemine. Renzo, qui était resté en arrière, suivait lentement, excepté quand le torrent l'entraînait; et en marchant, il tenait conseil en lui-même, pour savoir s'il ne ferait pas mieux de s'éloigner de la bagarre et d'aller au couvent demander le père Bonaventure, que d'être encore témoin de cette expédition. La curiosité l'emporta. Néanmoins il prit la résolution de ne pas se trouver dans la mêlée pour se faire briser les os, ou risquer de s'attirer quelque chose de pis, mais d'observer tout de loin. Ayant pris ce parti, et se trouvant déja un peu à son aise, il tira le second pain, et en ayant cassé un morceau, il s'achemina dans la direction de cette masse tumultueuse.

Celle-ci, par l'issue qui débouche dans l'angle de la place, s'était déja introduite dans la rue courte et étroite de Pescheria-Vecchia, et,

de là, par l'arcade en biais que l'on y rencontre dans la place des Marchands. Là, on en voyait bien peu passer devant la niche existant au milieu de la terrasse de l'édifice appelé alors le Collége-des-Docteurs, sans jeter un coup d'œil sur la grande statue de Philippe II, qui s'y trouvait, et dont l'air sérieux, dur, menaçant, bourru même, et c'est peu dire, inspirait, quoique en marbre, je ne sais quoi de respectueux, et semblait prêt à leur dire : Me voilà, misérables!

Cette niche est vide maintenant, par suite d'un accident singulier qui arriva cent soixante-dix ans environ après les événements que nous racontons. On s'aperçut un jour que la tête de la statue avait été changée, qu'on lui avait enlevé son sceptre, qui avait été remplacé par un poignard, et qu'on avait inscrit sur le piédestal le nom de Marcus-Brutus. Elle resta ainsi tronquée pendant deux années; mais un matin, certains individus, qui n'avaient aucune sympathie avec Marcus-Brutus, et qui même devaient renfermer une haine secrète contre lui, s'avisèrent de passer une corde au-

tour de la statue, l'ébranlèrent, et la brisèrent en mille morceaux: rongée et réduite à un torse informe, ils la traînèrent ensuite, non sans beaucoup de rumeur, par les rues; et quand ils se furent bien rassasiés, ils la jetèrent on ne sait où. Qui l'eût prédit à André Biffi, quand il la sculptait!

De la place des Marchands, la foule bruyante se porta dans la ruelle des Futainiers, d'où elle se répandit dans le Cordusio. En y arrivant, les révoltés portaient leurs regards sur le four qui avait été indiqué. Mais au lieu des nombreux amis qu'ils s'attendaient à y rencontrer déja à l'ouvrage, ils n'en aperçurent qu'une petite quantité qui rôdaient à quelque distance de la boutique, laquelle était fermée, et dont les fenêtres étaient garnies de gens armés, qui montraient l'intention de vouloir se défendre au besoin. Ils s'éloignèrent alors, et vinrent trouver ceux qui arrivaient pour connaître le parti qu'ils voudraient prendre; quelques-uns même s'en retournaient et restaient en arrière. C'était un trépignement, des exclamations de surprise, des interrogations, des

éclaircissements, une rumeur confuse de consultations, qui ressemblaient au bruissement des flots. Au milieu de ces débats, une maudite voix, sortie du sein de la foule, fit entendre ces paroles sinistres : « La maison de l'intendant des vivres est près d'ici ; allons nous faire justice et la piller. » Ces mots parurent plutôt le signal d'un complot formé à l'avance, que l'expression d'une proposition nouvelle. « Chez l'intendant! chez l'intendant! » était le seul cri que l'on entendît; et aussitôt la foule, animée d'une fureur commune, se porta vers la rue où était située la maison si malheureusement désignée.

CHAPITRE XIII.

Le malheureux intendant des vivres venait d'achever un triste et maigre repas, qu'il avait fait à contre-cœur avec un peu de pain rassis, et il attendait avec une extrême inquiétude comment finirait cette tempête, bien éloigné de soupçonner qu'elle dût venir éclater sur sa tête d'une manière aussi épouvantable. Un inconnu qui s'y intéressait, devançant charitablement la troupe des révoltés et accourant à toutes jambes, entra dans la maison pour donner avis de l'imminent danger dont elle était menacée. Les domestiques, attirés sur la porte par la rumeur, observaient avec effroi la partie de la rue par laquelle la foule s'approchait. Tandis qu'ils écoutaient cet utile avertissement,

ils voient paraître l'avant-garde. On court précipitamment en informer le maître : pendant que celui-ci délibère s'il doit demeurer ou fuir, un autre lui vient annoncer qu'il n'est plus temps. A peine les domestiques ont-ils pu fermer la porte : ils la barricadent, l'étayent, s'empressent de fermer les volets, comme on a coutume de le faire dans un jour d'orage, lorsqu'on s'attend d'un moment à l'autre à voir tomber une grêle abondante. Ces longs et terribles mugissements, qui semblent tomber du ciel comme la foudre, retentissent au milieu de la cour, dont tous les murs y répondent ; et, au milieu de ce bruit confus et mêlé, on entend les coups répétés et plus forts des pierres lancées contre la porte.

« L'intendant! le tyran! l'accapareur! nous le voulons mort ou vif! »

Le pauvre homme errait de chambre en chambre, tremblant, demi-mort, joignant les mains, se recommandant à Dieu, et conjurant ses domestiques de tenir ferme et de trouver quelque moyen de le faire échapper. Mais comment, et par quel endroit? Il monte dans le grenier,

et, d'une lucarne pratiquée entre le toit et le lambris, il jette un regard épouvanté dans la rue, où il aperçoit une troupe de furibonds, dont les cris de mort viennent frapper son oreille : plus tremblant que jamais, il court chercher une retraite plus sûre et plus cachée. Blotti dans un coin de sa maison, il écoute attentivement si cette terrible rumeur s'apaise, si le tumulte s'éloigne; mais, au contraire, il acquiert la certitude que les vociférations deviennent plus atroces et plus bruyantes, et croit entendre la porte chanceler. Un nouveau serrement de cœur le saisit, et il se bouche les oreilles à la hâte. Puis, comme hors de lui, grinçant les dents, et le visage décomposé, il étendait les bras avec impétuosité, et appuyait les poings comme s'il eût voulu résister aux efforts dirigés contre la porte. Enfin, désespéré, il se laisse tomber, et demeure insensible, sans mouvement, comme s'il eût attendu la mort.

Renzo se trouvait alors dans le fort de la mêlée, et il n'y avait pas été entraîné par le torrent, mais y était volontairement accouru. A cette première proposition de sang, il avait

senti le sien se révolter : quant au pillage, il ne savait pas au juste si c'était bien ou mal dans cette circonstance; mais l'idée d'un meurtre excita en lui une horreur soudaine et profonde. Et bien que par suite de cette funeste disposition des ames passionnées à tout croire, il fût bien convaincu, par les accusations d'un si grand nombre de gens, que l'intendant était un scélérat, un accapareur, comme s'il eût connu particulièrement et avec certitude ce que le malheureux avait fait, omis de faire et projeté; cependant il était accouru des premiers dans l'intention bien prononcée de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le sauver. Dans cette disposition d'esprit, il s'était approché de la porte, qui était attaquée de cent manières différentes. Les uns, avec des cailloux, brisaient les clous de la serrure pour l'arracher; d'autres, munis de pieux, de ciseaux et de marteaux, cherchaient à l'enfoncer avec plus de méthode; d'autres encore, avec des pierres aiguës, avec des couteaux épointés, avec des clous, avec les ongles, à défaut d'autres moyens, dégradaient les murs, et s'avan-

çaient peu à peu pour faire une brèche. Ceux qui ne pouvaient pas mettre la main à l'ouvrage excitaient les autres par leurs cris; mais en même temps, en se pressant sur les premiers, ces individus ralentissaient le travail, déja très-gêné par l'empressement désordonné des travailleurs; car heureusement il arrive quelquefois pour le mal ce qui n'arrive que trop fréquemment pour le bien, que ses fauteurs les plus ardents y deviennent un obstacle.

Les magistrats, qui, les premiers, avaient eu connaissance de cette émeute, firent aussitôt demander du secours au commandant du château, qu'on appelait alors le château de la porte Giovia, et il leur envoya sur-le-champ un détachement. Mais dans l'intervalle qui s'était écoulé entre l'avertissement, l'expédition des ordres, la réunion des troupes, leur départ et leur arrivée, la maison s'était trouvée entourée de nombreux assaillants, et il dut faire halte très-loin de cette maison à la naissance du rassemblement. L'officier qui le commandait ne savait trop quel parti prendre. Il

n'y avait là, pour ainsi dire, qu'une réunion de gens oisifs et désarmés de tout âge et de tout sexe. Aux sommations qui leur étaient faites de se séparer et de faire place, ils répondaient par un sourd et long murmure, et personne ne bougeait. Ordonner de faire feu sur cette masse, paraissait à l'officier une chose non-seulement cruelle, mais pleine de dangers, chose qui, en offensant les moins terribles, aurait irrité les plus violents; et d'ailleurs il n'avait pas reçu de semblables instructions. Ouvrir cette première foule, la refouler à droite et à gauche, et aller en avant porter la guerre à qui la faisait, eût été mieux sans doute; mais le point était de réussir. Qui sait si les soldats auraient pu s'avancer réunis et en bon ordre? Qui sait si, au lieu de rompre la foule, ils ne se seraient pas eux-mêmes trouvés dispersés, et ne se fussent pas vus à la merci de la populace après l'avoir irritée? L'irrésolution du commandant et l'immobilité des soldats furent, à tort ou à raison, imputées à la crainte. Les gens qui se trouvaient près d'eux se contentaient de les regarder au visage, avec

un air, comme disent les Milanais, qui signifie Je m'en moque; ceux qui étaient un peu éloignés ne se contentaient pas de les provoquer par des gestes et des railleries; au-delà, il y en avait peu qui sussent s'ils étaient là ou s'en inquiétassent : les assaillants continuaient à ouvrir la muraille, sans autre pensée que de réussir dans leur entreprise le plus promptement possible; les spectateurs ne cessaient de les exciter par leurs cris.

Au milieu de ces mutins, on distinguait un vieillard méprisable, qui était à lui seul un spectacle; il promenait sur la foule deux yeux caves et enflammés, et un affreux sourire contractait ses lèvres; les mains élevées au-dessus de sa tête chauve, il agitait un marteau, une corde, quatre grands clous, avec lesquels, disait-il, il voulait attacher l'intendant sur la porte de sa maison quand il aurait expiré.

« Dieu! quelle horreur! » s'écria involontairement Renzo, indigné de ces paroles, en présence de tant d'autres individus qui paraissaient les approuver avec complaisance; et

cherchant à animer quelques individus qui, bien que silencieux, laissaient transpirer la même indignation : « Quelle honte ! Eh quoi ! voulons-nous donc faire le métier de bourreaux ? assassiner un chrétien ! Comment voulez-vous que Dieu nous donne du pain, si nous commettons de pareils crimes ? Il nous lancera son tonnerre, au lieu de nous envoyer du pain ! »

« Ah chien ! traître à la patrie ! » s'écria, en se retournant vers Renzo avec un visage enflammé, un de ceux qui avaient pu entendre, au milieu du bruit, ces saintes paroles. « Attends, attends ! C'est un domestique de l'intendant, déguisé en paysan, c'est un espion : jetez-vous sur lui ! » Cent voix répondirent à l'entour : « Qu'y a-t-il ? où est-il ? quel est-il ? — Un domestique de l'intendant. — Un espion. — L'intendant déguisé en paysan, qui s'échappe. — Où est-il ? où est-il ? — Saisissez-le ! tombez sur lui ! » Renzo se tait, et voudrait se perdre dans la foule. Quelques-uns de ses voisins l'aident à se cacher, et par d'autres cris, ils cherchent à étouffer ces voix ennemies et homicides. Mais ce qui le servit mieux que tout le reste, fut ce

cri que l'on entendit à quelques pas : « Place! place, voici du secours! »

Quel était ce secours? C'était une longue échelle, que quelques hommes apportaient pour pénétrer dans la maison par une fenêtre. Mais, par bonheur, ce moyen qui aurait rendu la chose facile n'était guère facile à mettre en œuvre. Les porteurs, à l'un et l'autre bout et sur toute la longueur de la machine, heurtés de mille manières, et séparés par la foule, chancelaient à chaque pas : l'un, la tête prise entre deux échelons, et les montants sur les épaules succombant sous le poids, poussait des cris lamentables; l'autre était arraché de son fardeau, et l'échelle abandonnée frappait ceux qui s'en trouvaient les plus voisins, à la tête, aux bras, aux épaules : on peut se peindre les plaintes, les gémissements de ceux qui en étaient les victimes. D'autres la soulèvent, passent dessous, la chargent sur leur dos en criant : « Allons, courage! » La fatale machine avance par bonds et par sauts, tantôt à droite, tantôt à gauche. Elle arriva à temps pour distraire et diminuer les ennemis de Renzo, qui,

profitant de la confusion née au sein de la confusion même, saisit l'instant favorable; puis, jouant des coudes tant qu'il put, s'éloigna de cette place, où il ne faisait pas bon pour lui, avec l'intention de sortir le plus promptement qu'il pourrait du tumulte, et d'aller, sans plus tarder, trouver ou attendre le père Bonaventure.

Tout-à-coup une commotion, commencée à une des extrémités, se propage dans la foule; un bruit se répand, passe de bouche en bouche, circule dans toute la foule : « Ferrer! Ferrer! » On voit éclater des signes de surprise, de plaisir, de dépit, de joie ou de colère, partout où retentit ce nom : ici un homme le crie, plus loin un autre veut l'étouffer; l'un affirme, l'autre nie; celui-ci le bénit, celui-là le blasphème.

« Ferrer arrive! — C'est faux, c'est faux! —Oui, oui; vive Ferrer! celui qui nous donne le pain à bon marché! — Non, non! — Le voici, le voici en carrosse. — Que veut-il? que vient-il faire? nous n'avons besoin de personne! — Ferrer! vive Ferrer, l'ami des pauvres gens!

Il vient arrêter l'intendant des vivres. — Non, non : nous voulons nous faire justice nous-mêmes. — En arrière, en arrière ! — Oui, oui : Ferrer ! qu'il vienne ; en prison l'intendant ! »

Et tous, se levant sur la pointe des pieds, portent leurs regards vers le côté où l'on annonce cette arrivée inattendue ! En se levant ainsi, ils ne voyaient ni plus ni moins que s'ils étaient restés les pieds à terre ; mais enfin tous se haussaient.

En effet, à l'une des extrémités de la foule, du côté opposé à celui où se tenaient les soldats, était arrivé en carrosse le grand-chancelier Antonio Ferrer, qui, se faisant probablement conscience d'avoir, par ses dispositions et son opiniâtreté, été, sinon la cause, au moins l'occasion de cette émeute, venait maintenant pour tâcher de l'apaiser et en détourner l'effet le plus terrible et le plus irréparable : il venait faire usage, dans un louable dessein, d'une popularité mal acquise.

Dans les émotions populaires, il y a toujours un certain nombre d'hommes qui, soit par l'exaspération de leurs passions, ou par

une conviction fanatique, soit par une intention criminelle, ou un malheureux penchant à la destruction, font tout ce qu'ils peuvent pour pousser les choses au pire; ils donnent, approuvent les conseils les plus sanguinaires, et raniment l'incendie toutes les fois qu'ils le voient prêt à s'éteindre. Rien ne leur paraît jamais assez violent; ils voudraient que le tumulte n'eût ni mesure ni fin. Mais, comme pour servir de contre-poids, il y a toujours aussi un certain nombre d'autres hommes qui, peut-être avec une pareille ardeur et une persévérance pareille, agissent dans l'intention de produire un effet contraire : ceux-ci portés d'amitié, de partialité pour les personnes menacées; ceux-là sans autre impulsion qu'une pieuse et soudaine horreur du sang et des actions atroces. Que le ciel les récompense! Dans chacun de ces deux partis opposés, bien qu'il n'y ait jamais rien de concerté d'avance, la conformité des volontés crée un concert instantané dans les opérations. Ce qui compose ensuite la masse et presque le matériel du tumulte est un mélange

hétérogène d'hommes, qui, par des gradations et des nuances infinies, passent de l'un à l'autre extrême, moitié excités ou trompés, moitié enclins vers une certaine justice, comme ils l'entendent; désireux de voir quelque bonne scélératesse; prompts à la férocité ou à la miséricorde, à l'adoration ou à la haine, selon qu'il se présente une occasion d'éprouver avec plénitude l'un ou l'autre sentiment; avides à chaque instant de savoir, de croire quelque chose d'étrange; éprouvant le besoin de crier, d'applaudir ou de vociférer contre quelqu'un. Qu'il vive, et qu'il meure, sont les mots qu'ils profèrent le plus volontiers; et quiconque est parvenu à leur persuader que tel homme n'a pas mérité d'être écartelé, n'a pas besoin d'employer plus d'éloquence pour les convaincre qu'il est digne d'être porté en triomphe : acteurs, spectateurs, instruments, obstacles, ils sont tour-à-tour l'un et l'autre, selon les circonstances, prêts encore à se taire quand personne ne les anime, à se désister quand les instigateurs manquent, à se débander quand plusieurs voix d'accord et non con-

tredites ont pu dire : Allons-nous-en, et à s'en retourner chez eux en se demandant l'un à l'autre : De quoi s'agissait-il ? Cependant, comme, dans les commotions de cette nature, cette masse a la plus grande force, qu'elle est la force elle-même, chacun des deux partis actifs use de toutes les ressources pour l'attirer de son côté, pour s'en rendre maître : ce sont, pour ainsi dire, deux ames opposées, qui combattent pour entrer dans ce vaste corps et lui donner le mouvement. C'est à qui saura le mieux répandre les bruits les plus propres à soulever les passions, à diriger les mouvements en faveur de l'un ou de l'autre dessein ; à qui saura le plus à propos inventer ces nouvelles qui excitent l'indignation, ou l'apaisent, créent des espérances ou des terreurs ; à qui saura deviner le cri qui, répété de bouche, exprime, atteste et décide en même temps le vœu du plus grand nombre pour l'un ou l'autre parti.

Nous ne nous sommes livrés à cette digression que pour arriver à dire que, dans la lutte entre les deux partis qui se disputaient le vœu

du peuple rassemblé devant la maison de l'intendant, l'apparition de Don Antonio Ferrer procura en un instant un immense avantage au parti le plus modéré, qui avait visiblement le dessous, et qui, si ce secours eût tardé quelque peu, n'aurait plus combattu, parce qu'il aurait manqué en même temps et d'objet et de force. L'homme était agréable à la multitude, à cause de cette taxe de son invention, si favorable aux consommateurs, et pour l'héroïque ténacité qu'il avait mise à résister à tout avis contraire. Les cœurs, déja disposés en sa faveur, étaient gagnés maintenant par la courageuse confiance du vieillard, qui, sans gardes, sans appareil, venait trouver et affronter une multitude tumultueuse et courroucée. Le bruit qu'il venait prendre l'intendant des vivres pour le conduire en prison produisait ensuite un effet admirable, et la fureur contre cet infortuné, qui serait devenue plus violente si l'on eût cherché à la braver sans faire aucune concession, au moyen de cette promesse de satisfaction, et, pour le dire à la milanaise, avec cet os à ronger, s'adoucissait un peu, et faisait

place à de meilleurs sentiments, qui se manifestaient dans une grande partie des esprits.

Les amis de la tranquillité, ayant repris courage, secondaient Ferrer de cent manières : ceux qui se trouvaient auprès de lui, en ranimant l'assentiment public par le leur, et cherchant en même temps à écarter la foule pour ouvrir un passage au carrosse; les autres, en applaudissant, en répétant et faisant circuler ses paroles, ou celles qui leur paraissaient les plus propres à le servir, imposaient silence aux furieux obstinés, et tournaient contre eux la nouvelle passion de la mobile assemblée : « Qui sont donc ceux qui ne veulent pas qu'on crie : vive Ferrer? ils ne veulent donc pas que le pain soit à bon marché ? ce sont des coquins qui repoussent une justice raisonnable; et il y en a parmi eux qui crient plus fort que les autres pour faire échapper l'intendant. En prison l'intendant! Vive Ferrer! Place à Ferrer! Et ceux qui faisaient entendre ces exclamations augmentant de nombre à chaque instant, l'incertitude du parti contraire en devenait d'autant plus manifeste; de sorte que les premiers

parvinrent à l'emporter sur les autres qui s'affaiblissaient à chaque instant, à les rebuter, à leur arracher des mains leurs funestes instruments. Ceux-ci frémissaient, menaçaient encore, cherchaient à se rallier; mais la cause du sang était perdue : prison, justice, Ferrer, étaient les cris qui dominaient. Après une lutte de peu de durée, ceux-ci furent repoussés; et les autres s'établirent à la porte, tant pour empêcher qu'elle ne fût envahie par de nouveaux assaillants, que pour en préparer l'entrée à Ferrer; et l'un d'eux, ayant appelé ceux du dedans (il ne manquait pas d'ouvertures), les prévint qu'il arrivait du secours, les engagea à prendre leurs mesures, pour que l'intendant se trouvât prêt à se rendre sur-le-champ.... en prison : eh! vous comprenez!

« Ce Ferrer est-il celui qui aide à faire les ordonnances? » demanda à un de ses nouveaux voisins Renzo, qui se ressouvint en ce moment du *vidit Ferrer* que le docteur lui avait montré au bas de celle que nous connaissons et qu'il lui avait fait sonner à l'oreille.

« C'est lui-même, le grand-chancelier », lui répondit-on.

« Est-ce véritablement un galant homme? »

« C'est plus qu'un galant homme! c'est lui qui avait mis le pain à bon marché : ils n'ont pas voulu le laisser à bas prix ; et voilà maintenant qu'il vient prendre l'intendant, qui n'a pas fait son devoir, pour le conduire en prison.»

Nous n'avons pas besoin de dire que Renzo fut aussitôt pour Ferrer. Il voulut sur-le-champ aller à sa rencontre; la chose n'était pas facile; mais, au moyen de quelques coups de pied et de coude, qu'il savait très-bien donner en sa qualité de montagnard, il parvint à se faire jour, et à se porter au premier rang sur le flanc de la voiture. Cette voiture avait déja pénétré dans la foule, et, en ce moment, elle était arrêtée par un des obstacles inévitables et ordinaires dans une marche de cette espèce. Le vieux Ferrer présentait tantôt à l'une, tantôt à l'autre des portières, un visage plein d'humilité, de douceur, de bienveillance, un visage qu'il avait toujours tenu en réserve pour le jour où il viendrait à se trouver en présence

de Philippe IV, mais dont il fut contraint de faire usage en cette occasion. Il parlait aussi; mais le bruit et le murmure de tant de voix, les *vivat* même qui se faisaient en sa faveur, laissaient à peine entendre ses paroles. Il s'aidait encore du geste : tantôt il portait ses doigts réunis sur sa bouche pour y puiser des salutations, qu'il distribuait ensuite à droite et à gauche en signe d'actions de grace pour la bienveillance publique; tantôt il les étendait et les agitait doucement en dehors des portières, pour demander un peu de place; tantôt il les baissait avec noblesse pour obtenir un peu de silence. Lorsqu'il y avait réussi, les plus voisins entendaient et répétaient ses paroles : « Du pain en abondance; je viens pour vous rendre justice : de grace, un peu de place. » Puis, étouffé et comme suffoqué par le retentissement de tant de cris, par l'aspect de tant de figures enflammées, de tant de regards fixés sur lui, il se retirait un moment en arrière, ses joues se gonflaient, et il poussait un grand soupir en se disant à lui-même : *Por mi vida, que de gente!*

« Vive Ferrer! Qu'il n'ait pas de crainte. C'est un honnête homme. Du pain, du pain! »

« Oui, du pain, du pain, répondait Ferrer; vous en aurez en abondance, je vous le promets », et il mettait la main sur son cœur. « Faites-moi un peu de place, ajoutait-il ensuite de toute l'étendue de sa voix; je vais l'arrêter, pour lui infliger un juste châtiment; » et il ajoutait à voix basse : « *si està culpable.* » Puis, se penchant vers son cocher, il lui disait à la hâte : « *Adelante, Pedro, si puedes.* »

Le cocher lui-même souriait à la multitude avec une grace affectueuse, comme si c'eût été un grand personnage; et avec beaucoup de ménagements il agitait le plus doucement possible son fouet à droite et à gauche, pour obtenir un peu de passage de ses incommodes voisins. « De grace, disait-il encore, messieurs, un peu de place, un rien, à peine de quoi passer. »

Cependant les bienveillants les plus actifs travaillaient à effectuer le passage réclamé avec tant de politesse : les uns, se plaçant à la tête des chevaux, faisaient retirer les gens en leur

adressant de douces paroles, en les repoussant avec ménagement : « Là, là, un peu de place, messieurs... » D'autres faisaient le même manége aux portières du carrosse, pour qu'il pût avancer sans écraser les pieds, ni effleurer les visages; accident qui, outre le mal qu'il aurait causé, eût porté un coup funeste à la popularité d'Antonio Ferrer.

Renzo, après avoir contemplé quelques instants ce vieillard respectable, troublé par le chagrin, accablé par la fatigue, mais animé par la sollicitude, embelli, pour ainsi dire, par l'espoir d'arracher un de ses semblables à ses angoisses mortelles; Renzo, dis-je, mit de côté toute idée de s'en aller, et résolut de prêter son secours à Ferrer, et de ne pas l'abandonner, jusqu'à ce qu'il eût exécuté son généreux projet. L'application suivit de près sa bonne résolution, et, s'étant jeté au milieu de la foule avec les autres, il fit faire place, et n'était certainement pas des moins actifs. A force de travail, on parvint à ouvrir un passage : « Avancez, » disaient quelques personnes au cocher, ou en se retirant, ou en courant devant

pour faire ranger le monde. « *Adelante, presto, con juicio,* » lui dit aussi son maître, et le carrosse s'avança. Au milieu des saluts qu'il distribuait au public, à l'aventure, Ferrer en adressait de particuliers, avec un sourire d'intelligence, à ceux qu'il voyait s'employer pour lui ; et plus d'un de ces sourires tombèrent sur Renzo, qui, en vérité, les méritait bien, et servait en ce jour le grand-chancelier mieux que n'aurait pu le faire le plus brave de ses secrétaires. Une marque d'affection donnée de si bonne grace charmait le jeune montagnard, qui se regardait, pour ainsi dire, comme lié d'amitié avec Antonio Ferrer.

Le carrosse, une fois en mouvement, suivit sa route avec plus ou moins de lenteur, et non sans faire de temps en temps une halte légère. Il ne restait plus à parcourir qu'un faible intervalle; mais le temps qu'on employait aurait pu le faire paraître un petit voyage aux yeux même d'un homme qui n'aurait pas eu l'honorable empressement du grand-chancelier. Le peuple se pressait, s'agitait en avant, en arrière, à

droite, à gauche du carrosse, comme les vagues autour d'un navire qui marche au milieu d'une tempête. Le bruit qu'il faisait était plus aigu, plus discordant, plus étourdissant, que celui de l'Océan même. Ferrer, en regardant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et en gesticulant toujours, cherchait à comprendre quelque chose, afin d'approprier ses réponses aux besoins du moment; il aurait voulu pour mieux faire, engager la conversation avec cette troupe d'amis; mais la chose était difficile, la plus difficile peut-être qu'il eût encore rencontrée depuis tant d'années qu'il remplissait ses hautes fonctions. De temps en temps cependant, quelques paroles, quelques phrases même, répétées par un groupe sur son passage, se faisaient entendre comme l'éclat d'une bombe dans l'immense décharge d'un feu d'artifice. Lui, de son côté, tantôt cherchant à répondre d'une manière satisfaisante à ces cris, tantôt criant de toutes ses forces les paroles qu'il savait devoir être les plus agréables ou que quelque nécessité urgente semblait réclamer, leur parlait sans cesse

pendant le chemin. « Oui, messieurs, du pain en abondance. Je le conduirai en prison : il sera puni... *si està culpable.* Oui, oui, je ferai mettre le pain à bon marché. *A si es....* je le maintiendrai, veux-je dire : le roi, notre souverain, ne veut pas que ses fidèles sujets souffrent de la faim. *Ox! ox! guardaos:* prenez garde qu'on ne vous fasse mal, messieurs. *Pedro, adelante, con juicio.* Abondance, abondance. Un peu de place, par charité. Du pain! du pain! En prison, en prison. Comment? » demandait-il ensuite à un individu qui s'était jeté sur la portière pour lui donner un conseil, une pétition, ou lui faire un compliment. Mais celui-ci, sans que ce mot pût parvenir jusqu'à lui, avait été repoussé en arrière par un autre qui le voyait au moment d'être écrasé sous la roue. C'est au milieu des acclamations sans cesse renaissantes, au milieu de quelques mouvements d'opposition, que l'on entrevoyait encore çà là, mais qui étaient aussitôt comprimés, que Ferrer arriva enfin à la maison, grace à l'aide de ses bons auxiliaires.

Les autres; qui, comme nous l'avons dit, se tenaient là avec des intentions également bienveillantes, avaient, pendant ce temps-là, travaillé à faire et refaire un peu de vide. A force de prières, d'exhortations, de menaces et de mouvements, avec ce redoublement d'ardeur et de force que donne l'espoir d'une réussite prochaine, ils étaient parvenus à partager la masse en deux, et à repousser les deux colonnes en arrière; de sorte qu'entre la maison et le carrosse, il y avait un espace vide. Renzo, qui, tour-à-tour en battant l'estrade et servant de guide, était arrivé près du carrosse, put se placer dans une de ces colonnes d'officieux qui servaient d'escorte au carrosse et de digues aux ondes roulantes du peuple; puis, en aidant à en soutenir une avec ses fortes épaules, il se trouva placé de manière à bien voir.

Ferrer respira en apercevant la place libre et la porte fermée, ou, pour mieux dire, pas encore ouverte; car du reste les gonds étaient presque sortis des pilastres, et les battants déchirés, forcés et disjoints dans plusieurs endroits, laissaient voir, par une large ouverture,

un morceau de cadenas tordu, et presque arraché, qui, si nous pouvons le dire, les tenait assemblés. Un des officieux, qui s'était placé à cette ouverture, crie qu'on ouvre, tandis qu'un autre accourt pour ouvrir la portière du carrosse; le vieillard met la tête dehors, se lève, et, s'appuyant de la main droite sur le bras de ce brave homme, il pose le pied sur le marchepied.

De toutes parts, la foule s'agite pour voir; mille figures, mille barbes sont en l'air; la curiosité et l'attention générale firent régner un moment le plus profond silence. Ferrer, arrêté en cet instant sur le marchepied, jette un regard autour de lui, salue la multitude, et, mettant la main gauche sur sa poitrine, il s'écrie : « Du pain et la justice. » Et, la tête haute, la démarche assurée, il descendit au milieu d'acclamations qui retentissaient dans les airs.

Cependant ceux qui se trouvaient dans l'intérieur avaient ouvert la porte, ou, pour mieux dire, avaient achevé de briser la chaîne et d'en détacher les anneaux déja rompus. Ils pratiquè-

rent une ouverture pour donner entrée à cet hôte si impatiemment désiré, en prenant toutefois le plus grand soin de proportionner l'ouverture à l'espace que pouvait occuper sa personne. « Vite, vite, disait-il, ouvrez bien que je puisse entrer : et vous, comme des braves, retenez le peuple ; ne me laissez pas surprendre par derrière..., pour l'amour du ciel! préparez un peu de passage pour tout-à-l'heure... Eh! eh! messieurs, un moment, disait-il encore aux gens de la maison, doucement; ôtez ce battant, laissez-moi passer: oh! les côtes ; je vous recommande mes côtes. Fermez maintenant ; non, eh! eh! ma robe! » Elle serait en effet restée prise dans la porte, si Ferrer n'en eût retiré promptement la queue, qui ressemblait à la queue d'une couleuvre, qui, poursuivie, veut se cacher entre des rochers.

Cependant on referma les portes du mieux que l'on put, et on les affermit en dedans avec des supports. Au dehors, ceux qui s'étaient constitués gardes du corps de Ferrer travaillaient des épaules, des bras et de la voix à mainte-

nir la place vide, priant Dieu dans leur cœur, de les délivrer le plus tôt possible de cette peine.

« Vite, vite, » disait encore le chancelier aux domestiques de la maison qui s'étaient réunis sous le péristyle, et lui criaient en tremblant : « Que Dieu vous bénisse ! ah Excellence ! que Dieu vous récompense ! »

« Vite, vite, répétait Ferrer : où est cet honnête homme ? »

L'intendant descendait l'escalier, moitié traîné, moitié porté par ses autres serviteurs, et pâle comme la mort. Quand il aperçut son libérateur, il poussa un grand soupir, le pouls recommença à lui battre, ses jambes reprirent un peu de force, et ses joues un peu de couleur, et, à la voix de Ferrer, il se hâta d'arriver en lui disant : « Je suis entre les mains de Dieu et de votre Excellence. Mais comment sortir d'ici ? Je suis entouré de gens qui demandent ma mort. »

« *Venga conmigo, usted,* et prenez courage : ma voiture est à la porte ; vite, vite. » Il le prend par la main et le conduit vers la porte,

en l'encourageant; mais il disait en son cœur: *Aqui està el busilis! Dios nos valga!*

La porte s'ouvre; Ferrer sort le premier, et l'autre derrière lui, rapetissé, attaché à cette toge libératrice, comme un enfant à la robe de sa mère. Ceux qui avaient maintenu la place vide font alors, en élevant leurs mains et leurs chapeaux, comme un nuage, pour soustraire aux regards dangereux de la multitude l'intendant, qui entre le premier dans le carrosse, et se blottit dans un des coins. Ferrer monte ensuite, la portière se ferme. Le peuple entrevoit, sait, devine ce qui est arrivé, et montre une frayeur confuse, mêlée d'applaudissements et d'imprécations.

La partie du voyage qui restait à faire pouvait paraître la plus difficile et la plus dangereuse. Mais le vœu public s'était suffisamment manifesté pour laisser conduire l'intendant en prison; et pendant que la voiture s'était arrêtée, plusieurs de ceux qui avaient favorisé l'arrivée de Ferrer s'étaient si bien employés à préparer et à maintenir une voie dans le milieu de la foule, que le carrosse put cette se-

conde fois marcher un peu plus vite et sans interruption. A mesure qu'il avançait, les deux masses contenues sur les côtés se réunissaient derrière, et l'accompagnaient.

Ferrer, à peine assis, s'était penché pour avertir l'intendant de se tenir bien caché dans le fond du carrosse, et de ne pas se laisser voir, pour l'amour du ciel; mais cet avertissement n'était pas nécessaire. Lui, au contraire, devait se montrer pour occuper et attirer sur sa personne toute l'attention du peuple. Pendant tout ce trajet, comme dans le premier, il fit à son mobile auditoire une harangue, la plus suivie pour les expressions et la plus décousue pour le sens que l'on entendît jamais, l'interrompant à chaque instant par quelques mots espagnols, qu'il glissait furtivement dans l'oreille de son malheureux compagnon. « Oui, messieurs, du pain et la justice; dans le château, en prison, sous ma garde. Je vous rends graces, mille graces. Non, non, il n'échappera pas! *Por ablandarlos.* C'est trop juste. On verra, on examinera. Et moi aussi, je vous veux du bien, messieurs. Un châtiment sévère.

Esto lo digo por su bien. Une taxe juste, une taxe modérée, et des châtiments aux accapareurs. De grace, faites-moi place. Oui, oui, je suis un homme de bien, je suis l'ami du peuple. Il sera puni : c'est vrai, c'est un coquin, un scélérat. *Perdone, usted.* Il passera un mauvais quart d'heure; il le passera.... *si está culpable.* Oui, oui, je ferai marcher droit les boulangers. Vivent le roi et les bons Milanais, ses fidèles sujets! Soyez calmes, soyez calmes. *Animo! estamos ya quasi afuera.* »

Ils avaient en effet parcouru la plus grande partie de l'espace, et ils étaient sur le point de se trouver tout-à-fait au large. Là, pendant qu'il donnait un peu de repos à ses poumons, Ferrer rencontra le secours tardif de ces soldats espagnols, qui, vers la fin pourtant, n'avaient pas été tout-à-fait inutiles, parce que, soutenus et conduits par quelques habitants du bourg, ils avaient contribué à calmer et à diminuer la masse du peuple, et à tenir l'espace plus libre pour le retour de la voiture. A l'arrivée du carrosse, ils se rangèrent en haie de chaque côté, et présentèrent les armes au grand-

chancelier, qui rendit le salut à droite et à gauche, et dit à l'officier, qui s'approcha davantage, en accompagnant son discours d'un signe de la main droite : « *Beso á usted las manos;* » paroles que l'officier prit pour ce qu'elles signifiaient réellement, c'est-à-dire : Vous m'avez donné un utile secours! En réponse, il lui fit un autre salut, et leva les épaules. C'était véritablement le cas de dire : *cedant arma togæ*. Mais Ferrer n'avait pas en ce moment l'esprit tourné vers la citation; et, du reste, ç'auraient été des paroles perdues, car l'officier ne savait pas le latin.

Mais Pedro, en passant au milieu de ces deux files de miquelets, au milieu de ces mousquets élevés en signe de respect, sentit renaître toute son ancienne valeur. Il sortit tout d'un coup de son abattement, se rappela ce qu'il était, et qui il conduisait, et, criant : « Gare, gare », sans aucune espèce de cérémonie, aux individus désormais assez peu nombreux pour pouvoir être traités de cette manière, il fouetta ses chevaux, et leur fit prendre leur course vers le château.

« *Levántese, levántese; estamos afuera,* » dit Ferrer à l'intendant, qui, rassuré par la cessation des cris, par le mouvement rapide de la voiture et par ces paroles mêmes, sortit de son coin, se leva, et, un peu ranimé, rendit mille actions de grace à son libérateur. Celui-ci, après s'être affligé avec lui du péril auquel il venait d'échapper, et l'avoir félicité sur sa délivrance: « Ah, s'écria-t-il, en passant la main sur son front chauve, *Que dirá de esto su Excelencia*, qui éprouve déja tant de contrariétés pour ce maudit Casal, qui ne veut pas se rendre? *Que dirá el conde duque?* qui fronce le sourcil lorsqu'une feuille fait plus de bruit qu'à l'ordinaire. *Que dirá el rey, nuestro senor,* quand il viendra à savoir quelque chose d'un si grand tumulte? Et puis, quand finira-t-il? *Dios lo sabe.* »

« Ah! quant à moi, disait l'intendant, je ne veux plus m'en mêler, je m'en lave les mains; je remets mon emploi dans les mains de votre Excellence, et je veux aller vivre dans une grotte, sur une montagne, comme un er-

mite, loin, bien loin de cette populace brutale. »

« *Usted* ferez ce qui sera le plus convenable *por el servicio de su Magestad,* » répondit avec gravité le grand-chancelier.

« Sa Majesté ne voudra pas ma mort, répliqua l'intendant : je veux me retirer dans une grotte, dans une grotte, loin de ces méchantes gens. »

Nous ne pouvons faire part au lecteur du résultat de ce dessein, parce que notre auteur, après avoir accompagné le pauvre homme jusque dans le château, ne fait plus mention de ses actions dans la suite.

FIN DU TOME SECOND.

96001 25

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA